



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Br
16560
20

Harvard College Library



FROM THE FUND

IN MEMORY OF

GEORGE SILSBEE HALE

AND

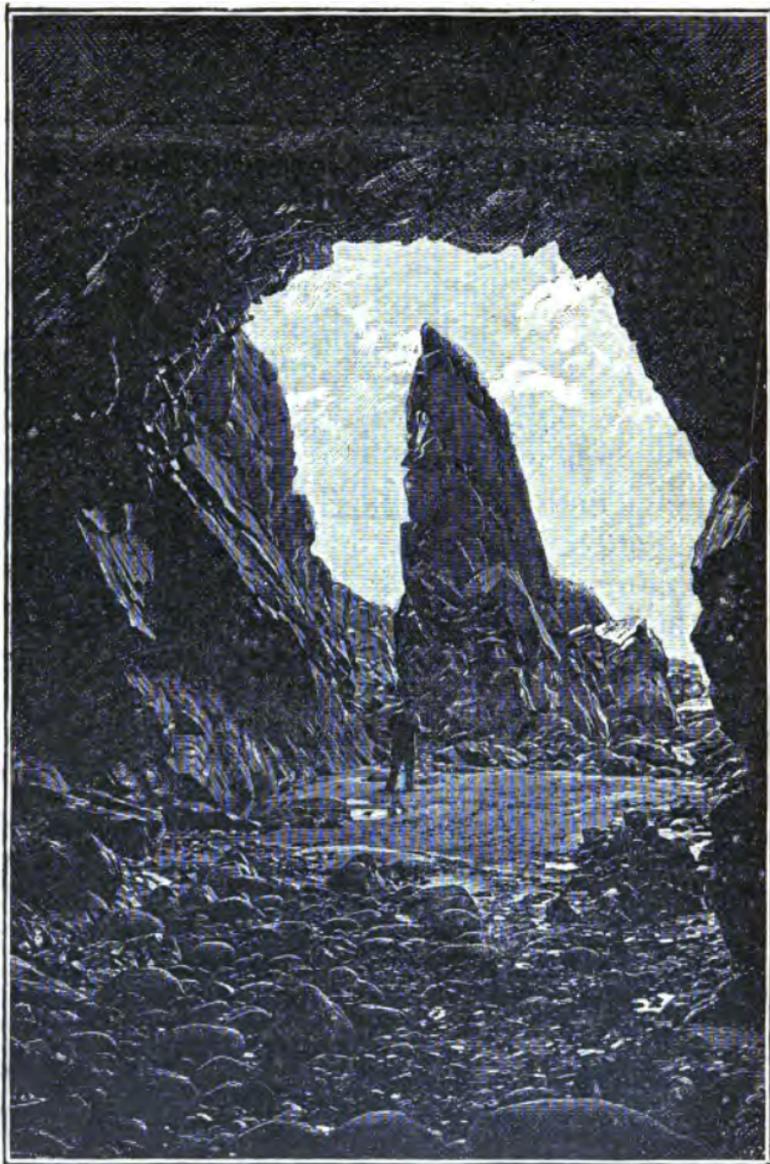
ELLEN SEVER HALE





LES ÎLES
DE LA MANCHE

12



GROTTES DE PLÉMONT.

HENRI BOLAND

LES ÎLES

DE LA MANCHE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 36 GRAVURES
ET D'UNE CARTE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1904

Droits de traduction et de reproduction réservés.

~~Fr 6083.18~~

Br 16560.20



Hale fund

LES ÎLES

DE LA MANCHE

MOËURS ET PAYSAGES

CHAPITRE I

De Granville à Jersey. — La baie du Mont Saint-Michel et le Passage de la Déroute. — Les îles Chausey. — La grande marée de 709. — Paroisses sous l'eau. — Panorama de la baie de Saint-Aubin. — Arrivée à Saint-Héliér.

Deux heures de mer seulement, trois heures par les gros temps, séparent le port normand de Granville de l'île de Jersey, la plus importante et la plus à portée de la France des îles anglaises de la Manche. C'est une traversée insignifiante et des plus anodines, quand la mer est clémente. Elle s'accomplit dans des conditions de confort parfait par les excellents vapeurs de la compagnie anglaise du *London and South Western Railway*. Depuis que les îles de la Manche sont comprises dans le

réseau d'excursions des chemins de fer de l'Ouest, Jersey est devenu un séjour d'été très fréquenté par les touristes français, et, si ce n'était l'appréhension du terrible mal de mer, Saint-Héliér ne tarderait pas à être, pour la fashion parisienne, un autre Trouville, sur sol britannique.

Au mois d'août, c'est une cohue. Des centaines de passagers s'entassent, s'empilent sur le navire, choisissent les coins qui leur paraissent le plus propices et le mieux abrités, interrogent les petites vagues courtes qui frangent l'horizon de leur blanche écume et l'eau clapotante dans le bassin du port, jaspinent, se trémoussent, se font des confidences : ces voyageurs bruyants et communicatifs sont, vous n'en doutez pas, des Français, au milieu desquels s'isolent, pâles, raides, muets et graves, entortillés dans de longs manteaux, un certain nombre de sujets des deux sexes de Sa Très Gracieuse Majesté, qui semblent se demander de quel droit ces petits Français si remuants et ces Françaises si sémillantes troublent le recueillement d'Albion sur un vaisseau britannique.

Mais, trêve de réflexions et de commentaires ! le sifflet strident de la machine retentit, écorche les oreilles des passagers d'un dernier et pressant appel aux retardataires, et bientôt le vapeur

s'ébranle, évoluant avec une lente majesté pour quitter l'étroit bassin et tracer dans le champ ondulé de la mer, que laboure sans relâche son hélice, un long sillage blanc. Peu à peu s'éloigne Granville, fièrement dressé sur un éperon de roche qui s'avance profondément dans la mer; la côte normande dessine ses petites anses sableuses, avec de paisibles villages enfouis dans la verdure, et, vers le fond de la large baie du Mont Saint-Michel, de hautes falaises presque rectilignes, zébrées de ravins, qui sont des nids où les chaumières se blottissent dans les arbres, des fissures où une végétation luxuriante s'accroche à toutes les anfractuosités du rocher, ferment l'horizon au delà de la pointe de Carolles, sentinelle de granit qui masque la célèbre abbaye campée sur le roc *in periculo maris*, au péril de la mer.

Le navire glisse doucement et sans secousse sur la nappe bleue resplendissante au soleil, et cependant cette mer si calme est semée d'écueils innombrables, qui ont fait donner au chenal le nom significatif de « Passage de la Déroute ». La tradition veut que, jadis, de l'île bretonne d'Ouessant au promontoire normand du cap de la Hague, un immense massif boisé, la forêt de Scissy, étendit ses noirs halliers et ses épaisses futaies, impéné-

trables repaires d'abord habités par de grands fauves, puis par des peuplades à demi sauvages. Petit à petit, les empiétements de la mer auraient creusé des fiords; les parties basses furent successivement envahies par les eaux, et la grande marée de 709 compléta l'œuvre de destruction en recouvrant cette énorme surface de terrain, ne laissant debout que ces îles, ces îlots, ces rochers, ces écueils, cette myriade de plateaux et de pitons de granit qui émergent du sein des flots, épaves du massif battues et assiégées par les vagues, témoins muets d'une longue succession de cataclysmes. Ce ne sont là que des supputations, et aucun document sérieux ne constate l'existence de la mystérieuse forêt; mais la géologie est ici d'accord avec la légende, et, si la marée de 709 n'est qu'un mythe, le travail de la mer n'en a pas moins laissé des traces indéniables, il s'est continué jusqu'à nos jours, et les annales diocésaines de Coutances conservent les noms de paroisses florissantes, desservies jusqu'au xiv^e siècle, et depuis recouvertes par les eaux. Dans certains endroits, notamment sur la côte occidentale de l'île de Guernesey, lors des grandes marées équinoxiales, la mer en se retirant met à nu des débris de forêts, et, du sein des sables et des vases, surgissent des troncs d'ar-

bres noircis que, souvent, les pêcheurs ramènent à la côte. Un simple ruisselet d'eau salée séparait, il y a seulement six siècles, la côte orientale de Jersey du rivage du Cotentin, et l'évêque de Coutances le franchissait, dans ses visites pastorales, sur une planche que le seigneur normand de Hambye était tenu de fournir.

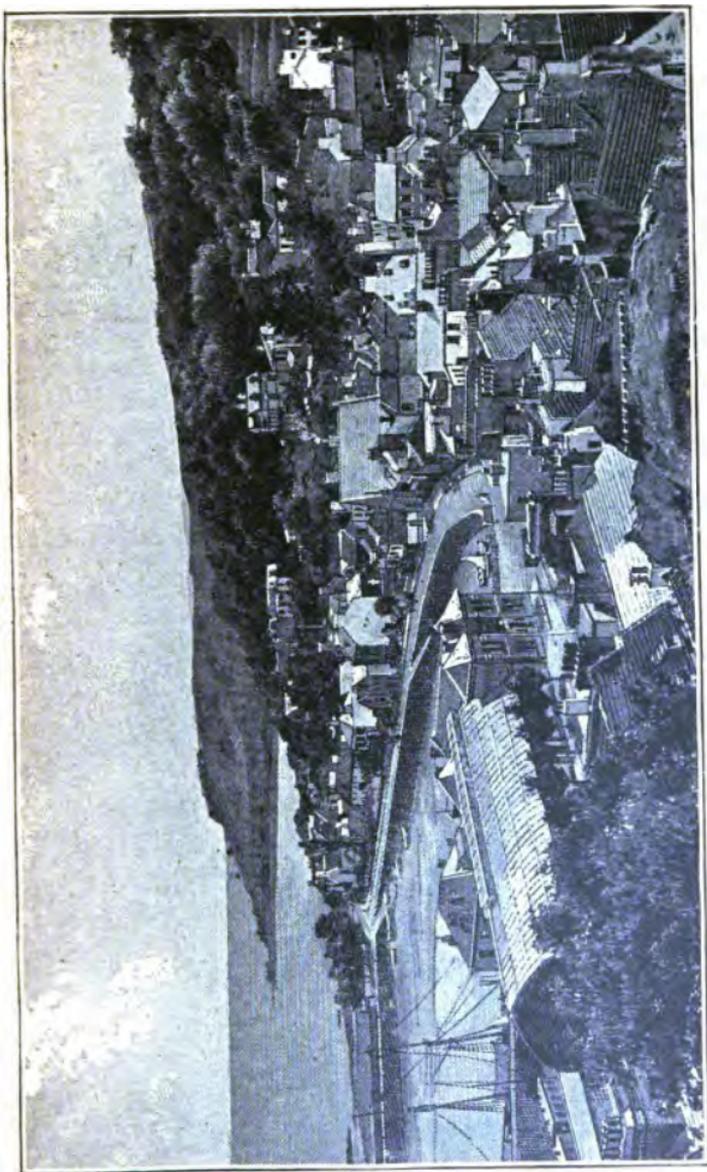
Ainsi les navires cinglent aujourd'hui sur l'emplacement de bourgades et de villages engloutis par les eaux; de la France aux îles, les passes sont peu profondes et les bateaux tracent leur sillon à travers de dangereux écueils, les uns ne découvrant jamais, les autres à fleur d'eau ou profilant au-dessus des flots leurs têtes grises et déchiquetées, sur lesquelles nichent et se reposent des essaims de mouettes blanches. La mer brise avec furie sur toutes ces pointes de roc, qui rendent la navigation extrêmement dangereuse, surtout par les temps de brume, dans ces parages inhospitaliers et fertiles en naufrages.

Les contours de la côte granvillaise s'estompent encore dans le brouillard que, sur la gauche du navire, apparaît l'archipel des Chausey, propriété particulière mais terre française, formé de plus de trois cents îlots dont un seul est habité par une petite population de pêcheurs. A marée haute,

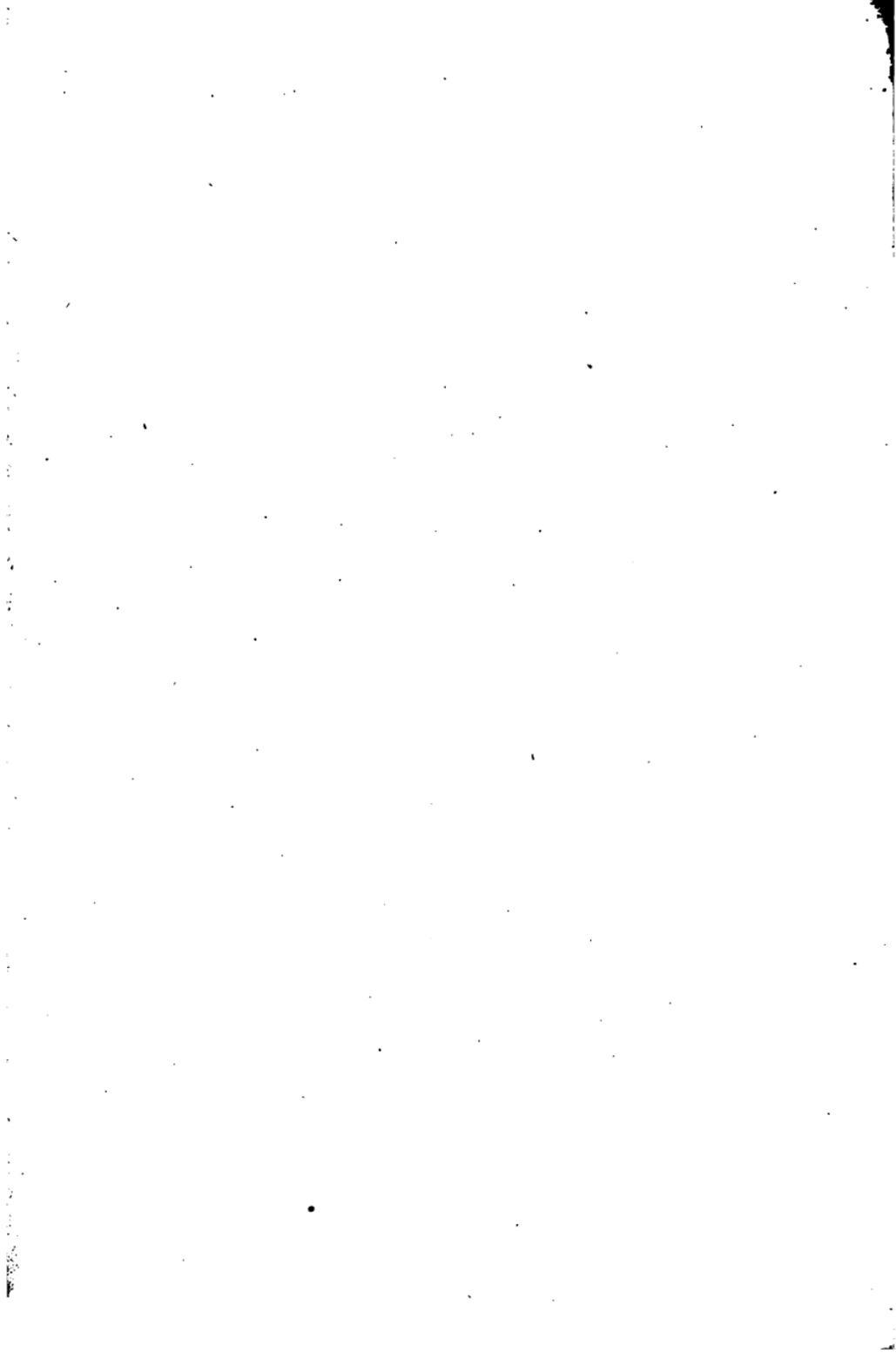
presque tous ces îlots sont couverts par les eaux ; à mer basse, c'est un spectacle fantastique que celui de ces rochers bizarrement découpés, séparés par des couloirs, par de petites grèves, par des chenaux, par des flaques d'eau salée, et où les Chausiais se livrent à une pêche toujours fructueuse, surtout en crustacés, homards énormes, appétissantes langoustes, crabes de toutes dimensions, et ces grosses crevettes si estimées, connues sous le nom de « bouquets ».

La pêche est, avec l'exploitation du granit, l'unique ressource de la rude population des Chausey. Le sémaphore et la flèche de la chapelle de l'île principale, points de repère pour les navigateurs, sont bientôt perdus de vue ; les dernières roches de l'archipel sont à peine devenues invisibles, qu'un grand mouvement se fait sur le pont du vapeur.

Tous les regards sont braqués vers le septentrion : quelque chose d'indistinct et de vague apparaît dans cette direction. Une grande muraille semble barrer l'horizon, mais si indécise, si peu dessinée, si confondue avec le ciel et avec la mer, si noyée dans la vapeur grisâtre, qu'on se demande de prime abord si l'œil n'est pas le jouet d'une illusion ou d'un mirage.



SAINT-AUBIN.



C'est bien Jersey pourtant; la voilà qui se montre au delà d'un cortège d'écueils qui semblent en défendre les approches, particulièrement au sud-est.

Un grand hémicycle de sable devient nettement visible : c'est la splendide baie de Saint-Aubin, dominée par des falaises à l'éternel tapis vert, avec de blanches villas escaladant les pentes des collines, depuis la rive frangée par le flot jusqu'au faite du plateau, où des arbres grêles frissonnent aux vents du large.

La petite ville de Saint-Aubin occupe la partie occidentale de la vaste baie, terminée de ce côté par le promontoire de la pointe de Noirmont, et séparée à l'est par le château Élisabeth, île à mer haute et presque île à mer basse, du port de Saint-Héliér.

Il y a tant d'harmonie dans les contours, tant de grâce et de douceur dans l'ensemble, une si étonnante fusion de coloris dans les détails, que le regard a peine à se détacher de ce tableau ravissant; mais le capitaine donne aux passagers l'ordre de descendre de la passerelle, le pavillon anglais est hissé, les manœuvres s'accomplissent, l'hélice laboure les vases amoncelées à l'entrée du port, et le navire, pénétrant dans un goulet rétréci entre

deux jetées de granit, va s'amarrer au quai, au pied de la sombre falaise du Mont de la Ville, couronnée par les imposantes murailles du fort Régent : on est arrivé à Saint-Hélier.



CHAPITRE II

Saint-Héliér : le port et la ville. — Aspect anglais. — Les demoiselles de magasin. — Les monuments. — Le château Élisabeth. — La ville le soir.

DISONS-LE, l'aspect du port Saint-Héliér est un désenchantement. La ville est cachée aux regards; la muraille morose du fort Régent, qui intercepte la vue au dessus du quai de débarquement, n'est pas faite pour réjouir les yeux, et la première impression est désagréable et mauvaise; mais on doit s'en défendre, comme généralement de toutes les premières impressions. Il faut, du reste, reconnaître ses bagages et chercher un gîte. Sur la « cauchie » ou chaussée, de nombreux omnibus d'hôtels sollicitent la faveur de transporter les touristes, qui n'ont que l'embarras du choix entre les hôtels français où l'on vit à la parisienne, sauf le cidre, qui remplace le vin, et qui est presque tou-

jours détestable, bien que Jersey en produise d'excellent, et les hôtels anglais, où des libations réitérées de thé aident à digérer les viandes saignantes et les lourds puddings qui constituent les pièces de résistance de menus plus abondants que raffinés.

Pas de douane : nous sommes dans un port franc, et l'autorité n'est représentée que par quelques *policemen*, lugubres et compassés dans leurs vêtements de deuil, mais dont la présence n'a rien de terrifiant.

Les quais longés, on aboutit à l'extrémité du port, sur une vaste place ornée d'un square et de la statue de la reine Victoria, due à un sculpteur français, M. Wallet, et « érigée par le peuple », comme nous l'apprend l'inscription du socle, en mémoire du Jubilé royal de 1887. C'est ici que commence à proprement parler la ville de Saint-Hélier, construite dans une petite plaine dominée par un vaste amphithéâtre de collines : la cité commerçante est blottie dans un fond, et les quartiers aristocratiques s'échelonnent sur les hauteurs.

Anglaise d'aspect, de mœurs et de langage, Saint-Hélier est une fort belle ville pour ceux qui placent l'idéal de la beauté dans des places en équerre et des rues droites, tirées au cordeau, bor-

dées de maisons bien alignées, soigneusement grattées, frottées et peintes. Un artiste y chercherait vainement les coins puants et pittoresques, où des masures branlantes, lézardées, vermoulues, se penchent l'une vers l'autre, comme si elles voulaient se tendre la main à travers la rue. Les soucis de l'hygiène et les préceptes de la propreté britannique ont depuis longtemps fait disparaître ces ghettos, et de l'ancienne ville normande il ne reste que quelques ruelles sans intérêt artistique. La ligne droite triomphe partout, dans les artères commerciales de la ville basse comme dans les quartiers retraités de la ville haute, et si beaucoup de rues sont assez étroites, c'est que le terrain est précieux et que l'espace manque pour les élargir. Tous les vieux noms français des rues ont disparu, sans exception, pour faire place à des vocables anglais. Seule, la place Royale garde, dans l'usage courant, cette dénomination, que son travestissement en *Royal Square* n'est pas parvenu à détrôner. Le centre de l'animation est *Queen Street* continuée par *King Street*; c'est là et dans *Halkett Place* que se trouvent les plus beaux magasins, et ce n'est pas l'un des moindres étonnements des touristes de trouver, dans cette cité de 28 000 âmes, une quantité de petits « Louvre », et de réductions

du « Bon Marché » mieux approvisionnés que les plus grands magasins de beaucoup de villes continentales quatre et cinq fois plus importantes. Les enseignes sont multicolores, éclatantes, tirant l'œil, comme en Angleterre.

Les magasins les plus considérables sont ceux de nouveautés, où une pléiade de vendeurs et une quantité de demoiselles, plus jolies les unes que les autres, sanglées dans des toilettes qui dessinent agréablement leurs formes élégantes, s'empressent autour du client, gaies, rieuses, accortes, presque agressives dans leur désir de vendre; gardez-vous toutefois de porter une main profane sur ces beautés insulaires, car si on ne badine pas avec l'amour, on badine encore moins avec une Jersiaise, à moins que ce ne soit pour le bon motif, et la loi anglaise est fort dure pour les incartades amoureuses : elle en punit les auteurs par de gros dommages pécuniaires accordés à la victime, suivant son rang et sa qualité : la compensation légale d'un baiser inoffensif varie de une à dix livres sterling, vingt-cinq à deux cent cinquante francs. Après les magasins de nouveautés viennent par ordre d'importance les débits de tabac, où se vendent à des prix d'un invraisemblable bon marché des tabacs et cigares de toutes provenances, ce commerce étant absolu-

ment libre dans les îles de la Manche. Les paisibles quartiers de *Rouge-Bouillon* et d'*Almorah* alignent, au pied et sur les pentes des collines, leurs villas des styles les plus divers et les plus disparates, peinturlurées en jaune, en blanc, en vert, en rose tendre, avec de splendides jardins, où une flore arborescente semi-tropicale étale ses magnificences. La plupart de ces aristocratiques demeures, habitées par des résidents anglais et très confortablement aménagées



UNE JERSIAISE.

à l'intérieur, offrent, de leurs étages supérieurs, d'admirables échappées sur le port et sur la baie de Saint-Aubin; percées de fenêtres rectangulaires fermées verticalement par des châssis mobiles, et dites fenêtres à guillotine, elles manquent de carac-

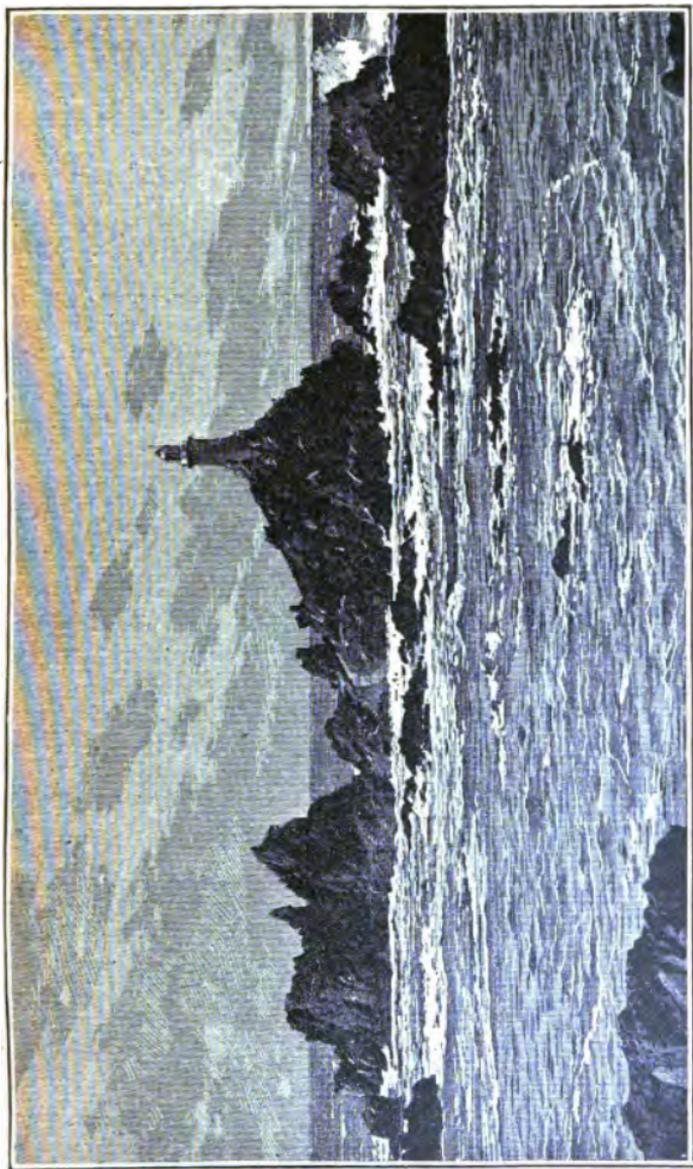
tère architectural et dénotent plus de souci du confort que de goût artistique.

La capitale insulaire est pauvre en monuments. On ne trouve guère à mentionner que l'église paroissiale, consacrée en 1341 et plusieurs fois remaniée, et la Cohue ou Cour Royale, où siègent les États de Jersey; on y conserve une masse en argent que le roi Charles II envoya aux Jersiais, lors de son avènement, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue dans leur île aux jours d'infortune. La Cohue occupe tout un côté de la place Royale, au centre de laquelle se dresse une statue connue sous le nom de « Roi doré », et qui paraît être celle de George II, érigée en 1751. Le collège Victoria, inauguré en 1852, en mémoire de la visite que la Reine et le prince consort firent à Jersey en 1846, est un édifice massif, de style gothique, très avantageusement assis sur un terre-plein élevé, au milieu d'un fort beau parc. Ce parc est l'une des promenades favorites des étrangers, avec la Parade, vaste place gazonnée entourée d'arbres, ornée de la statue d'un ancien gouverneur de l'île, le général Don, et du buste du connétable Baudains, « entré vivant dans l'immortalité », et le Parc du Peuple, assez artistement tracé sur les flancs du mont Patibulaire, mais qui manque

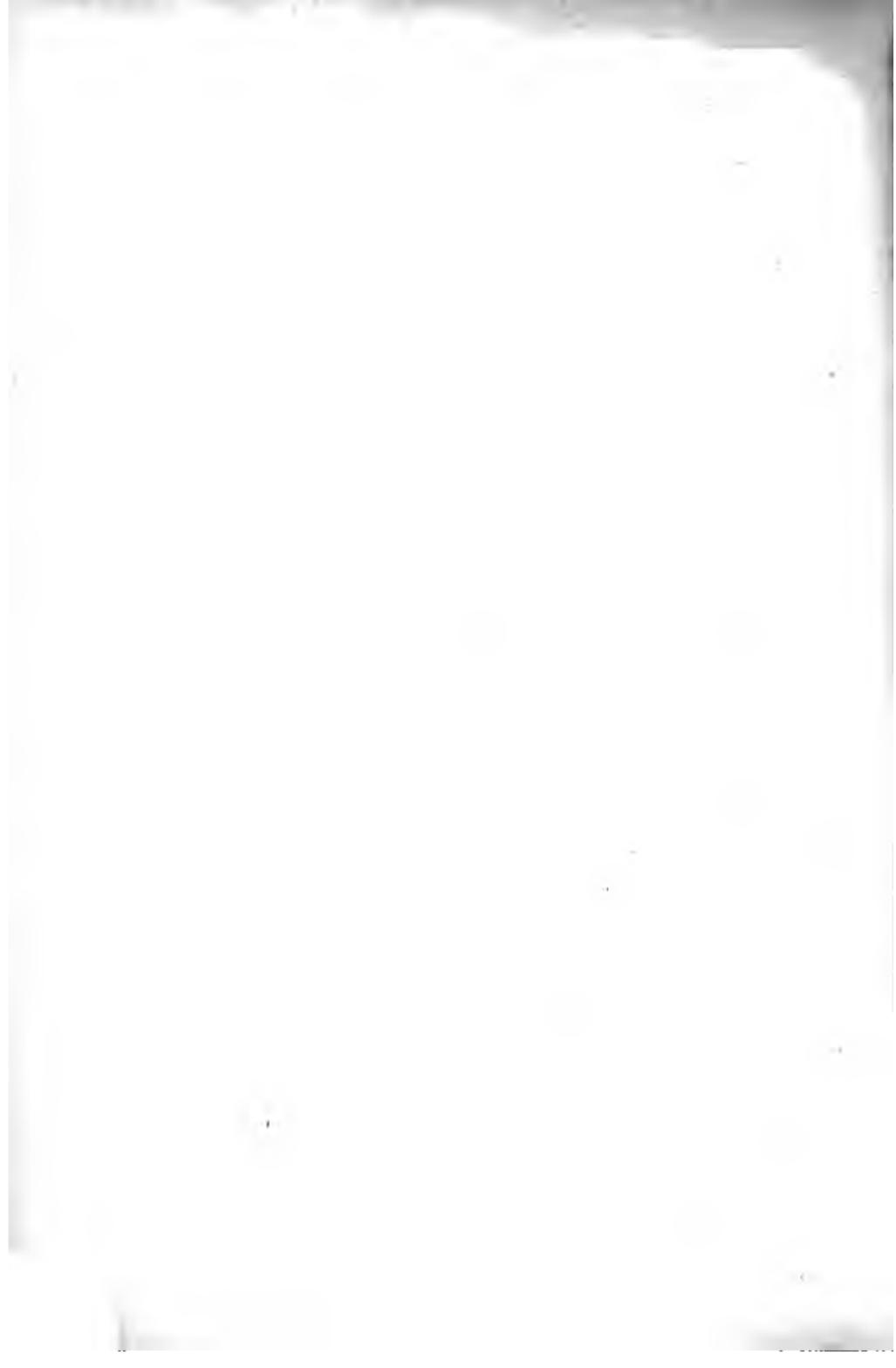
d'ombrages. Au sommet se trouve un belvédère d'où la vue est très remarquable sur la ville et sur l'ensemble de la baie ; en face de soi, on a le château Élisabeth, relié à la côte par une chaussée cimentée recouverte par la mer à marée haute. Cette forteresse, qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'île, occupe sur un groupe de rochers isolés, à l'entrée de la baie, l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Hélier, fondée au XII^e siècle par Guillaume de Hamon à l'endroit même où saint Hélier fut mis à mort par des pirates normands. On peut voir encore, sur un rocher relié au château Élisabeth par le brise-lames du nouveau port, les ruines de l'ermitage qu'occupait le saint ascète qui a donné son nom à la ville principale de l'île. Le château Élisabeth, commencé en 1551 par ordre d'Édouard VI, fut agrandi par la grande Élisabeth et terminé en 1665, sous le règne de Charles II. Ce prince y trouva deux fois asile durant son exil ; le chancelier Clarendon y écrivit l'*Histoire de la Révolution anglaise de 1649*, et le poète Cowley y séjourna à son tour. Le château Élisabeth est surtout célèbre par l'admirable défense du gouverneur royaliste, George de Carteret, qui y tint en échec pendant six semaines, en 1651, les troupes parlementaires appuyées par la flotte de l'amiral

Blake; il ne rendit la forteresse qu'après l'explosion d'une poudrière, et la garnison obtint les honneurs de la guerre.

Désertes pendant la journée, les rues de Saint-Héliér s'animent le soir venu. Les deux artères centrales de la ville basse, *Queen Street* et *King Street* et, le dimanche, quand le temps est propice, la belle esplanade qui longe la baie de Saint-Aubin, sont envahies par une foule bruyante, on pourrait dire désordonnée. De huit à dix heures du soir, cette partie de la ville, si calme et si austère quelques heures auparavant, est une petite Cythère. Les magasins se ferment; seuls, les débits de tabac et les cafés ou *bars* restent ouverts. Le pavé appartient dès lors aux courtisanes de bas étage. Ce proxénétisme hideux est alimenté par la présence de nombreux marins et aussi par la garnison; matelots et soldats, ceux-là sombres dans leur vareuse bleu foncé, ceux-ci éclatants dans leurs uniformes, la badine à la main, coiffés d'un béret assujetti sur la chevelure, penché sur un côté et retenu par une ganse qui explique ce miracle d'équilibre, luisants, astiqués, pomponnés, se promènent au bras des filles, effrontées et avinées; les groupes se rencontrent, s'interpellent, échangent des gros mots à défaut de horions, s'engouffrent



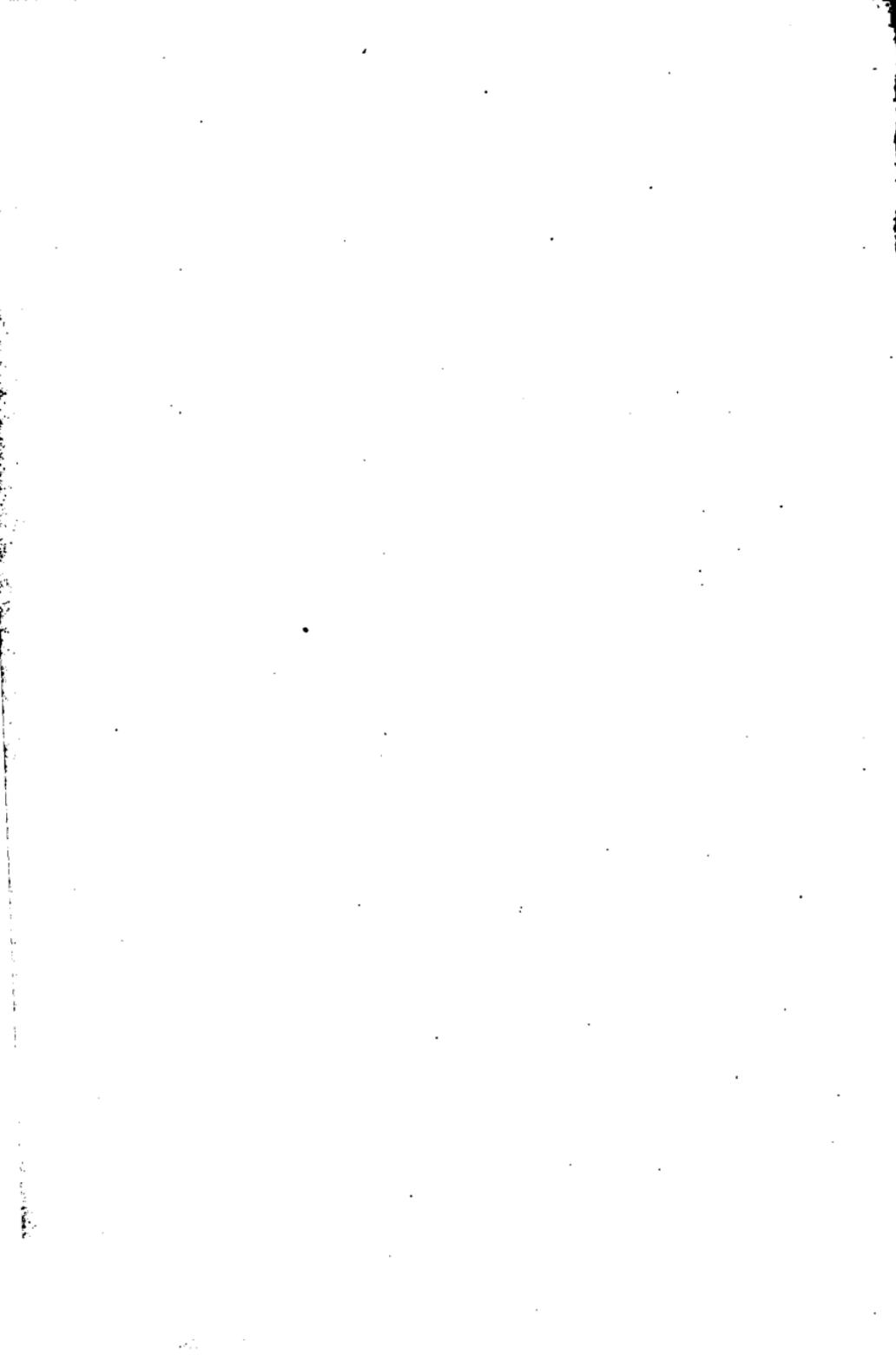
PHARE ET ROCHERS DE LA CORBIÈRE.



dans les bars, en sortent plus allumés, crient à tue-tête et remplissent l'air de leurs hurlements.

Les policemen passent, toujours impassibles et graves, au sein de ce désordre auxquels les plus pudibonds ne trouvent rien à redire. On fait dix fois, vingt fois les cent pas dans les mêmes rues ; puis le canon retentit, c'est le signal de la débandade et du couvre-feu ; tout ce monde se calme soudain et disparaît comme par enchantement, et sur le pavé des rues redevenues tout à fait désertes, on n'entend plus que le bruit des pas des ivrognes attardés et la marche méthodique et cadencée des gardes de nuit, chargés de maintenir l'ordre et de veiller à la sécurité de la population plongée dans le sommeil.





CHAPITRE III

Jersey. — Les belles Jersiaises : la *Jersey Lily*. —
Hospitalité insulaire. — Proscrits politiques.

JERSEY, « Jerry » en patois insulaire, l'antique Césarée, est un plateau ou table de granit, affectant la forme d'un parallélogramme irrégulier, profondément découpé sur ses côtés. Sa superficie est de 116 kilomètres carrés et sa population, d'après le recensement de 1901, est de 52 636 habitants, soit 454 par kilomètre carré. Cette population extrêmement dense est très mêlée; l'élément anglais y entre pour une large part et on ne compte pas moins de 8 000 à 10 000 Français¹ établis pendant l'été, à la ville comme à la campagne, soit temporairement, soit définitivement. Le plateau

1. 2 400 en résidence fixe, d'après les chiffres du recensement.

s'incline du nord au sud, coupé d'une infinité de vallons boisés et cultivés, qui forment autant de petits Edens d'une grâce idyllique, abrités des souffles âpres de la mer par de jolies collines. De clairs ruisseaux murmurent au fond de ces vallées, insignifiantes sur le versant nord, allongées et fertiles dans la direction du sud.

La race jersiaise tient à la fois du Normand et du Breton ; son ethnographie est fort complexe. Plus hauts de stature que les Bretons, dont se rapprochent plus complètement les Guernesiais, les Jersiais sont, comme les habitants de l'Armorique, trapus et noueux, avec des traits un peu rudes et comme taillés à la serpe, la chevelure épaisse et abondante, le front large, les joues proéminentes, le menton en pointe et généralement entouré d'un collier de barbe. Les femmes sont fort belles, de taille moyenne, admirablement prises ; le nez effilé, de grands yeux noirs veloutés, profonds et rêveurs, une remarquable fraîcheur de teint, une carnation superbe, et quelque chose de particulier dans la démarche et le regard en font des statues vivantes, gracieuses, alertes, affriolantes, et les distinguent à la fois des Françaises et des Anglaises. Elles unissent en quelque sorte la virilité de celles-ci à la grâce de celles-là ; mais l'Anglaise a les allures plus

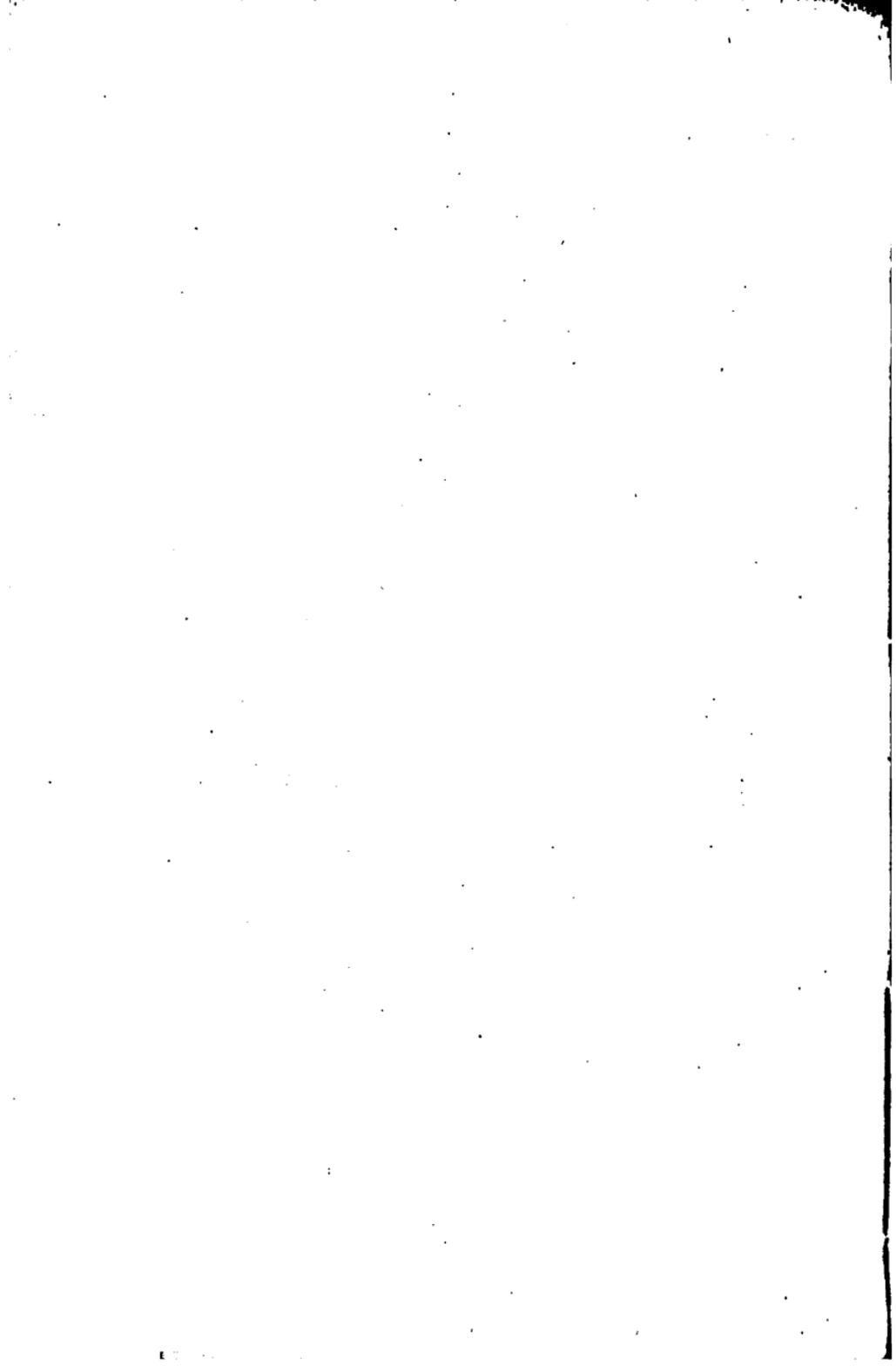
masculines, et la grâce innée de la Française a plus de mièvrerie que celle de la Jersiaise. Ardentes, coquettes, aimant la toilette à la folie et la portant admirablement bien, les Jersiaises ont été de tout temps prisées pour leurs charmes : ce fut une Jersiaise, Mlle La Cloche, qui inspira à Charles II d'Angleterre sa première passion et, de nos jours, c'est encore une Jersiaise, Mme Langtry, la *Jersey Lily*, qui tient le sceptre de la beauté, avec un éclat retentissant et une renommée universelle, due autant aux grâces de la femme qu'au très réel talent de l'actrice.

Les Jersiais, graves, froids, rigides, en apparence insensibles, peu en dehors, sont bons, compatissants, extrêmement doux et hospitaliers, très charitables; sous leur réserve glaciale, ils cachent beaucoup de compassion pour les affligés, de tendresse pour les souffrants et les humbles; c'est un peuple qui ne se livre qu'à bon escient, et qui gagne à être connu. Il est assez difficile d'être admis dans leur intimité; mais, dès qu'on a pénétré dans le sanctuaire du *home jersiais*, on s'y trouve chez soi, et il faudrait de graves motifs d'ordre moral pour s'en voir banni. L'hospitalité a toujours été une vertu majeure des habitants de l'archipel; à toutes les époques, les îles ont été

d'inviolables refuges pour les proscrits, des asiles sacrés pour tous ceux que les tourmentes révolutionnaires arrachaient du sol de leur patrie. Jersey et Guernesey sont des foyers ouverts aux naufragés des luttes religieuses et civiles, depuis les huguenots chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'aux religieux expulsés par la troisième République. Chose digne de remarque, ces terres insulaires, qui avaient secoué le joug de Rome et embrassé la Réforme avec une ferveur presque sauvage, n'en furent pas moins accueillantes aux prêtres catholiques proscrits par la Terreur; plus tard les révolutionnaires bannis à leur tour y trouvèrent un refuge et, depuis lors, dans le XIX^e siècle fertile en secousses politiques, il n'est pas de parti vaincu qui ne leur ait demandé asile. C'est une grande douceur pour les fils de la France, bannis du sol natal, de retrouver aux portes mêmes de la patrie parfois ingrate, mais toujours aimée et pleurée, des populations d'origine française, comprenant leur langue, accueillantes et bonnes même pour ceux dont elles ne partagent ni les idées, ni les opinions, les recevant tous, républicains, monarchistes, croyants fanatiques, sectaires illuminés, avec une égale bienveillance et sans leur demander compte de leur existence passée.

Ainsi sont les insulaires; les îles sont terres libres et franches, ouvertes aux proscrits sans distinction de croyance ou d'origine; on ne leur demande ni d'où ils viennent ni ce qu'ils pensent, mais on exige d'eux avec raison qu'ils ne cherchent pas à faire de la propagande sur la terre qui leur a donné asile, et qu'ils en respectent les lois et les institutions. Cette hospitalité si large et si généreuse accordée aux bannis politiques ne s'étend pas aux coupables de délits de droit commun, il convient de le déclarer bien haut pour justifier les îles de la Manche du reproche quelquefois formulé injustement à leur adresse, de se faire les réceptacles des échappés des bagnes. Les criminels n'y trouveraient ni commisération ni pitié et les îles ne sauraient être pour eux des refuges, puisque les traités d'extradition passés avec la Grande-Bretagne y ont force de loi.





CHAPITRE IV

Causes de la décadence de la langue française dans l'archipel. — Afflux de rentiers anglais. — Avantages pour les insulaires de la connaissance de deux langues.

LA langue française est l'idiome officiel des îles de la Manche, mais elle n'est plus, hélas ! le langage des relations usuelles et du foyer. Les insulaires ont bien encore conservé leurs patois normands, très différents les uns des autres, d'île à île, quoique de même souche, mais ces patois si archaïques vont se perdant de jour en jour, et ils entraînent la langue française dans leur déclin. Jusque vers 1850, l'anglais n'était parlé qu'exceptionnellement à Jersey et à Guernesey, en dehors des villes, dont les habitants connaissaient presque tous les deux langues ; mais depuis, la facilité croissante et la rapidité des communications avec l'Angleterre ont amené dans l'archipel une nuée

de rentiers anglais, qui s'y sont établis et là, comme partout ailleurs, ont imposé leur idiome. Les villes de Saint-Pierre-Port et de Saint-Sampson à Guernesey sont complètement perdues pour notre langue; Saint-Héliier et Saint-Aubin, à Jersey, subissent la même loi fatale, bien que la capitale de Jersey ait une colonie très nombreuse et assez florissante de Français, et que le mouvement des touristes français, dans la belle saison, y contre-balance numériquement celui des touristes anglais. Malgré ces appoints favorables et l'établissement d'un grand nombre de cultivateurs de France dans la campagne jersiaise, la langue française périlite dans la grande île aussi bien qu'à Guernesey, où les touristes et les colons français sont rares. L'anglais s'est étendu depuis un demi-siècle comme une tache d'huile; des agglomérations urbaines, il a envahi les paroisses rurales, grâce au laisser aller et à l'indifférence des populations, grâce surtout à la complicité d'un système d'éducation qui fait partout de l'anglais la base de l'enseignement.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'on peut dire des insulaires qu'ils parlent la langue des trouvères, ce vieux français si riche et si sonore dans lequel écrivait son *Roman du Rou* maître Robert Wace

ou Vaice, qui se glorifiait d'être « de l'île de Gersui ». Notre langue est morte dans l'archipel normand; elle y serait actuellement une langue étrangère, si on ne la parlait encore aux États et dans les cours de justice, et aussi dans quelques églises demeurées fidèles au parler des huguenots venus de France, notamment les chapelles méthodistes. Mais les temples où l'on prêche en français voient d'année en année diminuer, sinon le zèle, le nombre de leurs fervents. Au fond même des campagnes les plus reculées, les tout petits enfants baragouinent l'anglais et rien que l'anglais. Certaines familles présentent un tableau digne de la tour de Babel : les grands-parents n'y parlent et n'y comprennent que le patois, leurs enfants s'en servent concurremment avec l'anglais, et les enfants de ceux-ci ne parlent et n'entendent que cette dernière langue, de sorte qu'ils sont incapables de comprendre leurs aïeux et de se faire comprendre d'eux. Cette cacophonie serait risible, si elle n'était avant tout profondément triste et déplorable.

La langue anglaise a déjà tenté d'envahir les prétoires et les parlements insulaires, et, bien que cette intrusion ait été repoussée, il a fallu admettre des plaidants et des députés à parler l'anglais, sous

le prétexte qu'ils ne pouvaient s'exprimer en français. Les partisans de la langue anglaise reviennent sans cesse à la charge, certains qu'ils sont d'avoir le dernier mot et de finir par l'emporter dans cette lutte inégale. Nous qui avons suivi durant plusieurs années toutes les phases de cette douloureuse agonie de la langue française dans les îles de la Manche, nous savons que le mal est fait et sans remède. La génération qui pousse dans l'archipel ne connaîtra pas un traître mot de français, et l'anglais s'imposera par la force même des choses avant peu d'années.

Et pourtant, c'est à la connaissances de deux langues que nombre de Jersiais et de Guernesiais doivent d'occuper d'excellentes positions commerciales en Angleterre, en Amérique, en Australie, et même dans quelques ports de France. Bénévolement et peut-être sans savoir ce qu'ils font, les adversaires de la langue française dans les îles privent les jeunes insulaires d'un puissant atout dans la lutte si âpre et si difficile pour l'existence.

Ils le regretteront plus tard, mais le désastre sera complet et trop heureux seront les habitants de l'archipel si leurs franchises et leurs libertés ne sombrent pas avec la langue française, et si les communautés normandes insulaires indépen-

dantes, heureuses et prospères, ne tombent pas au rang politique de simples comtés anglais, de *shires* quelconques, régis directement par la métropole, n'ayant plus le contrôle de leurs finances et de leurs revenus, devenus de pauvres satrapies aux mains d'un gouverneur civil britannique, avec la dérisoire consolation de faire porter à la tribune de la Chambre des Communes leurs doléances par une députation qui serait quantité trop négligeable pour qu'elles fussent entendues!





CHAPITRE V

Le tempérament insulaire. — Esprit religieux. — Controverses sur la Bible. — L'Armée du Salut. — Le dimanche à Jersey. — Un créancier comme il y en a peu. — L'armée à l'église. — Respectabilité du parapluie.

LE fond du caractère insulaire, c'est un esprit de religiosité très vif et parfois même un peu farouche. Liberté de conscience se traduit dans les îles par liberté de religion, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Vous avez le droit de choisir là forme de culte qui vous plaît le mieux, mais il faut une religion, une secte, un temple dont vous soyez l'adhérent. Il est permis d'être juif, mahométan, bouddhiste; défense d'être libre penseur. L'athéisme est honni dans ces pays où la franc-maçonnerie elle-même revêt un caractère religieux. Les sectes sont innombrables et les dissidents beaucoup plus nombreux que les ouailles de l'Église

anglicane. Celle-ci, à la suite de la séparation de l'Angleterre d'avec Rome, a été mise en possession des vieilles églises paroissiales, et ses recteurs touchent la dîme et siègent de droit aux États : ce dernier privilège soulève depuis quelques années, à Jersey et à Guernesey, de vives récriminations. Les plus nombreux et les plus remuants parmi les dissidents sont les méthodistes, qui ont partout des temples, des pasteurs attitrés secondés par des prédicateurs locaux. Ceux-ci sont des laïques doués d'une certaine faconde et qui vont de temple à temple, prêchant les uns en anglais, les autres en français; ils acquièrent ainsi une certaine influence. L'énumération des autres sectes dissidentes serait fastidieuse : chrétiens de la Bible, baptistes, quakers qui refusent de prêter serment pour ne pas prendre le nom de Dieu en vain, et quantité d'autres dénominations. Il s'en crée constamment de nouvelles ; la Bible est un inépuisable champ de controverse, on lui fait dire tout ce que l'on veut, les textes sont passés au crible, retournés, rétorqués, torturés : un malin ou un illuminé découvre qu'un passage a été faussement interprété, il en donne une autre version ; aussitôt un petit groupe de mécontents se forme autour de lui : une nouvelle religion a vu le jour. Elle aura

des débuts modestes, elle célébrera d'abord son culte dans une petite chambre, puis les adhésions lui venant, l'argent viendra par surcroît et l'on verra s'élever une belle chapelle; dès lors la secte, ayant pignon sur rue, sera lancée, et son fondateur en deviendra le pasteur, ce qui est là-bas une position à la fois lucrative et considérée.

Ah! c'est que les religions insulaires ne sont pas des fois mortes; elles sont vivantes, bien vivantes, parfois même batailleuses, et elles s'affirment par des œuvres. Les ouailles donnent, et beaucoup donnent sans compter. Aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, les sectes organisent des bazars ou ventes de charité au profit de l'église ou des écoles qui en dépendent; il n'est pas rare de voir un seul de ces bazars rapporter plusieurs milliers de francs. Les catholiques romains, si tièdes et si passifs sur le continent, sont entraînés là-bas dans le mouvement général; très influents à Jersey, ils ont élevé dans la ville de Saint-Héliér, au moyen de souscriptions, une église monumentale, que les Jersiais appellent avec emphase la cathédrale française; à Guernesey, où ils ne forment qu'un modeste groupe, ils ont aussi leurs églises, irlandaise et française, une chapelle à l'Islet, et les Français, les moins nombreux, maintiennent des

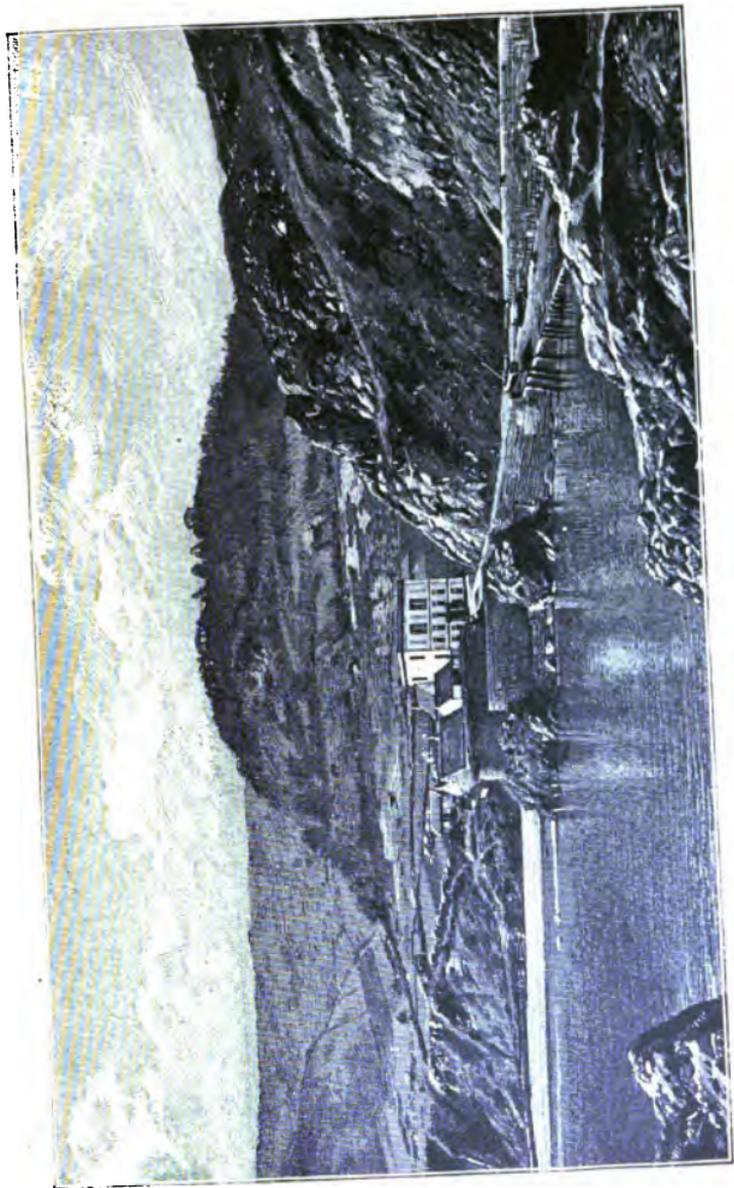
écoles desservies par des sœurs. Ainsi les sectes se stimulent l'une l'autre, et tel qui, sur le continent, se contentait d'être catholique de nom et n'aurait pas donné un liard pour l'église, transporté dans les îles se trouve *subito* transformé, se sent des ardeurs de néophyte, un zèle d'apôtre, et y va de sa poche avec bonne grâce et générosité.

On donne, non seulement pour les œuvres locales, mais aussi pour des œuvres religieuses à l'étranger, missions de toute nature, conversion des infidèles, et notamment, ce qu'on ignore certes chez nous, pour « ramener la France à la vraie foi ». Un pasteur protestant établi en Bretagne vient régulièrement tous les ans dans les îles faire une série de discours ou sermons en faveur de son œuvre, et ses auditeurs souscrivent avec enthousiasme pour arracher les Bretons à la « superstition romaine ».

Donc tout le monde croit, tout le monde professe, tout le monde discute, et de cette interminable discussion autour de la Bible ne paraît pas jaillir la lumière ; la controverse est inépuisable et chacun s'en mêle, riches, pauvres, savants, ignorants : nous avons entendu un dimanche matin, dans la petite île de Sercq, des marins, des pêcheurs disserter gravement, posément, avec textes à l'appui, sur la transsubstantiation.

Dans ces conditions, les îles de la Manche étaient un terrain tout préparé pour l'Armée du Salut, et elle y a conquis des adeptes, bâti des « forts », installé des « retranchements », des *barracks*, pour employer le terme consacré par les fougueux suivants du général Booth. C'est une curiosité pour les touristes et surtout pour les touristes français, peu habitués à ces exhibitions, que d'assister le dimanche aux exercices en plein air de l'Armée du Salut : sur les dix ou onze heures du matin, officiers et soldats de l'armée, en grand uniforme, les hommes avec le gilet rouge marqué S. A. (*Salvation Army*), les femmes avec le légendaire chapeau que l'on connaît, se rassemblent au haut du Vieux Port de Saint Hélier, près du Poids public, et là prêchent et chantent force cantiques, aux accompagnements d'un orchestre criard. Tout à coup, la musique discordante fait trêve, le silence s'établit, et l'on voit se détacher du groupe un gaillard quelconque qui s'avance au milieu des spectateurs et confesse ses péchés, avec gestes et mimique générale à l'appui : « Mes frères, je suis un grand criminel ; j'ai volé, j'ai parjuré, j'ai commis tous les forfaits ; mais la grâce du Seigneur Jésus m'a touché et je suis maintenant converti, pur comme le lis immaculé, blanc comme la neige.

« Faites comme moi, mes frères. Venez à nous, car nous sommes l'Armée du Seigneur Jésus, et nous combattons par son triomphe et pour sa gloire. *Amen! Alleluia!* » La musique ponctuée l'enthousiasme général des vibrations de ses cuivres, et bientôt les chants reprennent, jusqu'à ce qu'un autre inspiré s'adresse à son tour à la foule. Cette fois, c'est une femme, et les regards ardents qu'elle braque sur les spectateurs n'ont rien du pieux et modeste recueillement des vierges; ses yeux brillent sous l'étrange coiffe noire; elle lève les bras au ciel, se livre à une mimique de convulsionnaire, et prend enfin la parole : « Frères, je suis une grande pécheresse. J'ai mené pendant longtemps une vie de lubricité et de débauche; pervertie jusqu'à la moelle des os, j'ai contribué à pervertir et à souiller les autres. Mais un éclair divin a pénétré jusqu'à moi; la vérité s'est fait jour dans mon esprit, la grâce du Seigneur Jésus m'a touchée. Je suis aujourd'hui une honnête femme, je vis heureuse et purifiée dans le sein de mon Seigneur Jésus. Oh! suivez mon exemple, vous mes sœurs qui m'entendez, quittez les sentiers maudits de la perversion et devenez, comme moi, de blanches colombes. En avant! combattons avec un indomptable courage, car nous sommes la



BAIE DE BOULEY.



sainte armée de Jésus! *Amen.* » Nouveaux *Alleluia!* nouveaux cantiques, nouvelle cacophonie, jusqu'à ce que le programme étant épuisé et les énergumènes rompus, l'armée se forme en colonne et, drapeau en tête, regagne sa « forteresse », traversant, au bruit des cymbales, des cuivres et des tambours, les rues plongées dans un silence glacial.

Ce silence glacial, cette paix profonde et presque sépulcrale, c'est le repos du dimanche, strictement observé dans les îles de la Manche. C'est le jour du Seigneur, *the Lord's Day*, jour entièrement consacré à la dévotion. Tout est mort; les villes et les campagnes semblent endormies. On a fait le samedi ses emplettes pour le lendemain, car tous les magasins sont fermés; impossible de se procurer quoi que ce soit le dimanche. Au cas où vous manqueriez de pain, un boulanger compatissant consentirait peut-être — et ce n'est pas sûr — à enfreindre la loi, à vous en passer par une porte dérobée; mais dans tous les cas, il ne recevrait pas votre argent. Vous payerez le lundi; on ne prend pas d'argent le dimanche.

Quelques insulaires, surtout parmi les méthodistes, poussent l'observance du dimanche jusqu'au mépris de leurs plus chers intérêts. Un Guernesiais,

très âpre au gain, très dur aux malheureux, mais excessivement religieux, poursuivait, pour une somme relativement importante, un de ses locataires, Français de nationalité. Rien n'avait pu l'attendrir, ni supplications, ni promesses; l'affaire suivait son cours en justice et le propriétaire était bien décidé à aller jusqu'au bout. Un dimanche, dans la matinée, on sonne à sa porte ou plutôt on frappe, la plupart des maisons, dans les îles, ayant des marteaux et non des timbres. La face rigide du propriétaire apparaît à une fenêtre de l'étage. Il est furieux d'avoir été dérangé dans la lecture de la Bible. — « Que voulez-vous? dit-il au Français. — J'ai reçu de l'argent de chez moi et je viens vous payer ma dette », fait celui-ci. Étonnement du Guernesiais, qui ne peut réprimer un sourire de satisfaction. Mais c'est dimanche. « C'est bien, reprend-il. Vous viendrez régler demain matin. — Je vous demande bien pardon, réplique le Français, mais il m'est impossible d'attendre à demain. Je m'embarque aujourd'hui même pour la France à bord d'un voilier qui quitte le port dans quelques heures. C'est à prendre ou à laisser; vous recevrez votre argent maintenant, ou vous ne le recevrez pas du tout. » Grave embarras du Guernesiais, dont la figure décontenancée contraste avec l'air narquois

de son débiteur. Un violent combat se livre dans l'âme de l'insulaire, mais la religion triomphe et, poussant un profond soupir : « Eh bien ! faites comme vous l'entendrez, mais je ne peux pas recevoir de l'argent le jour du Seigneur ! » Et il referme sa fenêtre pour reprendre, impassible, la lecture interrompue du livre saint.

Le dimanche, les vrais croyants ne font pas de cuisine, et c'est, pour ces purs entre les purs, un grand scandale que de voir fumer les cheminées le jour du Seigneur. Les viandes sont cuites le samedi ; on les mange froides le dimanche. D'autres qui cherchent à concilier les exigences de l'estomac avec les préceptes de la religion, envoient le dimanche matin leur dîner mijoter dans le four du boulanger ; vers midi on ne voit dans les rues que domestiques et ménagères rapportant les plats, qui viennent de rissoler côte à côte, et finissent par avoir tous, bœuf, mouton, volaille, un goût identique.

Restaurants, cafés, débits de tabac, magasins de toute espèce, tout est fermé le dimanche, sauf, à Jersey, quelques cabarets pourvus de licences dites spéciales, et qui s'ouvrent à certaines heures. Dans les autres îles, tout est clos, sans exception. A l'hôtel où vous êtes descendu, on peut vous donner

à manger, mais l'hôtelier n'a pas le droit de vous servir une consommation, et il transgresserait la loi en vous fournissant un cigare. Aussi fait-on chose sage en se précautionnant la veille.

Le matin du dimanche, à Saint-Héliér, c'est un spectacle de voir les soldats de la garnison, revêtus de leurs plus beaux atours, descendre du fort Régent, et, précédés des fifres et tambours, se rendre processionnellement à l'office anglican dans l'église paroissiale. Les militaires des cultes dissidents se rendent isolément dans leurs temples respectifs.

Tout le monde va à l'église, les plus fervents aux offices du matin et du soir. Beaucoup cependant se contentent d'assister à ce dernier; ce sont les paresseux, pour qui le dimanche est véritablement jour de repos, et qui en passent au lit la plus grande partie. Dans l'après-dînée, on se promène à la campagne, sur les jetées, au bord de la mer, mais il est de bon ton de se vêtir de noir, d'arborer un chapeau haut de forme et de se munir d'un parapluie, même si le temps est au beau fixe. Un dimanche, je me promenais à Guernesey, une canne à la main. Du haut de la falaise je contemplais le merveilleux panorama de la mer et des îles, lorsque je vois venir à moi un vénérable vieillard, prédicateur

local et wesleyen convaincu, au demeurant la meilleure pâte d'homme du monde. Il paraissait, en m'abordant, passablement embarrassé, mais comme il savait que je l'aimais beaucoup et que, de son côté, il me tenait en haute estime, il se décida pourtant à entamer la conversation. Après les préliminaires d'usage : « Voulez-vous, me dit-il, me permettre de vous faire une observation, mon jeune ami? — Comment donc! Mais volontiers. — Vous ne la prendrez pas en mauvaise part? — Du tout! du tout! dites toujours. — Eh bien! mon cher garçon, vous ne devriez jamais sortir le dimanche avec une canne. — Quoi! fis-je abasourdi. Il me faut cependant un bâton pour me soutenir et m'aider dans l'escalade de vos falaises. — Je n'en disconviens pas; mais alors prenez un parapluie. — Un parapluie! fis-je de plus en plus mystifié, quand le ciel est d'une irréprochable pureté, par ce temps splendide! » Mon Guernesiais haussa les épaules en homme qui aurait eu pitié de mon ignorance et, me prenant les mains : « Mais oui, mon cher « bouan béni garçon », me dit-il affectueusement, prenez un parapluie quand même, parce que, voyez-vous, vous ignorez cela, vous qui venez du continent — le jour du Seigneur, le *parapluie est plus respectable!* »

Par exemple, le soir venu, tout respect s'en va. Les cabarets restent officiellement fermés, mais on transgresse souvent la loi, et l'orgie descend dans la rue. Pendant que des prédicateurs improvisés montent sur les bornes et s'époumonnent à convertir leurs auditeurs, des scènes scandaleuses se passent au sein même de la foule des promeneurs.



CHAPITRE VI

Les mœurs. — Noblesse et *gentry*. — Le décorum. — Intérieurs jersiais. — Le costume et l'alimentation. — Plus de femmes que d'hommes. — Mariages faciles. — La France redoutée plutôt qu'aimée. — Trait d'union entre la France et l'Angleterre.

LES mœurs sont anglaises. La société est très divisée en castes, et ces castes ne frayent pas l'une avec l'autre. A part les barons de Saumarez, les de Carteret et quelques autres familles, il n'y a pas de noblesse proprement dite dans l'archipel, mais une aristocratie de robe recrutée au sein des Cours royales, et ce qu'on appelle la *gentry*, c'est à dire des gens qui vivent de leurs rentes et qui croiraient, malgré l'exiguïté de leurs ressources, déchoir en se livrant au commerce ou à l'industrie. Les grands commerçants eux-mêmes forment une caste à part des petits détaillants et ceux-ci regardent avec dédain les ouvriers et le menu peuple. Au-

dessus de toute cette hiérarchie trône le *clergyman*, le véritable roi de la société insulaire. Il est, lui, le « révérend », et le doyen anglican de Jersey est appelé « Vénérable Homme le Doyen » ; à l'aristocratie, aux avocats, aux juges, aux médecins, est réservé le qualificatif « écuyer », l'*esquire* de l'Anglais ; les sous-officiers de la milice, les fonctionnaires, les employés supérieurs sont des *gentlemen*, « Monsieur » est le lot de tout le reste, sauf des ouvriers et hommes de peine, qui doivent se contenter du vocable « sieur ». Un « sieur » ne fréquente pas un « monsieur », et un « monsieur » est quelque chose de très inférieur pour un « écuyer ». Quant aux seigneurs ou lords, ce sont des demi-dieux d'autant plus encensés qu'ils sont rares. Le bailli, le président civil de l'île, est presque toujours créé chevalier par le souverain ; alors on l'appelle « messire », et, dans la conversation on ne lui donne plus que son petit nom, messire George, messire Edgar, son nom de famille disparaît ou, tout au moins, est relégué au second plan. La femme de messire devient une *lady*, comme celle du lord ; être appelée « milady », c'est dans les îles, le summum du faste et de la gloire.

Du haut en bas de la société, beaucoup de dé-

corum ; le souci de garder les apparences prime tout. On ne sort qu'en toilette. La blouse est honnie, et les Jersiais se détournent avec dégoût des cultivateurs bretons qui promènent sur leurs quais le sarrau bleu du paysan français. Les balayeurs des rues ont un veston, un chapeau de feutre rond, parfois un gibus, les travailleurs des champs aussi. Une femme qui irait en cheveux faire des commissions serait perdue de réputation. Les domestiques, pour aller chercher de l'eau à la fontaine, mettent leur chapeau, leur manteau et leurs gants. Nous sommes loin du temps où les États de Guernesey édictaient des lois somptuaires interdisant aux servantes de porter du velours et de la soie. Il n'y a pas de différence entre la bonne et la maîtresse, si ce n'est que, souvent, la première est mieux habillée. Ce goût de la toilette est démesuré et règne à la campagne comme à la ville ; il n'y a aucune différence, le dimanche, entre les atours des jeunes filles des paroisses rurales et ceux des demoiselles de Saint-Héliér ou de Saint-Pierre-Port. Et c'est un véritable mystère de savoir comment certaines familles arrivent à faire face à ces exigences de luxe, avec des ressources excessivement restreintes. Au fond de tout cela, il y a évidemment beaucoup de misère cachée, surtout

de misère morale, mais les apparences étant sau-
vegardées, l'honneur est sauf.

Pas de maison qui n'ait son salon, chez le culti-
vateur comme chez le rentier, chez le modeste
ouvrier comme chez le riche commerçant. Les
insulaires ont un goût tout particulier pour
arranger ces salons et les décorer de rien; quel-
ques enluminures, des portraits de famille, des
textes bibliques ornent les murs. Le plan-
cher est recouvert d'un épais tapis; dans les coins,
de petits meubles qui ressemblent à des tables
trop basses ou à des sièges trop élevés intriguent
l'étranger. Ce sont tout simplement de vieilles cais-
ses d'emballage, artistement recouvertes d'étoffes
multicolores ou de broderies au crochet; ce n'est
rien et cela meuble, c'est même quelquefois très
élégant. Pas de linge; trois chemises sont un luxe,
une douzaine de draps de lit une folie seigneuriale.
On ne reçoit pas à dîner, mais on invite à prendre
le thé, ce qui est beaucoup plus économique; une
boîte de sardines, un pot de confitures, des beur-
rées et quelques gâteaux constituent le menu de
ces festins; avec cela, thé à discrétion. Si la soirée
se prolonge, avant de se séparer, on prend un
verre de « sherry » ou de porto et des biscuits.

L'alimentation, on le devine, est anglaise comme

les mœurs. Le matin, au saut du lit — on se lève très tard dans les îles — *breakfast* britannique, œufs, jambon et thé; à midi, dîner composé de rôti, de pommes de terre, de choux — l'éternel *cabbage* — et de dessert et arrosé de thé, quelquefois de bière, plus rarement de cidre, assez souvent d'eau seulement; entre quatre et cinq heures, parfois un peu plus tard, thé avec accompagnement de tartines et de gâteaux, et une dernière collation à dix heures, avant de se coucher. C'est là, du moins, l'ordinaire des gens de la haute et de la moyenne société. Quant aux ouvriers, ils achètent le samedi un morceau de viande et en mangent toute la semaine des tranches froides au principal repas, avec les inévitables pommes de terre et des légumes; les autres repas se composent invariablement de beurrées et de thé. A Guernesey, il est d'usage, chez les personnes riches, d'ajouter au menu du thé du samedi soir un « chancre », espèce de gros crabe très commun et fort apprécié dans l'île, et dont la chair a la délicatesse et la saveur de celle du homard. A Noël, grande ripaille, comme partout où flotte le drapeau anglais; les plus pauvres ont leur oie, et l'on sert aux prisonniers eux-mêmes le traditionnel gallinacé.

La cuisine insulaire n'a pas de plats spéciaux

dignes d'être cités, si ce n'est peut-être la « gâche », lourd gâteau aux raisins de Corinthe dont les enfants et même les grandes personnes engouffrent d'énormes tranches, que des pots entiers de thé ne parviennent pas toujours à faire digérer. Autrefois, on buvait beaucoup de cidre, et les îles en produisaient de délicieux ; la consommation du thé est devenue générale, les fermiers eux-mêmes dédaignent le jus de la pomme, et, presque partout, les pommiers sont arrachés des vergers ou périssent de vétusté, sans être remplacés.

Les familles sont nombreuses. A chaque dénombrement on relève, dans toutes les îles, plus de femmes que d'hommes ; cela tient un peu à ce que beaucoup de garçons sont marins et en mer durant les opérations du recensement. Toutefois, la population féminine l'emporte sur l'élément masculin. Dans l'archipel, les filles sont d'un placement moins difficile qu'en France, on les marie pour elles-mêmes et non pour leur fortune ; il n'est jamais question de dot dans les préliminaires des accordailles. On se marie avec une facilité étonnante, soit au greffe, soit chez les recteurs anglicans, soit encore dans un certain nombre de chapelles pourvues de licences à cet effet. Le consentement des parents n'est pas indispensable, et on se

passé de toute publication, moyennant finances. Ceci s'appelle se marier par licence spéciale et coûte 5 livres sterling ; on se rend chez le doyen,



MAISON DU GÉNÉRAL BOULANGER A SAINT-BRELADE.

on lui verse la somme, deux témoins sont appelés et tout est dit.

Anglais par les mœurs, par la religion, par l'alimentation et en train de le devenir complètement par le langage, on se demande si ces Normands insulaires, qui sont en définitive des Français d'origine, qu'ils le veulent ou non, on se demande s'ils aiment la France. Il faut répondre carrément non. Tout les en sépare ; et bien plus profond que la mer est l'abîme moral creusé entre les Français

du continent et les Normands des îles par la divergence des opinions et des idées. En France, tout est pour eux sujet de froissement ; certes, ils ne détestent pas les Français, mais ils les craignent, ils redoutent surtout l'expansion de l'idée révolutionnaire française. Autant, jadis ils honnèrent le « papisme » qui leur venait de France, autant ils détestent maintenant le souffle d'irrégion et d'athéisme qui en émane. La révolution leur fait peur, et leur loyalisme s'effraye du mot de république, bien que cependant la forme de leur gouvernement soit républicaine, et qu'en prenant possession de leur siège, les juges ou jurés-justiciers prêtent sur les saints Évangiles le serment solennel de « défendre la république de cette île ». Mais leur république n'est pas démocratique et s'accommode fort bien des fastes d'une royauté au reste peu gênante. Il y a longtemps, longtemps que s'est creusé ce fossé moral entre les îles et la France, et il a été toujours s'élargissant et s'approfondissant. Ils se sentent trop près des côtes françaises, les insulaires, et trop exposés en cas de guerre entre la France et l'Angleterre. Ils n'ont pas perdu le souvenir des tentatives faites par la France pour les reconquérir et notamment de celle de l'aventurier Rullecourt qui, le 5 janvier 1781,

tenta un coup de main sur Jersey, s'empara de Saint-Hélier par surprise et n'en fut délogé que grâce à l'énergie du major Pierson, qui fut tué pendant l'action, de même que Rullecourt. Ils n'ont pas oublié non plus le blocus continental et la crainte constante d'une attaque des Français durant le premier Empire, bien que ce souvenir soit moins cuisant pour eux, et que la chasse aux navires français les ait alors enrichis : les meilleures familles des îles sont les descendantes de ces corsaires qui, sous la protection des forts et de la marine anglaise, coururent alors les mers, guettant les navires marchands des ports de France et ramenant leurs proies dans les havres de Saint-Hélier et de Saint-Pierre-Port pour s'en partager les dépouilles.

Ils aiment l'Angleterre, parce qu'elle a jusqu'ici habilement respecté leur liberté et leur autonomie, et ils ne craignent rien tant que de se voir réunis à la France et d'être dotés d'une administration française, avec préfets, douaniers et gendarmes. Ce sont donc des frères, sinon ennemis, en tout cas méfiants et très gênés de leur degré de parenté avec la France, et pourtant la situation géographique des îles et l'origine de leurs habitants semblent naturellement les prédestiner à servir de

trait d'union entre les deux grands peuples dont de Maistre a pu dire : « Ils ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr. Dieu les a placés en regard comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, car ils sont à la fois ennemis et parents. »



CHAPITRE VII

Paysages jersiais. — Un parc dont les routes sont les allées. — Les breaks d'excursion. — Guides facétieux et photographes. — Saint-Aubin. — Saint-Brelade. — La maison du général Boulanger. — La pointe et les rochers de la Corbière. — La côte nord : Plémont et ses grottes; la grève de Lecq; les baies de Bouley et de Rozel. — La côte est : Anne-Port et Montorgueil.

MAINTENANT que nous connaissons les Jersiais et leur capitale, voulez-vous voir l'intérieur de l'île? Rien n'est plus facile. De magnifiques routes sillonnent « Jerry » dans tous les sens, bordées de trottoirs en granit; elles s'élèvent sur le flanc des coteaux, avec des horizons de mer d'une infinie beauté, descendent dans les vallées, serpentent dans la verdure, le long des ruisseaux limpides, et viennent expirer au-dessus des grèves baignées par les vagues. Partout des chênes, des noyers, des hêtres, des arbres vivaces au tronc

couvert de lierre vous offriront l'ombrage de leurs vertes ramures; des haies qui clôturent tous les champs, des bosquets parsemés de blocs rocheux, s'échappent les notes joyeuses et gaies des oiselets chanteurs, pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, merles moqueurs, douces tourterelles, fauvettes aimantes et vibrants rossignols. A ce concert ailé, les embruns battant les falaises côtières, les flots expirant sur les plages joignent l'écho lointain et assourdi de leur plaintive mélodie, qu'accompagne dans les hautes branches le frisson mélancolique du vent.

Les moyens de locomotion ne manquent pas. Jersey possède deux petites voies ferrées, le *Jersey Railway*, qui va de Saint-Hélier à Saint-Aubin et à la Corbière, et l'*Eastern Railway*, qui dessert la côte orientale jusqu'au pied du château de Montorgueil. De grands breaks d'excursion partent, l'été, tous les matins à onze heures de la ville, s'arrêtant aux points principaux dignes d'intérêt, promenant les touristes des spectacles de la côte à ceux de l'intérieur, et les ramenant en ville pour l'heure du diner. Ces voitures cosmopolites, où s'empilent des excursionnistes de toute provenance, sont accompagnées d'un guide et suivies d'un photographe avec son matériel. Le guide, qu'il s'appelle

« Georgy » ou « Johny » est censé savoir le français, qu'il massacre impitoyablement; il décrit les endroits traversés à sa façon, avec humour, diront les Anglais, émaillant ses récits historiques puisés à des sources douteuses de plaisanteries assaisonnées d'un très gros sel et qui ont surtout le privilège de dérider ceux qui ne les comprennent pas. Le photographe tient son appareil à votre disposition; il prendra les touristes en groupe à la halte du « lunch » et si vous avez eu la chance de faire en route l'agréable connaissance de la blonde Lizzy ou de la brune Jenny, il consentira, moyennant une légère redevance que vous ne lui marchanderez pas, à faire vos portraits la main dans la main, dans une pose sentimentale ou byronienne.

La route de Saint-Aubin, qui longe toute la côte sud de Jersey, entre les collines d'une part, la voie ferrée et la mer de l'autre, se déroule sur une surface plane, et offre sur la baie un panorama en l'honneur duquel toutes les formules laudatives ont été épuisées, et que des enthousiastes ont comparé à celui de la baie de Naples. Cette route serait une des plus agréables de l'île, si son peu de pente et la nature du sol ne la rendaient outrageusement poussiéreuse par les temps secs et lamentablement fangeuse dans les périodes de pluie. De

plus, quand le vent souffle du sud en tempête, elle est fréquemment balayée par les lames. Dans le massif de collines qui la domine s'ouvrent de charmants vallons, le val de Belozanne, court et agreste, la vallée des Waterworks, resserrée entre des pentes couvertes de bois touffus, et au fond de laquelle, au pied du Mont Misère, se trouve la prise d'eau de la ville de Saint-Héliier ; enfin, la vallée de Saint-Pierre. Celle-ci, la plus considérable de l'île, est véritablement délicieuse, avec ses belles prairies et ses charmants paysages. Sinueusement dessinée entre des collines tapissées de bruyères roses et de fougères, de rideaux de chênes et d'ormes, elles conduit au manoir de Saint-Ouen, résidence de la puissante famille des Carteret, dont la partie centrale date de la fin du xv^e siècle. De là, la route, gravissant le faite du plateau insulaire, passe aux Vinchelez sous des arceaux de verdure d'une merveilleuse beauté et descend sur la côte septentrionale, du côté de Plémont ou de la grève de Lecq.

Mais nous allons à Saint-Aubin et nous laisserons momentanément à regret les routes de ces diverses vallées pour continuer à suivre le pourtour de la baie.

La petite ville de Saint-Aubin, ancienne capitale

de l'île de Jersey, est coquettement étagée sur des hauteurs boisées, au pied desquelles se trouve son petit port, défendu par une vieille forteresse campée sur un récif que la mer laisse à sec à marée basse. En longeant toujours le rivage, au-dessus duquel se hérissent d'abruptes falaises fantastiquement découpées et sans relâche battues par les flots, on arriverait au château de Noirmont, l'un des fiefs seigneuriaux de l'île, et à la sauvage petite baie du Portelet. Toutes ces anses, ces petites criques, profondément creusées par les érosions de la mer, et dont chacune a son caractère et son charme spécial, ont leur entrée défendue par des tours dites *martellos*, qui furent édifiées et armées durant les guerres du premier Empire, et qui portent encore, pour la forme, des canons rouillés.

Après la baie de Saint-Aubin, l'échancrure la plus importante de la côte sud-ouest est la baie de Saint-Brelade, ravissante plage de sable fin encerclée entre de hautes roches découpées en aiguilles, en pyramides, en cônes rougeâtres, et percées d'une infinité de petites cavernes, appelées *Creux-Fantômes*. Sur le flanc de la colline qui surplombe le centre de la baie, une masse claire émerge du sein de la verdure : c'est une villa superbe, entourée de massifs d'arbustes et de jardins artistement

tracés à grands frais sur le roc, et fermée par une grille Renaissance, avec cette inscription sur le cartouche du fronton : *Il n'est rose sans épines*. C'est là qu'après un court séjour à l'hôtel à Saint-Hélier, vint s'ensevelir le général Boulanger avec sa compagne d'exil, Mme de Bonnemain, en 1890.

L'église paroissiale de Saint-Brelade, la plus ancienne de Jersey, date de 1111. Tout à côté, dans le cimetière, la chapelle abandonnée des Pêcheurs, aux murs pittoresquement revêtus de lierre, date de l'an 800; on remarque à la voûte des restes de fresques du XIV^e siècle.

L'île se termine au sud-ouest par un plateau désolé, sauvage, semé d'ajoncs et de genêts, qui dresse au-dessus d'une mer sans cesse tourmentée un mur perpendiculaire, prolongé au large par un chaos de rochers, une série d'ilots, formant de gigantesques aiguilles, des crêtes dentelées, striées et tailladées à l'infini : ce sont les récifs de la Corbière, de sinistre mémoire dans les annales de la navigation insulaire, surtout avant la construction du phare que porte le rocher principal. La mer brise toujours avec violence, même par les temps les plus calmes, sur ces dangereux écueils; mais, par les tempêtes d'ouest, c'est un tableau d'une terrifiante majesté que celui des vagues déferlant

avec furie sur les roches brunes et montant à l'assaut des falaises de granit, bondissant jusqu'à la lunette du phare et rejaillissant en flagues



ÉGLISE DE SAINT-BRELADE.

blanches dans les couloirs resserrés qui séparent les récifs.

Il faut aller sur la côte septentrionale de l'île pour trouver d'aussi altières falaises, et encore, le spectacle de la mer agitée courant dans le chenal entre Jersey et Sercq, grim pant en énormes colonnes d'eau sur les écueils des Pierres-de-Lecq ou Pater-noster, n'a pas la sublimité de celui de la Corbière, où l'horizon est sans limites. Elle est bien belle,

ependant, cette côte nord, avec ses criques étroites et ses rochers de granit; autant le rivage méridional est charmant et gracieux, autant la côte septentrionale est escarpée et sauvage. Un vers de Victor Hugo :

Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,

brosse d'un vigoureux coup de pinceau la différence d'aspect des deux rives.

C'est dans le nord-ouest de l'île que s'avance dans la mer le superbe éperon de roche de la pointe de Plémont, qui ferme à l'est une grève délicieuse où les amateurs poursuivent le lançon dans les sables. Dans le rocher de Plémont, le travail des flots a creusé des grottes très visitées par les touristes, comme aussi dans la grève de Lecq, le but de promenade favori des Saint-Héliérains le dimanche et les jours de fête, au Trou-du-Diable, et généralement dans toutes les falaises de cette côte élevée et rangée de près par les vagues qui la rongent et l'effritent. Au delà de la baie de Bouley, la plus vaste de la côte septentrionale, où se mêlent aux galets de la plage des fragments d'agate et de porphyre, le rivage s'adoucit et s'humanise pour se terminer au nord-est par la jolie baie de Rozel,

fermée par le promontoire du Couperon, où un monument mégalithique dissimule sous les touffes de gazon ses énormes et grossiers blocs de granit. Une rangée d'écueils sous-marins continue au large les rochers de la baie de Rozel jusqu'au plateau des Dirouilles, l'un des dangers de la navigation de ce bras de mer littéralement semé de récifs. Sur la côte orientale, tournée vers le Cotentin, s'ouvre la baie de Sainte-Catherine, avec un brise-lames inachevé; puis la petite anse dite Anne-Port, remarquable par la luxuriance de sa végétation et au-dessus de laquelle on visite un dolmen placé sur un tumulus, et composé d'un quartier de roc monté sur neuf pierres disposées en forme de fer à cheval. Anne-Port est dominée par les ruines imposantes du château de Montorgueil, sombre forteresse féodale, aux hautes tours crénelées et aux antiques murailles tapissées de lierre, et dont la construction remonte au XII^e ou au XIII^e siècle.

Montorgueil est sans contredit le plus beau vestige de la féodalité dans l'archipel, et l'histoire de son donjon circulaire, à la fois résidence seigneuriale et prison, résume celle de l'île tout entière. Mais les vénérables édifices du moyen âge n'ont pas de pires ennemis que les architectes qui, sous prétexte de les restaurer, en dénaturent le caractère, et,

malheureusement, Montorgueil a été l'objet d'une restauration maladroite, faite en vue d'aménager le castel pour une garnison anglaise, et qui lui a ôté une partie de son cachet. Tel qu'il est, cependant, c'est une masse fort imposante encore et digne d'être visitée dans ses détails.



CHAPITRE VIII

Le château de Montorgueil. — Temps héroïques : royauté et Parlement; les cachots et leurs hôtes. — *Marine Terrace.*

C'EST de la mer qu'il faut voir Montorgueil pour la première fois. Lorsqu'on arrive de Carteret par le vapeur qui fait le service avec Jersey, on voit le château fort se détacher admirablement de l'île, comme une massive vigie de pierre qui s'avancerait menaçante dans la mer. On prétend qu'une partie du castel remonte à l'époque romaine, et un ancien fortin, qui communique avec le château, est encore appelé fort César. Le château actuel date du temps de Henri II. Il était considéré comme imprenable, et les étrangers n'étaient admis dans son enceinte que les yeux bandés. De nouvelles fortifications furent ajoutées au manoir primitif par Jean sans Terre, qui y résida, et par Richard

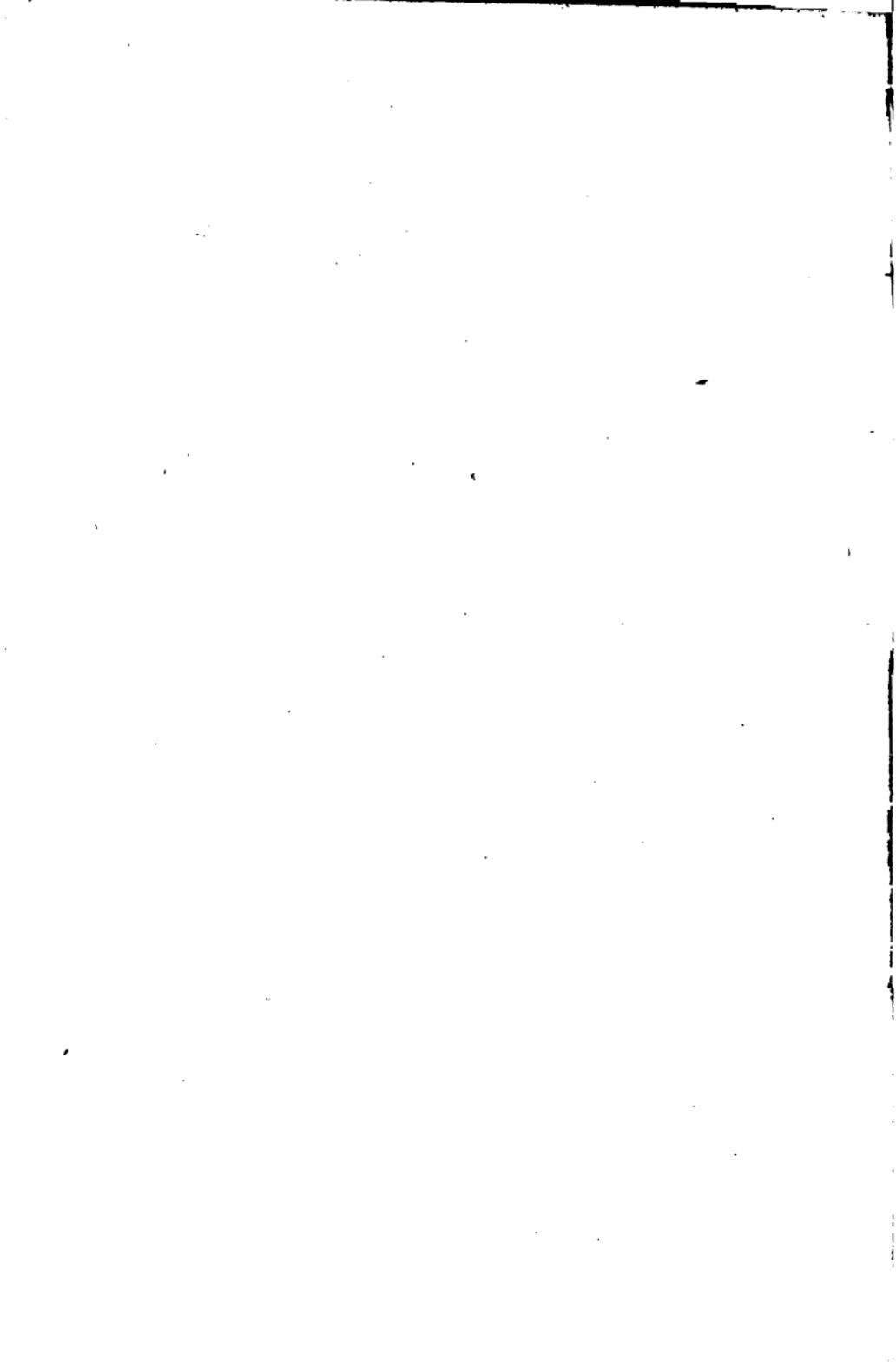
Harliston, qui en délogea Maulevrier, le champion de Marguerite d'Anjou.

L'histoire de Montorgueil est intimement mêlée aux luttes entre Charles I^{er} et le Parlement. Le gouverneur de la forteresse était alors un de Carteret, de la puissante famille qui fut toujours fidèle à la cause des Stuarts, et dont les démêlés avec les Lemprière, propriétaires du manoir de Rozel, ensanglantèrent plus d'une fois l'île. Ce manoir de Rozel, entouré de belles pelouses et de superbes futaies, se trouve au-dessus de la baie du même nom, dans la paroisse de Saint-Martin, sur le territoire de laquelle est aussi Montorgueil. Les titulaires du fief de Rozel devaient, lorsque les rois d'Angleterre visitaient Jersey, s'avancer à leur rencontre en mer jusqu'à ce que l'eau atteignît les sangles du cheval; ils étaient, en outre, tenus de servir à boire au roi pendant son séjour dans l'île.

Le gouverneur de Carteret, dont nous venons de parler, profita de l'autorité absolue que lui valait la confiance royale pour se venger de ses ennemis, et les cachots de Montorgueil retentirent des cris des malheureux qui y expiaient durement l'audace d'avoir osé déplaire au tout-puissant seigneur et se plaindre de ses faits et gestes. C'est ainsi que David Bandinel ou Bandinelli, le premier doyen

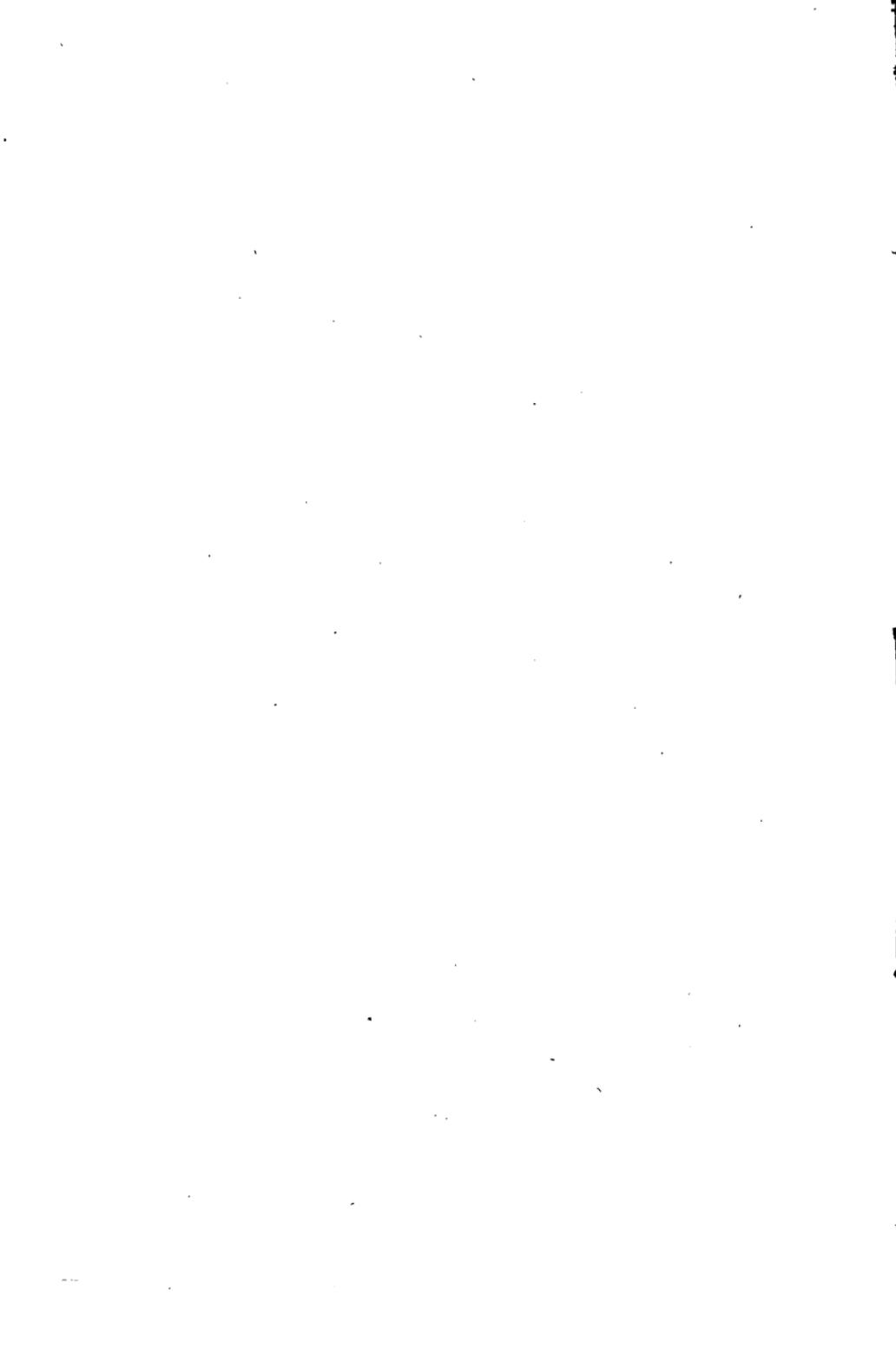


CHÂTEAU DE MONTORGUEIL.



protestant de Jersey, fut incarcéré avec son fils Jacques dans une étroite cellule, au sommet de la tour. Poussés à bout par les mauvais traitements de leur geôlier, les deux prisonniers tentèrent de s'évader par une ouverture du mur extérieur, au moyen d'une corde qui, par malheur, était trop courte. Le jeune Bandinel, en se laissant tomber de l'extrémité, se blessa grièvement et fut découvert par les émissaires du gouverneur, qui le remontèrent mourant dans sa cellule. La corde céda ensuite sous le poids du père Bandinel, qui, affreusement meurtri, fut aussi réintégré dans sa prison pour y mourir sans avoir pu prononcer une seule parole.

Le puritain Prynne est l'un des plus célèbres parmi les prisonniers de Montorgueil. Condamné par la fameuse Chambre Étoilée, pour avoir diffamé la reine dans son *Histrio-mastix*, à avoir les oreilles coupées au pilori et les deux joues brûlées avec un fer chaud, à dix mille livres sterling d'amende et à la détention perpétuelle, Prynne fut enfermé à Montorgueil de 1637 à 1640, époque à laquelle le Long Parlement le fit mettre en liberté. Le farouche puritain réussit à gagner les sympathies de Carteret et employa les loisirs forcés de sa captivité à écrire un poème en trois parties : l'*Eau*, les *Rochers*

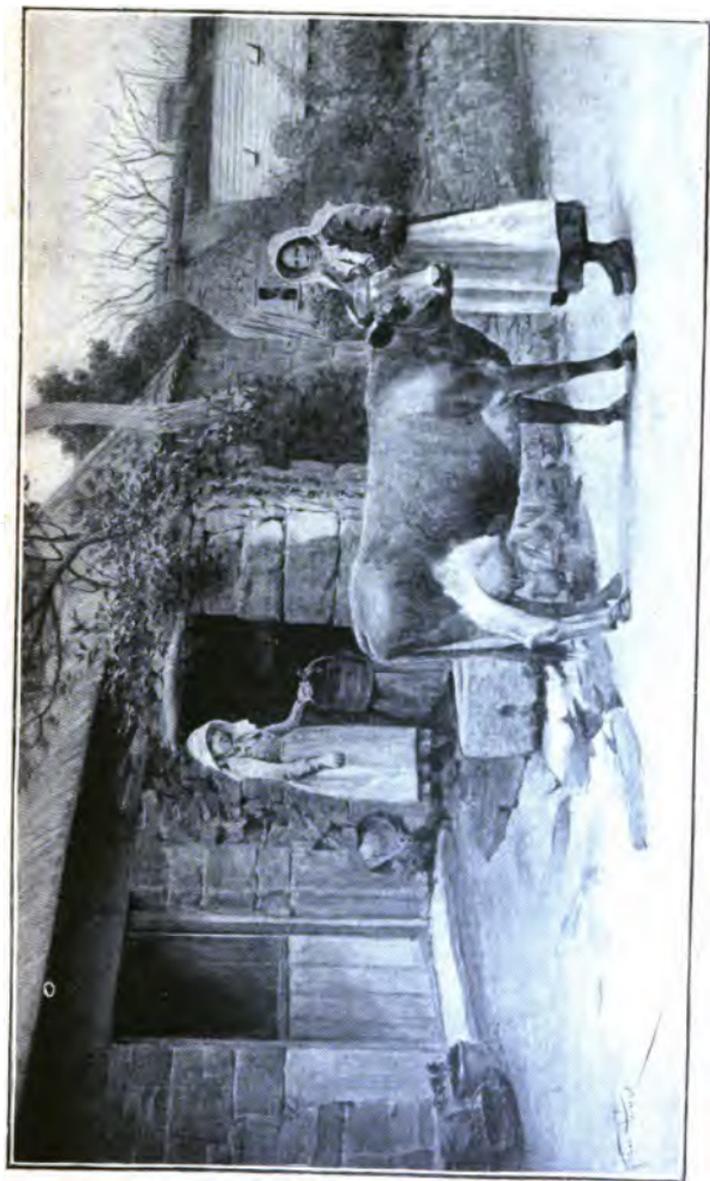


CHAPITRE IX

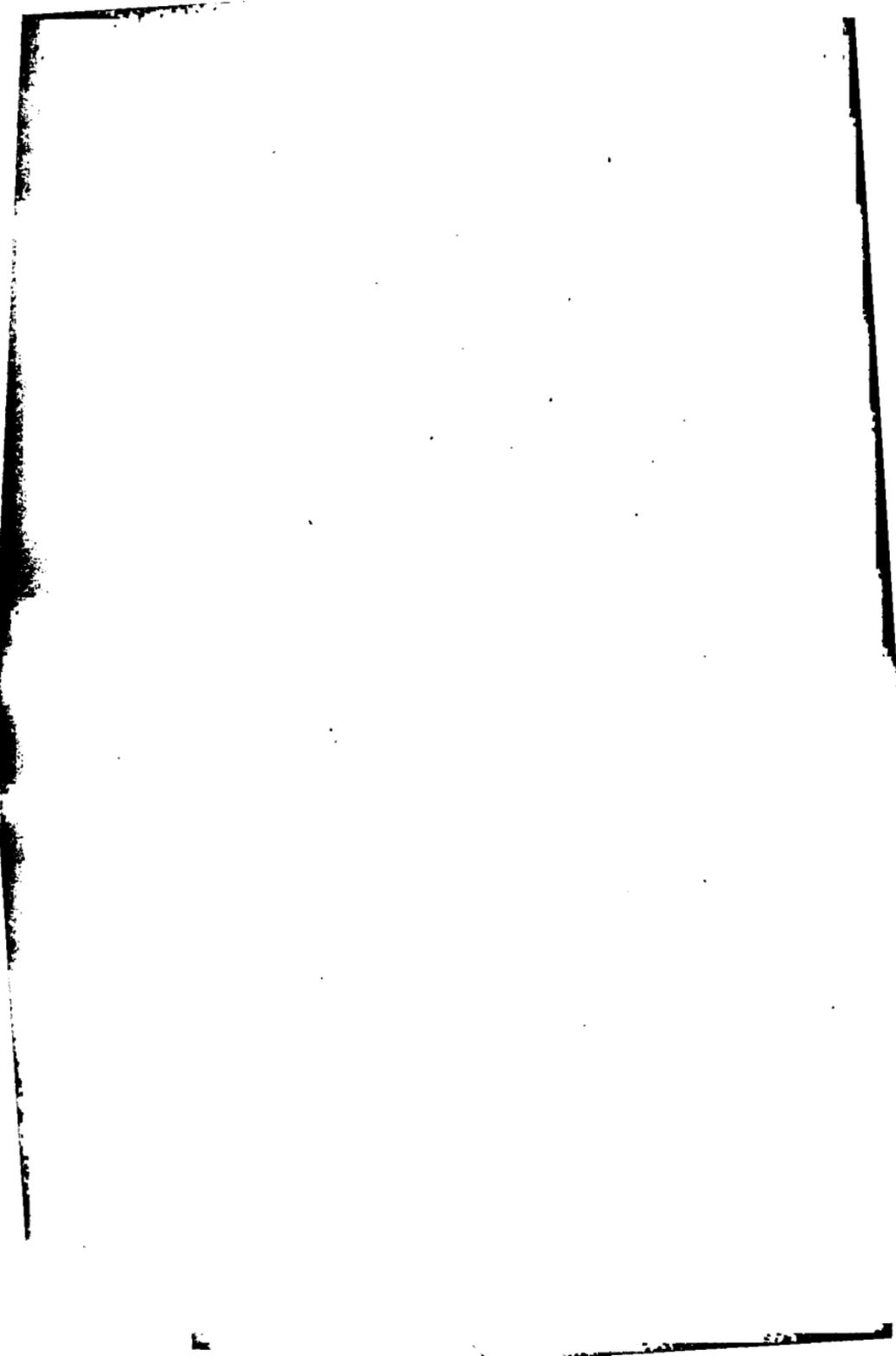
Vallons idylliques. — Un bétail de prix. — Les vaches jersaisiennes. — Un taureau de cent mille francs. — Culture intensive : pommes de terre et déboisement. — Main-d'œuvre bretonne. — La pêche.

JERSEY n'a pas que des rochers abrupts, de larges grèves et de hautes falaises à montrer à ses hôtes. Aux portes mêmes de la ville de Saint-Héliier, deux vallons délicieux de calme et de fraîcheur, les Vaux et les Petits Vaux, sont d'adorables buts de promenade et de rêverie, où l'œil charmé se repose agréablement, dans la contemplation des prés toujours verts et dans l'ombre silencieuse des bosquets touffus, des grandes scènes de la côte, où la mer joue le principal rôle. Quel contraste que celui de ces vallons bien abrités avec la falaise déchiquetée, en proie à la fureur des flots et au déchaînement des vents ! On a peine à

se croire dans une île. Sur les plateaux aux vastes horizons, dans les déclivités de terrain, partout une herbe fine et drue, imprégnée d'émanations salines, tapisse la campagne jersiaise, et un nombreux bétail trouve dans ces prairies naturelles une nourriture excellente, abondante et toujours renouvelée. Les vaches des îles sont les premières laitières du monde; elles donnent en deux, et quelquefois trois traites, jusqu'à trente litres de lait par jour, d'un lait jaune, gras, parfumé, qui sert à fabriquer du beurre de toute première qualité, comparable à la crème d'Isigny. La race de Jersey, petite, aux formes élégantes, à la robe grise, est moins dure et moins résistante que celle de Guernesey, plus massive, plus haute en chair, et qui ressemble davantage à la race normande du Cotentin. L'élevage est la grande ressource des insulaires; l'isolement de l'archipel a conservé aux races de Jersey et de Guernesey, celle-ci plus connue sous le nom d'Alderney, toute leur pureté. Depuis des siècles, aucun sang étranger ne s'y est mêlé, et des lois d'une excessive sévérité interdisent l'importation du dehors de tout bétail, hormis pour la boucherie. Les animaux importés de France et d'Angleterre pour la consommation sont abattus dès leur débarquement, et des mesures



UNE FERME JERSIAISE.



spéciales sont prises pour empêcher le mélange et la contamination des races insulaires. La réputation de ce bétail de l'archipel a atteint son apogée il y a quelque trente ans; de grosses fortunes se sont rapidement édifiées par l'exportation en Angleterre et en Amérique, le marché a été un instant si actif que des prix extraordinairement élevés ont été payés; un taureau jersiais s'est vendu quatre mille livres sterling, cent mille francs, en Amérique, et l'acheteur a trouvé du bénéfice en le prêtant à raison de mille francs par saillie. Les bêtes les plus ordinaires trouvaient couramment acquéreurs à douze et quinze cents francs par tête. Mais l'essor s'est arrêté, le calme plat a succédé à la fièvre intense; les insulaires se sont aperçus, un peu tard, qu'ils avaient tué la poule aux œufs d'or, car les prix ont subitement dégringolé dans de fâcheuses proportions, et ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des îles est actuellement en Angleterre et en Amérique. L'exportation des principaux reproducteurs a produit de funestes effets, et déjà l'appauvrissement de la race est manifeste et l'on se demande avec inquiétude s'il ne faudra pas tôt ou tard recourir à une infusion de sang étranger pour lui conserver ses qualités beurrières et laitières. Or, les croise-

ments seraient la fin de la réputation de ce bétail, d'où un profond malaise que les éleveurs des îles tentent vainement de dissimuler sous un étalage de confiance plus feinte que réelle.

L'élevage seul, en effet, peut donner aux cultivateurs jersiais et guernesiais une compensation suffisante de leur travail et de leurs efforts. Les terres se louent cent cinquante francs la vergée, ce qui équivaut à neuf cents francs l'hectare; bien que le sol soit riche, et que sa composition chimique le rende presque l'équivalent du terreau, une culture intensive l'a épuisé, et ce n'est qu'à grand renfort d'engrais extrêmement chers qu'on parvient à maintenir la moyenne du rendement. La main-d'œuvre est hors de prix, le rapport du blé et des céréales ne couvre pas les frais de loyer et d'exploitation, et l'agriculture insulaire ne s'est sauvée que par la culture en grand de la pomme de terre, au détriment du pittoresque du pays. Partout, du sud au nord et de l'est à l'ouest, les arbres sont arrachés, les pentes défrichées, le pays se dénude avec une inquiétante rapidité, les vergers disparaissent, les bois tombent sous la cognée, tout est sacrifié au précieux tubercule. Dès le mois de janvier, les terres sont fumées, saturées d'engrais chimiques qui répandent une odeur infecte; les

plants, précieusement conservés côte à côte dans des caisses et déjà porteurs de germes vivaces, sont mis en terre, dans des lignes tirées au cordeau; un travail de tous les jours, on peut dire de toutes les heures, empêche la pousse des herbes folles. La rareté et l'innocuité générale des gelées, la douceur des hivers aidant, on arrive à récolter dès la fin du mois d'avril. Alors des voiliers et des vapeurs de Binic, de Saint-Brieuc, de Portrieux, déposent sur les quais de Saint-Hélier, une nuée de Bretons et de Bretonnes engagés pour arracher les tubercules. La ville s'anime, les acheteurs anglais arrivent, les prix s'établissent chaque jour et varient à l'infini, selon le plus ou moins d'approvisionnement des marchés anglais; c'est une vraie bourse, avec ses spéculateurs, ses favorisés du sort et ses prompts déconfitures. Les lourds véhicules amènent de tous les points de l'île les pommes de terre triées et mises en sacs; on les vend au plus offrant, elles sont pesées au poids public et de gros navires les transportent en Angleterre où elles se distribuent entre les marchés de Londres, de Manchester, de Birmingham et des principaux centres de consommation. Le port de Saint-Hélier, d'ordinaire vide et à peu près désert, a peine à abriter les grands vapeurs frétés spécialement pour ce commerce momentané : pen-

dant tout le mois de mai, la paisible capitale de Jersey est transformée en une ruche très mouvementée et on circule difficilement sur les quais encombrés de colis au milieu desquels s'agite et évolue, se trémousse et se meut tout un monde de portefaix, d'ouvriers et de marins. Les sifflets retentissent, les cloches sonnent, les grues grincent; ici, on décharge des emballages et des tonneaux vides, là on charge des fûts remplis de pommes de terre; les navires entrent et sortent, c'est un surmenage inouï, un brouhaha général, et l'étranger qui arriverait à Saint-Hélier dans cette saison, se croirait dans un grand port marchand. L'exportation des pommes de terre représente annuellement le chiffre colossal de dix millions de francs.

Les envois faits, tout rentre dans le calme absolu, les quais redeviennent déserts, le fermier jersiais encaisse ses chèques et établit son bilan. Si la récolte a été bonne, si elle s'est accomplie dans des conditions normales, tout va bien; mais si l'inclémence de la température l'a retardée, si la maladie a diminué la qualité et le rendement, le résultat est déplorable, car il importe avant tout d'arriver bon premier sur ces marchés anglais qui s'approvisionnent partout, et tirent jusque d'Espagne et

d'Afrique leurs pommes de terre et leurs primeurs. Parfois, après avoir payé le propriétaire du sol, le marchand d'engrais et la main-d'œuvre, il ne reste rien ou fort peu de chose au cultivateur jersiais, et cependant cette culture de la pomme de terre, extérieure et aussi dans des serres, ne fait qu'augmenter et, si ce mouvement ne s'arrête, Jersey ne sera plus, dans un petit nombre d'années, qu'un champ nu et désolé, un plateau battu des vents et privé d'ombrages.

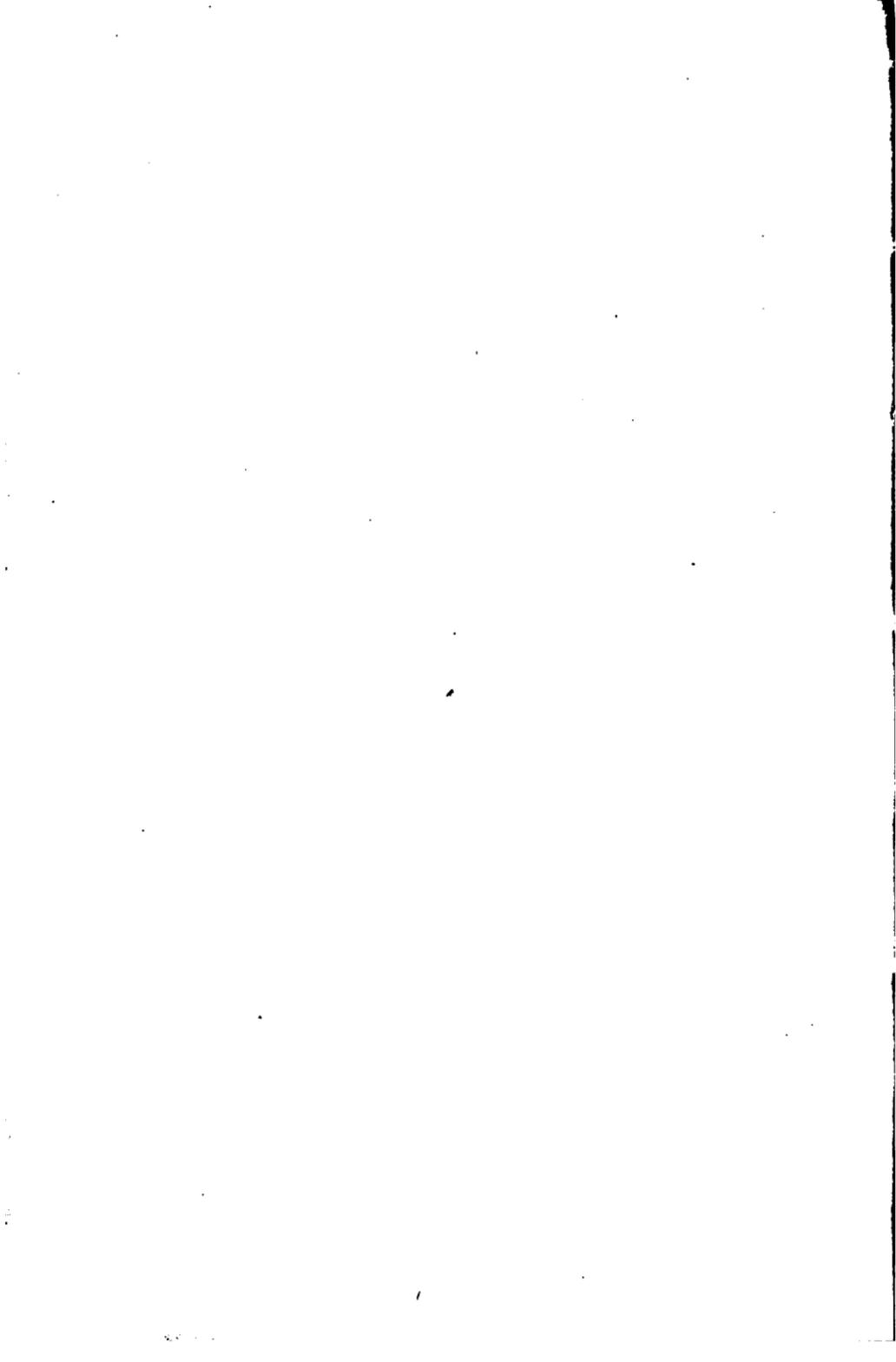
Les tubercules arrachés, on ne laisse même pas au sol le temps de se reposer et une seconde récolte, le plus souvent de topinambours, épuise l'humus qui lui reste, puis de nouveaux engrais l'imprègnent et le saturent pour recommencer d'année en année, sans arrêt, sans trêve ni merci, ce perpétuel acharnement de l'homme aux prises avec la terre, de l'être animé luttant à mort avec la nature inerte pour en exprimer le suc et lui arracher la vie.

Les légumes abondent dans les îles, surtout les choux, dont il se fait une énorme consommation, et dont on laisse monter les tiges pour en faire les gros rotins appelés *cabbage sticks*, que l'on vend aux touristes dans les magasins de Saint-Hélier. Le commerce est anglais : tout s'écoule dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on achète en France.

La Normandie et la Bretagne fournissent de la viande de boucherie, des œufs, du beurre, des fromages, des fruits, beaucoup de volaille : la traversée met les poulets en triste état, et il faut les engraisser durant quelques jours avant de les tuer pour la vente, tant le mal de mer les a décharnés. Jersey arme encore pour la morue, et tous les printemps, au mois de mars, une flottille de beaux voiliers superbement grées quitte Saint-Hélier pour les côtes de Terre-Neuve. La morue est ramenée à Jersey, préparée, salée, séchée, mise en barils et expédiée au Brésil et dans tous les ports de la Méditerranée et de l'Amérique du Sud; les grands entrepôts des marchands jersiais étaient naguère à Gaspé, à Paspébiac, dans la baie des Chaleurs, au Canada, et c'est de là que se faisaient les expéditions importantes; ce commerce est aujourd'hui bien déchu, les plus grandes maisons ont fait faillite ou ont été mises en liquidation, pour des raisons multiples, dont les plus apparentes sont la décentralisation et le déplacement de ce trafic et la concurrence d'adversaires mieux outillés et moins routiniers, qui ont affecté au transport de la marchandise des vapeurs rapides, tandis que les armateurs jersiais s'obstinaient à employer des navires à voiles.

Abondante à Guernesey, la pêche est presque nulle à Jersey et abandonnée par la population insulaire, qui préfère le paisible travail des champs aux périls et aux incertitudes de la poursuite du poisson dans de frêles esquifs, sur une mer hérissée de brisants et fertile en tempêtes.





CHAPITRE X

Jardins fleuris. — Végétation semi-tropicale. — Arbres nains et plantes géantes. — Les primevères. — Vies murées et paix profonde. — Les cimetières. — Mélancolie des vivants et allégresse dans la mort.

JERSEY et Guernesey sont des jardins. Les champs mêmes y sont si propres, si bien tenus, si ratissés, si parfaitement soignés qu'ils ressemblent plutôt à des parterres. Le moindre coin de terre est cultivé pour le rapport ou pour l'agrément ; dans les creux perdus, au bord des chemins, sur les accotements des routes, partout où il y a un pouce de terre sur un bout de roc, poussent des légumes, des fleurs, se créent des jardinets coquets d'où le chiendent est soigneusement banni. Pas d'animaux malfaisants, ni aspics ni vipères ; Jersey a des crapauds qui ne s'acclimatent pas à Guernesey, où l'on a vainement voulu les intro-

duire. Aussi les Guernesiais appellent-ils familièrement les Jersiais des crapauds; en retour, les Jersiais les appellent des ânes. L'horticulture est en grand honneur dans les deux îles; roses de toutes les espèces, dahlias, magnolias, chrysanthèmes des nuances les plus variées, décorent les serres et les jardins fleuristes. La végétation est luxuriante et toute méridionale : palmiers, figuiers, eucalyptus, araucarias du Chili, aloès-agaves, croissent en plein air; les camélias sont énormes et fleurissent dès la fin de mars; des haies entières de fuchsias et de glycines constituent aux propriétés de superbes clôtures. Tels arbustes qui, sur le continent, végètent dans des pots ou dans des caisses, maigres, étiolés, souffreteux, rabougris, tués par les gelées, si on ne les rentre pas dans la saison mauvaise, se développent en pleine terre dans l'archipel, et deviennent de véritables arbres d'une magnifique venue, tandis que les arbres du nord, chênes, sapins, hêtres, y restent petits, chétifs et, sauf dans des endroits privilégiés, se courbent, se fendillent et roussissent au vent de mer. Au printemps, dès les derniers jours de février, les champs sont couverts de primevères jaunes, et ce n'est pas le coucou sauvage, mais la primevère cultivée dans nos jardins. On en exporte

des centaines de colis en Angleterre, pendant la semaine du *Primrose Day*, pour en fleurir les boutonnières des conservateurs, en commémoration du grand Disraëli. Cette étonnante végétation n'a pas de pire ennemi que le vent d'est, et il souffle parfois, aux mois d'avril et de mai, des semaines entières. Alors les fleurs assoiffées se penchent tristement sur leur tige, les plantes se dessèchent, les arbres gémissent, l'herbe est rasée et jaunie, et les hommes souffrent comme les plantes; ce vent sec, froid et abhorré porte sur les nerfs, a une influence néfaste sur les meilleurs tempéraments et sur les constitutions les plus robustes, tout le monde se plaint. La désolation est universelle. Mais que le vent tourne, que tombe une pluie bien-faisante, aussitôt tout renaît, tout respire, les plantes se redressent, les pétales des fleurs brillent d'un vif éclat; et les champs rafraîchis se tapissent à nouveau d'une herbe épaisse, soyeuse et longue, dont le bétail se repait avec avidité.

Loin des artères fréquentées, au fond des charmantes « venelles » où des rochers plaqués de lichens satinés et de mousses tendres servent d'assises à des arbustes enlacés par le lierre de la base au faite, dans les sentiers ombreux entre haies impénétrables où fleurit la blanche aubépine,

le long des routes, mais à l'écart et séparés de la voie publique par des rideaux d'arbres, des massifs de plantes, ailleurs par des murs ou des grillages entourés de verdure et de fleurs grimpantes, des cottages blancs, roses, jaunes, multicolores, précédés de pelouses nettement fauchées, des fermes aux auvents verts, des chaumières à la façade disparaissant sous le feuillage, de vieilles maisons rurales aux portes cintrées, aux fenêtres basses, comme en Normandie, se cachent, s'effacent et semblent vouloir se dérober aux regards indiscrets. Ces édens sont silencieux, ces maisons de campagne sont mornes, les fermes mêmes sont muettes, tout paraît dormir, portes et fenêtres sont hermétiquement closes : ces demeures mystérieuses ne s'ouvrent guère que les jours de marché, quand leurs habitants vont débiter leurs denrées à la ville, et le dimanche, quand ils se rendent aux offices. Pas de bruit, pas d'appels retentissants, pas de cris, pas d'éclats de rire argentins : on sourit, on ne rit pas dans les îles. Rire est malséant, rire à gorge déployée est un scandale. Les enfants eux-mêmes sont graves, réfléchis, ni turbulents ni pétulants, rarement espiègles ; ce sont de petits hommes déjà sérieux et de petites femmes tôt gourmées. Les oiseaux seuls chantent sous la feuillée ;

l'homme est morose, la vie est murée. Une douce et pénétrante mélancolie étend son voile gris, comme un linceul, sur l'existence insulaire. Effet de la religion et du climat combinés. Les îles, caressées par le gulf stream, sont au bain-marie dans un océan de vapeur moite et indécise qui dépose ses brumes tièdes sur les hommes et sur les choses; l'atmosphère est sommeillante et triste, mais d'une tristesse particulière qui n'est pas sans charme, et dans laquelle on ne tarde pas à se complaire.

Tous les ressorts de l'être se détendent; on perd petit à petit et sans s'en apercevoir toute énergie, toute velléité de résistance, on va mécaniquement, automatiquement, son petit bonhomme de chemin, avec le seul souci de bannir toute cause de surexcitation et de secousse, d'être tranquille, en repos, en paix, dût cette paix ressembler de près à celle du tombeau.

La végétation s'accorde avec ces tendances mélancoliques : dans les jardins, des cyprès, des ifs, des saules pleureurs, des arbres au feuillage permanent et d'un vert toujours sombre, les font ressembler à des allées de cimetières et, du reste, les cimetières, avec leurs beaux monuments en granit rose ou poli, leurs allées touffues, leurs corbeilles

de fleurs, sont des promenades très recherchées par les insulaires.

Les amoureux échangent leurs serments de fidélité sur les tombes, et les maisons qui ont vue sur une nécropole sont fort prisées et se louent facilement et à des prix élevés.

« Nous sommes admirablement bien dans notre nouvelle maison, me disait une Jersiaise jeune, jolie et distinguée. Elle est juste en face du cimetière et je vois les tombes des fenêtres de ma chambre à coucher. Par un beau clair de lune, c'est ravissant! »

Oui, les îles sont de superbes tombeaux, mais ce ne sont en somme que des tombeaux. L'étreinte de la ceinture liquide en fait de plus des prisons. Cette vie murée de toutes parts donne à l'étranger récemment venu du continent une sensation d'étouffement.

On voudrait fuir et cependant on hésite; plus on reste et moins on peut partir; on se rive insensiblement à ce sol étrange, une indéfinissable mélancolie vous imprègne, pénètre jusqu'en vos replis les plus secrets, un charme intime, inexprimable vous gagne et vous cloue à ces terres sans gaieté.

Tous ceux qui habitent les îles les ont regrettées

et les enfants de l'archipel établis dans les grandes villes continentales, lancés dans la tourmente et la fièvre des cités populeuses, ont souvent la nostalgie de leur petite patrie et n'ont qu'un désir et une pensée : retourner sur leur rocher pour y mourir.

La mort seule — et ce n'est pas là un vain paradoxe — est un sujet de joie. Pour beaucoup de sectes religieuses des îles, elle est une délivrance, et la douleur de la perte d'un être aimé est fortement mitigée par la certitude qu'il a quitté cette vallée de larmes pour un monde meilleur. Dans certaines chapelles, les services funèbres ne se composent que de cantiques de reconnaissance et de chants d'allégresse. Pas de pleurs, pas de sanglots, tout au plus un peu de prostration morale, un chagrin digne, calme et recueilli : le Seigneur nous l'a donné, le Seigneur nous l'a repris ; que le Seigneur soit béni ! Aussitôt le décès, le mort est mis en bière, le cercueil est laissé dans une chambre, quatre ou cinq jours, jusqu'à l'enterrement, sans apparat, sans cierges, sans qu'on le veille.

Chacun dans la maison boit, mange, dort, vaque à ses occupations comme si de rien n'était ; seulement, les rideaux des fenêtres sont tirés et

chez tous les amis de la famille, il en est de même le jour de l'enterrement, de sorte que s'il s'agit d'une personne assez connue, toute l'île paraît en deuil.



CHAPITRE XI

Littérature insulaire. — La presse française dans les îles. —
Le théâtre. — La musique : les orchestres allemands. —
Terreur du roman français. — Les mots et les choses. —
L'alcoolisme. — Vœux de tempérance. — Un ivrogne
résistant.

LES îles n'ont point de folklore, ni chansons, ni traditions populaires, à peine quelques légendes. Des cantiques et des hymnes, des ouvrages de controverse religieuse, des sermons, des dissertations historiques constituent le fond de la littérature insulaire, avec des poèmes en patois, qui trouvent si peu d'acheteurs que leur auteurs, fatigués de les publier en volumes à leurs frais, se contentent de plus en plus de les faire insérer dans les almanachs et les journaux locaux. Il y a dans l'archipel une petite presse de langue française très vaillante, et qui se maintient surtout grâce aux

annonces officielles, car elle n'a guère de lecteurs et d'abonnés que dans les campagnes. La *Chronique* et la *Nouvelle Chronique* à Jersey, la *Gazette officielle* à Guernesey défendent, avec une ardeur et une persévérance qui ne se sont jamais émoussées ni démenties, la cause de la langue française et les libertés insulaires. Les théâtres, ouverts à des troupes de passage, ne jouent que des pièces anglaises; il y a peu d'années, des tournées dramatiques françaises interprétaient de temps en temps, sur les scènes de Saint-Hélier et de Saint-Pierre-Port, les chefs-d'œuvre du répertoire français, mais les spectateurs se faisant de plus en plus rares, les impressarii, découragés de donner Corneille, Racine, Victor Hugo et Émile Augier devant des banquettes vides, ont biffé les îles de leurs itinéraires. Les conférences sont assez goûtées, surtout si elles sont accompagnées de projections à la lumière oxhydrique; mais si elles sont données en français, elles n'attirent qu'un public clairsemé et elles se font de plus en plus rares. Quant à la musique, le goût des insulaires a été complètement faussé par des orchestres ambulants recrutés parmi les fils de la blonde Germanie, et uniquement composés de cuivres; ces *German Bands* réveillant de leurs accords bruyants les rues des

capitales de Jersey et de Guernesey parcourent aussi les paroisses rurales, et font de grosses recettes. La bonne musique n'est comprise et appréciée que par les classes élevées.

On lit beaucoup, mais rien que des romans anglais. Les romans français effarouchent; une pudibonderie exagérée a mis à l'index nos meilleurs auteurs contemporains; Zola est un épouvantail, en français du moins, car il est permis de le lire dans la traduction littérale anglaise, et c'est un côté caractéristique de cette pudeur étrange et plus antifranaise que morale que d'approuver et de trouver convenables en anglais des œuvres condamnées et déclarées détestables et perverses dans la langue française. Certains titres de livres sont jugés abominables et inspirent la répulsion, on ne sait trop pourquoi; un libraire de Jersey affichait *Quatre-vingt-treize*, de Victor Hugo, sous le titre : *Les Trois Enfants*, parce que *Quatre-vingt-treize*, rappelant la Terreur, est banni du glossaire des îles. D'autres mots sont prohibés, pour des raisons tout aussi spécieuses et tout aussi subtiles, Dieu et diable, par exemple. *Mon Dieu!* est une interjection qu'il ne faut jamais se permettre dans la société de Jersiais ou de Guernesiais, sous peine d'être éconduit de la belle manière, car rien n'est

plus blessant; *le diable m'emporte!* est un horrible blasphème.

En somme, les distractions populaires, dans les îles, ne sont ni la lecture, ni la musique, ni le théâtre. Ces amusements sont l'apanage d'un petit nombre de raffinés. Le peuple court aux exhibitions grotesques de clowns enfarinés et de ménestrels barbouillés de noir de fumée; il adore les panoramas, les dioramas, les lanternes magiques, les représentations équestres : les cirques font fortune dans les îles.

Avec des goûts aussi peu distingués, des tendances si grossières et si peu artistiques, il n'est pas étonnant que la population de l'archipel se livre à la boisson, et cherche dans l'alcool un excitant et un élément de gaieté. L'alcoolisme est le fléau des îles. Sous l'influence des liqueurs fermentées, des brandies, des whiskies, des gins, ces mélancoliques et ces rêveurs deviennent des satyres et des fous furieux; car ils boivent uniquement pour boire, jusqu'à la perte de la raison, avec la préoccupation d'absorber une grande quantité d'alcool et le plus entier dédain de la qualité de la boisson. Les îles ont une clientèle d'alcooliques de la Grande-Bretagne, qui viennent résider dans l'archipel, parce que le gin et le whisky y sont à

meilleur compte que dans la métropole, et que les mêmes revenus leur permettent de boire quatre et cinq fois ce qu'ils pourraient se payer en Angleterre. Ces malheureux entraînent les insulaires dans leur sillon, et quantité de jeunes gens de Jersey et de Guernesey prennent dans cette société redoutable le goût de l'alcool, un goût qui ne tarde pas à devenir une passion irrésistible, et qui les conduit droit au *delirium tremens*, à l'hôpital et au suicide, bien que les tentatives de suicide soient punies par les lois de l'amende et de la prison. On les voit dès le matin s'engouffrer dans les bars où une jolie et agaçante *barmaid* a charge d'allumer la clientèle, et stationner des journées entières devant le comptoir derrière lequel trône la dangereuse divinité, buvant verres sur verres, en gens pressés de s'enivrer ; ils s'excitent, ils hurlent, ils beuglent, ces passifs deviennent des frénétiques, le feu les brûle et la liqueur perfide, au lieu de le combattre et de l'éteindre, ne faisant que l'attiser et l'entretenir, ils ne vivent plus que pour boire, boire encore, boire toujours ! Que de belles intelligences se sont ainsi étiolées, que d'avenirs brisés, que de santés et de forces perdues, que d'êtres utiles rapidement devenus malfaisants, à charge à eux-mêmes et à la société !

Un extrême en amène un autre, et l'horreur inspirée par la marée montante de l'alcoolisme a gagné dans les îles beaucoup d'adeptes à la cause de la tempérance. A côté des ivrognes invétérés pour qui boire et boire beaucoup est un besoin et une nécessité, on rencontre des *teetotallers* qui pratiquent l'abstinence complète, ne boivent que de l'eau et du thé et pour rien au monde n'humecteraient leurs lèvres d'une boisson fermentée; nous avons connu dans les îles des malades à qui le médecin prescrivait du vin de Bordeaux, et qui refusaient d'en prendre, déclarant catégoriquement qu'ils préféreraient mourir plutôt que de se faire relever de leur vœu de tempérance. Car on fait vœu, et solennellement, de ne pas boire; les sociétés de tempérance ont imaginé ce moyen de combattre les ravages de l'alcool. Un simple engagement moral ne suffit pas; le vœu a une formule consacrée, imprimée, que l'on signe, et qui est conservée par la société, pour prévenir les rechutes, nonobstant cette précaution assez fréquentes.

Les sociétés de tempérance ont leurs « comités de vigilance » qui poursuivent devant les tribunaux les délits commis par les cabaretiers, elles ont des surveillants payés pour parcourir les débits clandestins, pour relever les infractions à la loi,

qu'elles défèrent à la justice répressive; elles ont aussi leurs prédicateurs, et beaucoup de membres du clergé sont enrôlés dans leur sein. Quand un ivrogne est signalé aux comités de vigilance, ils le harcèlent, l'épient, le font sermonner, attendant l'heure propice de frapper un grand coup; cette heure sonne généralement quand le gousset est vide, quand le buveur est réduit à la misère. Alors, on lui offre des secours, du travail, une position, mais à condition qu'il fasse d'abord vœu de s'abstenir complètement d'alcool, et il faut voir les résistances de ces misérables, ballottés entre leur passion et le désir de ne pas mourir de faim, il faut être témoin de la lutte qui se fait en eux au moment de signer l'engagement formel.

Nous nous rappelons avoir assisté à une scène épique chez un pasteur où l'un de ces misérables venait « prendre le vœu »; c'est le terme consacré dans l'archipel. Grave et froid, le clergyman lui avait donné lecture de la formule et lui tendait la plume pour signer. L'ivrogne hésitait, suait à grosses gouttes, portait les yeux de la terrible formule sur le pasteur, correct et impassible; il avançait la main, la retirait, se la passait sur le front comme pour en chasser un nuage, prenait la plume, amenait à lui le papier, commençait à

esquisser son paraphe, s'arrêtait et ne disait mot : finalement, il jeta la plume sur le bureau, et, de sa gorge desséchée sortirent des paroles entrecoupées et rauques, des lambeaux de phrases, des protestations hachées, inachevées, ponctuées de haut-le-corps et de tressaillements.

« C'est trop : je n'en ai pas le courage, je ne saurais, mon révérend.

— Alors, nous ne ferons rien pour vous, et vous êtes un homme perdu, irrévocablement perdu, perdu sans rémission », répondit sans s'émouvoir le clergyman d'une voix lente, monocorde, qui ressemblait à un glas funèbre.

L'homme reprit :

« Ne plus boire, mon révérend, c'est au-dessus de mes forces, j'ai soif, toujours soif, une soif atroce, j'en mourrais. Laissez-moi seulement avaler deux verres de whisky par jour.

— Non, fut la brève réponse.

— Alors un verre, rien qu'un verre, un tout petit verre.

— Pas une goutte de la damnée liqueur, c'est à prendre ou à laisser », répondit le révérend d'un ton de plus en plus sévère, en scandant chaque syllabe.

L'ivrogne ne s'avoua pas encore vaincu. Il réfléchit.

chit quelques instants, puis un rayon de lumière parut traverser son cerveau obscurci :

« Eh bien ! tenez, mon révérend, je suis prêt à sacrifier l'alcool, mais vous m'accorderez le droit de prendre un verre d'*ale*, n'est-il pas vrai ? » Sa voie s'était adoucie, se faisait caressante, insinuante, il ne récriminait plus, il implorait, mais le pasteur était de marbre et sans entrailles.

« Pas plus la bière que l'alcool, dit-il flegmatiquement. » Puis il esquissa un geste d'impatience.

« Je vois bien qu'il n'y a rien à faire avec vous, ivrogne. Vous êtes ivrogne, ivrogne vous finirez, et cela ne peut tarder, ajouta-t il d'un ton sépulcral. Brisons là. » Et il faisait mine d'enlever le papier et de s'éloigner, lorsque le malheureux, brisé, anéanti, vaincu, le saisit par le bras d'un mouvement brusque, lui arracha la formule, la signa d'une main convulsive, et s'enfuit éperdu, fou de rage, grinçant des dents et n'osant lever les yeux, comme s'il venait de commettre une mauvaise action.

Il est probable que celui-là aura saisi la première occasion de transgresser son vœu, et la tempérance a dans les îles passablement de recrues de ce calibre, qui lui échappent et lui reviennent selon l'heur ou le malheur des temps, fidèles dans la

misère et renégats dans la prospérité. Ces déconvenues ne refroidissent pas le zèle des « comités de vigilance » qui ne poursuivent rien moins que la suppression totale des cabarets dans l'archipel et qui, à Jersey comme à Guernesey, s'opposent en principe à l'octroi de toutes nouvelles licences et sont déjà parvenus à faire réduire considérablement le nombre des débits de boissons dans les deux îles.



CHAPITRE XII

Les Ecrehou. — Un royaume contesté. — Visite au roi des Ecrehou. — Abordage difficile. — Un monarque heureux. — Vie et mort du roi John Pinel.

Au large de la côte orientale de Jersey, au milieu du chenal de mer qui sépare l'île de la côte du Cotentin, mais plus près de la France que de Jersey, et incontestablement dans les eaux françaises, car le courant marin qui forme la ligne de démarcation entre la France et les possessions de la Grande-Bretagne les laisse à l'est, un chaquet d'écueils a fait verser, voici quelques années, des flots d'encre à défaut de flots de sang; ces brisants, qui faillirent amener de graves complications internationales et mirent en émoi la diplomatie de deux grands pays, constituent l'archipel des Ecrehou ou Ecrehos. Ce sont des épaves des anciennes terres submergées, qui n'ont de valeur

que comme territoires de pêche et qui n'étaient connues que des navigateurs, empressés à les éviter, jusqu'au jour où la jalousie des pêcheurs jersiais voulut en expulser leurs confrères de la Normandie continentale, avec qui ils avaient de tout temps vécu sur ces rochers en excellent accord.

Peu de touristes ont visité les Ecrehou; soit qu'on les aborde de France par Carteret ou Portbail, soit qu'on s'y dirige de Jersey, par Gorey ou Rozel, les approches en sont fort difficiles et l'atterrissage, souvent dangereux, est fréquemment impossible. On ne les accoste que dans de très petits voiliers, qui dansent sur la mer ainsi que des coquilles de noix, et il faut connaître par le menu toutes les têtes de roches qui tapissent le périlleux chenal pour oser s'y aventurer.

Un samedi d'août, par un temps calme à souhait, nous nous décidons à nous rendre aux Ecrehou, et nous cheminons par une route splendide, à travers l'île, dans la direction de la baie de Rozel, où un pêcheur pour qui les écueils n'ont pas de mystères s'est offert à nous conduire à destination. Le marin est à son poste, et dix heures sonnent à l'église de Saint-Martin, quand un canot, détaché du rivage, nous conduit à un tout petit voilier ancré dans la baie. La journée est splendide,

plutôt chaude. Un gai soleil épand ses rayons d'or en fusion sur la terre et sur l'eau ; pas un souffle de vent ne rafraîchit l'atmosphère de ce beau jour d'été, et c'est à peine si le bateau se balance, avec une nonchalante mollesse, sur les vagues tranquilles et reposées. Pas un nuage au ciel ; sur la mer, pas une ride ; c'est une nappe d'huile sous le firmament d'un bleu intense.

On largue les voiles, on lève l'ancre, on attache le canot, et nous voilà partis avec une si petite brise que le pêcheur se demande si nous n'allons pas être pris par le calme plat et obligés d'attendre qu'il plaise au vent de se lever et de gonfler les voiles du batelet. Cependant on avance, bien qu'avec une lenteur désespérante, et les côtes de Jersey développent successivement à nos yeux ravis leurs petites anses de sable, leurs criques étroites fermées par des remparts rocheux, leurs promontoires de granit s'avancant en becs effilés dans le flot qui en ronge la base, leurs falaises peu escarpées et couvertes de bosquets où nichent des maisons blanches. Puis, au bout d'une heure de cette navigation, agréable mais peu rapide, un léger nuage de brume grise apparaît vers l'horizon de l'est, c'est-à-dire dans la direction que nous suivons.

Notre pilote est peu loquace ; aux questions dont nous l'accablons en gens avides d'apprendre et de savoir, il répond par des monosyllabes, et fume placidement sa pipe en interrogeant le ciel et la mer. Il ne paraît pas inquiet ; pas un muscle de sa physionomie ne bouge, son attitude est d'un sphinx, mais ses yeux restent obstinément braqués sur le rideau de brouillard, qui s'avance d'autant plus aisément vers nous que nous allons à sa rencontre. Le soleil faiblit ; au-dessus de nos têtes le ciel n'a plus le bleu implacable de tout à l'heure, il revêt une teinte grisaille assez claire d'abord, plombée ensuite ; la côte de Jersey n'est plus qu'un point vague dans le lointain, et nos regards anxieux l'interrogent comme pour tâcher d'en retenir la ravissante vision ; mais bientôt elle disparaît tout à fait. Nous sommes dans le brouillard, à la merci de la mer, et tout entourés d'écueils sous-marins et à fleur d'eau, débris perfides qui guettent leurs proies et dont la brume se fait le complice.

La pipe du pêcheur s'est éteinte, et il ne la rallume pas, symptôme peu rassurant. Vaguement, sans bien s'expliquer la situation, dans une torpeur de l'être sans cesse grandissante, on se sent en danger ; on devine le péril et, du reste, il est

partout, au-dessus de nous dans ce ciel de plomb qui paraît vouloir nous écraser de sa calotte gris cuivré, au-dessous de nous dans la mer perfide, autour de nous dans tous les sens dans ces écueils dont les plus traîtreux sont ceux qui ne se montrent pas et qu'un léger liséré d'écume blanche laisse seul deviner. Le brouillard devient compact, d'une effrayante densité, et pourtant nous voyons toujours le pilote allant du gouvernail à la boussole et de la boussole au gouvernail avec un flegme étonnant, et regardant devant nous l'opaque muraille grise, comme si elle allait lui dévoiler ses secrets et s'ouvrir pour nous laisser pénétrer dans des antres insondables. Un instant le pêcheur semble hésiter, paraît perplexe; il jette la sonde, la ramène, l'étudie soigneusement et, à demi rassuré en apparence, reprend la direction de son bateau. La brume est maintenant si épaisse qu'on ne voit rien, pas même l'eau à vingt mètres, et que le ciel et la mer semblent se confondre, celui-là descendant vers celle-ci pour nous comprimer dans un étai redoutable; mais le pilote a soudain sursauté, il se penche en avant, il pousse une exclamation qui nous plonge dans l'épouvante : il a perdu sa route dans la brume; nous sommes enclavés au milieu d'une ceinture de brisants et nous avons

failli nous abimer sur un rocher dont le sommet seul émerge des eaux.

Impossible d'aller plus loin ; il faut jeter l'ancre et attendre que le brouillard se lève, perspective peu alléchante pour un touriste qui ne s'est pas lesté du copieux *breakfast* des Anglais et dont l'estomac commence à crier famine. Heureusement le pêcheur a tout prévu, et quelques provisions nous permettent de calmer les tiraillements des intestins ; on les mange du bout des dents, car nous sommes trop inquiets pour nous sustenter à l'aise et le pilote lui-même est un pauvre convive.

Cependant, au dessert, après avoir rallumé son énorme fourneau et nargué la brume par d'abondantes bouffées d'un tabac âcre, le marin se décide à desserrer les lèvres, et le voilà sorti de son mutisme et nous donnant la chair de poule par le récit mouvementé de tous les naufrages qui ont tristement illustré ces funèbres parages. Les éclats de voix se marient au clapotis des vagues le long du bateau en repos et sur les écueils qui nous entourent. Mille fois dans son existence de pêcheur, notre pilote a été aux prises avec la mort, et toujours il a réussi à lui échapper ; nous disons mentalement amen ! du plus profond du cœur à cette

déclaration rassurante, espérant à part nous qu'il en sera de même cette fois.

Et, comme si Celui qui met un frein à la fureur des flots nous avait entendus, tôt après une trouée se fait dans le mur qui nous retient prisonniers, le brouillard se dissipe comme par enchantement, le vent se lève, souffle en bonne brise, l'ancre est prestement amenée et nous cinglons au milieu des vagues qui moutonnent sur les brisants, bondissant sur leurs crêtes blanches, descendant dans des creux profonds, rebondissant sur d'autres embruns, emportés avec une vélocité extraordinaire sur la mer devenue rageuse. Le pilote a repris son poste, et il ne ferait pas bon l'interroger et le distraire, car il a fort à faire pour diriger son bateau sur la mer houleuse dans le dédale de roches, qui se multiplient, ne laissant entre leurs têtes décharnées et brunes que d'étroits passages, si rétrécis et si sinueux qu'il faut toute l'habileté d'un marin consommé et expérimenté pour y faire évoluer le batelet et ne pas en dévier et se briser sur les écueils.

Le temps se gâte de plus en plus ; de gros nuages noirs, précurseurs de l'orage, courent dans le ciel, la mer déferle sur les brisants, s'agite en grosses lames courtes qui retombent en masses flocon-

neuses jusque dans le frêle bateau où nous nous cramponnons avec difficulté, ballottés dans tous les sens ; de saut en saut et de saccade en saccade, mouillés, grelottants, transis, nous arrivons en face d'une muraille de granit ravinée, découpée, zébrée de petits couloirs, et enclavée dans une myriade de roches plus petites qui se dressent en obélisques, en cônes, en dents de scie ; ce piton désolé est le salut, c'est la Marmoutière, le principal et le seul habité des flots des Ecrehou, pour la plupart recouverts à marée haute. Aveuglé par l'écume des flots, assourdi par la rafale et le bruit des vagues, on débarque dans une crique mal abritée, et, de flaque d'eau en flaque d'eau, les pieds endoloris par les aspérités rocheuses, nous escaladons des gradins caillouteux inégaux, jusqu'à ce qu'une main vigoureuse nous enlève sans crier gare et nous dépose délicatement sur une plate-forme assez large : c'est le roi des Ecrehou qui, nous ayant aperçus, nous a ainsi délicatement hissés dans son aquatique domaine.

Car les Ecrehou ont eu un roi, et le brave John Pinel, Jersiais de naissance, fut longtemps le maître et le souverain incontesté de ce chapelet de brisants, où il vivait heureux et solitaire, se livrant à des pêches miraculeuses dont il apportait le produit

dans son île natale, y achetant en échange de sa cargaison des vivres, du tabac, des liqueurs, et faisant ainsi la navette entre sa retraite et la grande île, heureux et libre, bercé au bruit du vent et secoué



LE ROI DES ÉCREHOU.

par le hurlement des tempêtes. Cette débonnaire majesté a été détrônée; à la suite d'altercations entre des pêcheurs français et Jersiais, les Ecrehou sont devenus presque un champ de bataille, un sujet de litige entre la France et l'Angleterre. Au fond celle-ci ne s'en souciait guère, mais les Jersiais l'ont mise en demeure, de par ses obligations

de suzeraine, d'endosser leurs revendications et, nonobstant les protestations de la France, le drapeau anglais a été hissé sur les Ecrehou et l'archipel réuni à la paroisse de Saint-Martin de l'île de Jersey : les connétables de cette circonscription administrative sont même allés y faire un simulacre de prise de possession, et le roi des Ecrehou est rentré dans le rang des simples citoyens. Toutefois la France a maintenu ses droits et n'a pas reconnu les empiétements jersiais sur un territoire qui se trouve dans ses eaux : la question n'est pas élucidée, les Ecrehou continuent à être revendiqués platoniquement par les deux nations. Un long échange de notes diplomatiques n'a amené aucun résultat et les articles enflammés des journaux des deux pays n'ont servi qu'à envenimer davantage un débat inutile, puisque de part et d'autre on est décidé à ne pas céder. En cela très agressifs, les Jersiais réclament comme la propriété exclusive de leurs pêcheurs toutes les roches qui s'étendent entre leur île et les côtes françaises; ils sont un peu de la famille de cet Anglais qui, voyageant sur le lac de Garde, plongea les mains dans l'eau, les porta à ses lèvres, et s'écria avec un accent de triomphe : « Hurrah! elle est un peu salée, ce me semble; nous sommes en Angleterre ». Les Jer-

siais, non contents de vouloir expulser les pêcheurs normands des Ecrehou, revendiquent le plateau des Minquiers; ils pourraient avec autant de raison réclamer le tombeau de Chateaubriand, sous le prétexte que le Grand Bey est un flot, et les Chau-sey, d'où ils commanderaient les passes de Gran-ville.

Le temps s'est calmé, le ciel est redevenu clair, et dans cette atmosphère sereine, nous jouissons d'un admirable lever de soleil sur la falaise nor-mande, d'un blanc laiteux, le cap de Carteret, et les villages s'estompant à l'arrière-plan dans les plis des collines, au milieu des riches pâturages, ou à l'abri derrière des rideaux d'arbres. Cette nature verdoyante et gaie contraste avec l'aspect sévère et sinistre des écueils d'où nous admirons ce tableau enchanteur, roches nues, désolées, habitées par des milliers de goélands qui rompent le silence du matin de leurs appels rauques, récifs laissés à découvert par le flot et que la marée montante ensevelira tout à l'heure dans un humide linceul.

Nous quittons à regret le roi des Ecrehou que nous devons plus tard retrouver en qualité de matelot à bord du vapeur qui fait le service entre la France et Gorey. Fatigué d'une constante soli-tude et d'une royauté contestée, John Pinel avait

abandonné son dangereux empire ; mais parfois la nostalgie de ses écueils le reprenait et il retournait aux Ecrehou pêcher, fumer et rêver dans le sublime concert des éléments déchainés. La mort a pris ce roi dépossédé, non pas dans son poétique domaine, mais dans la prosaïque atmosphère de l'Hôpital Général de Saint-Hélier.



CHAPITRE XIII

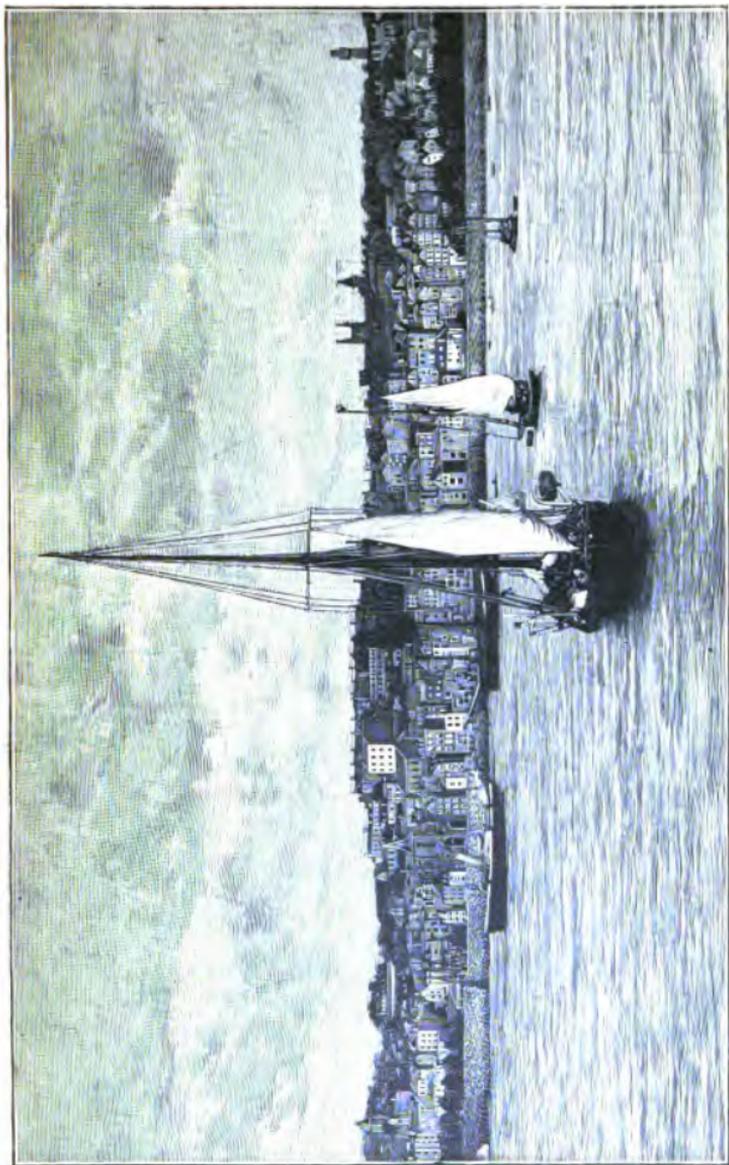
De Jersey à Guernesey. — Bateaux luxueux. — Côtes et récifs. — Guernesey : une île couverte en verre. — La ville en amphithéâtre.

IL faut maintenant quitter Jersey, pour visiter les autres terres insulaires de l'archipel anglo-normand. Celles-ci sont bien moins connues que la grande Césarée, et elles sont trop négligées par les touristes français. Ce n'est pas qu'en s'embarquant à Granville, à Carteret ou à Saint-Malo, on n'ait généralement l'intention de voir Guernesey aussi bien que Jersey ; mais pour peu qu'on ait été éprouvé par le mal de mer dans la première traversée, on ne se soucie pas de s'exposer davantage aux perfidies du liquide élément, et l'on se hâte de regagner le « plancher des vaches » sans pousser jusqu'à Guernesey. Et pourtant, « Sarnia » a des beautés comparables à celles de « Césarée » ; elle a,

en outre, son cachet spécial, son caractère particulier, son charme intime; elle offre, sous bien des rapports, des contrastes frappants avec « l'île sœur », et elle est de tous points digne d'être visitée. La traversée est illusoire; c'est une promenade d'une heure et demie seulement par de gros vapeurs spécialement aménagés pour le transport des passagers, avec salons spacieux splendidement ornés, éclairés à la lumière électrique, le dernier mot du confort moderne; ces navires, auprès desquels ceux de Carteret, de Granville et de Saint-Malo ne sont que des jouets, appartiennent aux Compagnies anglaises des chemins de fer du *South Western* et du *Great Western*, et ils font le service entre Jersey et les ports anglais de Southampton et de Weymouth, avec escale à Guernesey.

Nous prenons donc place sur l'un des vapeurs qui quittent le matin, à la première heure, le port de Saint-Hélier pour l'Angleterre.

On s'installe à bord, sur la passerelle, si le temps est beau, pour jouir du coup d'œil. Public très différent de celui des bateaux venant de France; l'élément anglo-saxon est ici en majorité; quelques insulaires, de très rares Français sont perdus et ankylosés parmi les voyageurs anglais: c'est dire que l'atmosphère n'est pas bruyante et que la



SAINTE-PIERRE-PORT, VU DE LA MER.



langue de Shakespeare règne en souveraine maîtresse. Le vapeur longe toute la baie de Saint-Aubin, passe devant Noirmont et au large de Saint-Brelade, dont les maisons se montrent un instant couchées avec une grâce nonchalante au bord de la plus admirable des grèves, puis on range de près de hautes falaises d'un brun ocreux, perpendiculaires, sinistres, déchirées, trouées de cavernes à la base et, plus haut, creusées de carrières d'où l'on retire le granit : c'est le digne prélude du grand, du magique spectacle qui va s'offrir aux regards.

Bientôt, en effet, la pointe de La Moye doublée, on a devant soi les récifs de la Corbière, monstres marins dont les croupes s'allongent dans la mer, sans cesse battues par les vents et l'écume, chaussée pierreuse redoutable aux navires par les brouillards et les tempêtes.

A partir de la Corbière, le vapeur suit la côte occidentale de Jersey et successivement apparaissent la large baie de Saint-Ouen, échancrure sablonneuse, rivage plat et désolé, les beaux rochers et le petit port de pêche de l'Étac, et l'altier promontoire de Gros Nez, sauvage et dénudé, au sommet duquel branlent aux souffles des rafales, les débris informes d'un castel qui fut occupé par

Philippe de Carteret pendant la guerre des Deux Roses. C'est l'extrémité nord-ouest de la grande île, et le cap est à peine dépassé que surgit du sein des flots, à droite, l'énorme muraille de Sercq, puis Guernesey se montre à gauche par sa côte sud, la plus pittoresque et la plus âpre : la grosse pointe d'Icart, l'ouverture de la romantique baie du Moulin Huet se dessinent parfaitement ; on passe au pied de la pointe de Saint-Martin, extrémité sud-est de Guernesey, et prolongement dans la mer d'une haute falaise tapissée d'ajoncs et de bruyères. Le vapeur s'approche assez de la côte pour qu'on en saisisse les moindres détails. Ce ne sont d'abord que des rochers, et c'est à peine si quelque panache de fumée montant dans le ciel avertit que l'île est habitée ; mais, quelques tours d'hélice encore, et la vie apparaît intense dès la charmante baie de Fermain, que dominant les murs et les créneaux de l'imposant fort George. Du sommet des coteaux à la rive baignée par le flot, les maisons s'accrochent aux collines, les jardins cultivés revêtent les pentes, les toits des serres rutilent au soleil, si nombreux que l'île en prend l'aspect d'un rocher vitré. Le vapeur double la pointe des Terres ; c'est un coup de théâtre, une fantasmagorie : un grand amphithéâtre de hautes

maisons étroites, à toits rouges, apparaît soudain ; c'est la capitale de l'île, la ville de Saint-Pierre-Port, qui se détache avec une remarquable netteté des collines sur lesquelles elle juche ses antiques et aristocratiques demeures, avec ses beaux quais qui



LE CHÂTEAU CORNET.

s'avancent profondément dans la mer et ses splendides jetées de granit qui aboutissent d'une part à la vieille forteresse du Château Cornet, de l'autre au musoir de la Blanche Rocque, entre lesquels s'ouvre le nouveau port, le plus vaste et le plus beau de l'archipel, dont le bassin à flot est accessible à toute heure et en tout état de la marée.



CHAPITRE XIV

Saint-Pierre-Port. — Un port magnifique. — Le Château Cornet. — Ville accidentée. — Rues en escaliers. — Caudbec sur les épaules de Honfleur. — La société guernesaise : *sixtys* et *fortys*. — Les Carey.

SAINT-PIERRE-PORT est autrement pittoresque que Saint-Hélier. Ce n'est déjà plus une bourgade normande ou bretonne, et ce n'est pas encore une ville anglaise. Elle a un caractère spécial participant à la fois de deux civilisations et de deux époques juxtaposées sans mélange, et qui ont marqué d'une ineffaçable empreinte les pierres de ses antiques édifices et de ses maisons neuves : d'où un charme profond, indéfinissable, pénétrant bien que subtil, et qui ne tarde pas à se dégager pour l'étranger qui parcourt en observateur les artères de la minuscule capitale. De la mer, le coup d'œil est féérique : ces hautes constructions aux

toits d'un rouge vif émergeant de la verdure et se réfléchissant dans le flot bleu, ces maisons accrochées au rocher, escaladant la falaise, groupées en un pittoresque désordre sur le flanc des collines, remplissant les fonds de plusieurs petites vallées, forment un savant dédale et un tableau aux couleurs vives et chatoyantes; des quais superbes se déroulent le long des bassins du vieux port, que domine la statue en bronze du Prince consort, et du port neuf, dont l'entrée est défendue par le Château Cornet, bâti au XIII^e siècle, et qui fut, aux temps des luttes parlementaires, le théâtre de sanglantes épopées : durant neuf ans, cette forteresse, alors isolée sur un rocher battu de la marée, tint pour les Stuarts, pendant que la ville se déclarait en faveur du Parlement; les bourgeois traqués, surveillés, menacés par les canons de la citadelle insulaire, qui commandait la mer et les privait de communications avec l'extérieur, n'en demeurèrent pas moins inébranlablement fidèles à la cause du Parlement, dont les partisans réussirent enfin à s'emparer de la place le 10 décembre 1651.

Des quais, on pénètre dans la cité par des rues étroites, en pente, bordées de maisons hautes, dont quelques-unes avancent démesurément leurs pignons grimaçants au-dessus de la voie publique.

C'est la ville de l'activité et du commerce, l'ancienne bourgade normande; quelques artères de cette cité ont conservé leurs anciens noms français, bien que



ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-PIERRE-PORT

l'apathie des uns et l'empiétement des autres tendent à les remplacer par des dénominations anglaises : la Grande Rue est maintenant plus connue sous le nom de *High street*, mais on dit encore le Bordage, la rue de la Fontaine, la ruelle Brûlée, la rue Mar-

guerite, la Pierre Percée, la rue Poidevin, le Pollet, la Plaiderie, les Canichers, et l'esprit public, très conservateur — il faut s'en féliciter — se fait difficilement au travestissement des vieux noms : cependant la rue des Frères est devenue, même dans le langage courant, *Cemetery lane*, et d'autres artères ont pris des noms anglais qui n'ont même pas le mérite d'être la traduction des anciennes appellations françaises, et qui paraissent s'être d'autant plus facilement imposés qu'ils ont moins de signification. Du reste c'est l'anglais qui est parlé partout dans la ville basse comme dans la ville haute, le français n'est plus à Saint-Pierre-Port qu'une langue étrangère, un idiome de lettré et d'amateur, et le prêche français, à l'église paroissiale du XIV^e siècle, ne réunit qu'un très petit nombre d'auditeurs.

De fortes rampes, d'interminables montées, des escaliers extrêmement raides, relient les quartiers du travail à la ville aristocratique, qui étale sur le haut des collines ses opulentes villas, dissimulées au fond de magnifiques jardins, dans des rues ombragées et silencieuses, qui ressemblent à des allées de parc : Queen's Road, la Grange, les Rohais, abritent la haute bourgeoisie insulaire, et un grand nombre de résidents anglais s'y installent dans de



SAINT-PIERRE-PORT : UNE RUE DE LA VILLE BASSE.



luxueuses demeures, offrant des vues de mer splendides. C'est la ville du *farniente*, mais non du plaisir, car son atmosphère est calme, recueillie et morne, et toute pensée profane paraît bannie de ces sanctuaires du *cant* britannique, murés à tous les regards, et comme enfouis dans une végétation exubérante et tropicale. Là se confine, dans une régularité d'existence dont l'uniformité et la monotonie ont quelque chose de sépulcral, la *gentry* guernesiaise; là vivent d'une vie qui ressemble à une mort lente, les vieilles familles insulaires, dans des intérieurs cossus et vénérables qui sont loin d'être ouverts à tout venant; au contraire, il n'y a pas de société plus murée que celle de Saint-Pierre-Port et l'esprit de caste est beaucoup plus vivace à Guernesey qu'à Jersey, le monde y est moins accessible aux idées du dehors, plus rebelle aux transformations accomplies par le progrès moderne. Le comédien anglais Walter Donaldson, qui vécut à Guernesey en 1836, divise la société insulaire en six castes : les *sixtys*, l'aristocratie, l'élite, car c'est une aristocratie très relative et dépourvue de titres nobiliaires; les *fortys* ou classe moyenne, propriétaires terriens et rentiers jouissant de revenus modérés; les *thirtys*, commerçants retirés avec une rente annuelle de 150 livres

(3 750 fr.); les *twentys*, avec un revenu de 100 livres (2 500 fr.); les *fifteens*, pensionnés, lieutenants en demi-solde, domestiques et cuisiniers de bonne maison, revenu 40 à 60 livres (1 000 à 1 500 fr.); et enfin les *tens*, marins ou soldats retraités avec 20 à 30 livres de rente (500 à 750 fr.). Ces distinctions, en apparence funambulesques et dignes de servir de thème à un librettiste d'opéra-comique, sont peut-être marquées au coin d'une préciosité excessive, et l'on retrouverait difficilement à Guernesey, à l'heure qu'il est, les six castes si minutieusement relevées, classées et différenciées par Donaldson; mais les deux premières, les *sixtys* et les *fortys*, existent encore, et ne frayent pas l'une avec l'autre; aucune des deux ne se commet avec le peuple des travailleurs, qui forme le bas de l'échelle sociale au haut de laquelle gravitent ces astres surannés, dont l'éclat s'est singulièrement obscurci depuis quelques années. Les *sixtys*, composés des soixante familles les plus considérables de l'île, répugnent à tout travail manuel, à toute entreprise commerciale; dans notre époque de mercantilisme et d'activité dévorante ils se sont appauvris pendant que s'élevaient à côté d'eux, par leur labour et leur intelligence, des gens des classes inférieures, auxquels la richesse n'a pas tardé à

donner un prestige que l'appauvrissement retirait aux autres; les fortys, dont l'unique tendance, une fois retirés des affaires, était de se rapprocher des sixtys par la vie oisive, n'ont pas tardé à être supplantés à leur tour par des employés ou de simples artisans, par les « Growers » ou producteurs de primeurs, et l'arche sainte de la hiérarchie est fortement entamée. Seule surnage encore, dans ce bouleversement des castes, une grande considération morale qui s'attache surtout aux sixtys : ceux-ci résistent à l'orage, et, pour eux, pauvreté n'est pas vice, l'origine est tout; on ne redore que bien rarement des blasons ternis, les mésalliances sont inconnues. Parmi eux, une famille a su demeurer reine, c'est celle des Carey, dont l'influence est prépondérante. Cette souche des Carey est le « sang bleu » de l'île, elle fait autorité, elle domine sans conteste, et, du reste il faut reconnaître qu'elle mérite à bien des égards le prestige extraordinaire dont elle jouit : elle a fourni dans tous les temps des hommes distingués qui se sont illustrés dans les sphères les plus diverses, et elle continue à commander le respect non seulement par l'autorité du nom, mais, ce qui vaut mieux, par celle du talent et par un remarquable déploiement héréditaire de vertus civiques et privées.

Il n'y a plus aujourd'hui de privilèges apparents qui différencient une caste d'une autre caste aux yeux de l'étranger, et il faut vivre longtemps dans la société de Guernesey pour voir combien elle est divisée et pouvoir ranger les familles et les individus dans la catégorie à laquelle ils appartiennent; mais il n'en était pas de même au commencement de ce siècle. Alors, par exemple, les *sixtys*, dans leurs sorties du soir, portaient une lanterne avec trois bougies; celle des *fortys* n'en avait que deux, et les autres se contentaient d'une seule lumière; procédé ingénieux, qui permettait, dans les ténèbres nocturnes, de reconnaître immédiatement le rang et la qualité des passants. De nos jours, le même gaz blafard et jaune, la même lumière électrique blanche, éclairent, dans les rues de Saint Pierre-Port, *sixtys* et *fortys*, gens de la haute et roturiers.



CHAPITRE XV

La colonie française. — *Hauteville House*. — Victor Hugo à Guernesey. — Un poète distrait : Adolphe Pelleport. — Le fauteuil de l'ancêtre.

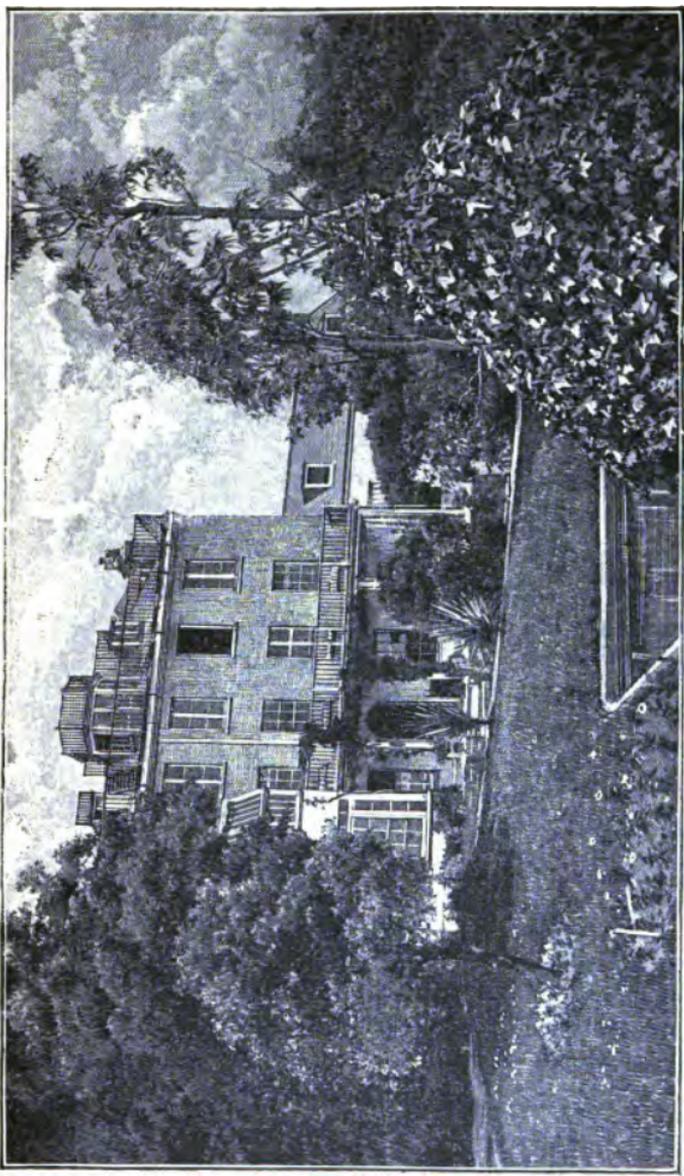
LA ligne de démarcation entre les divers quartiers de la ville est aussi nettement tracée que le sillon profond qui sépare, comme un fossé infranchissable, les classes de la société. Le voyageur qui, du quai de débarquement, arpente les rues tortueuses jusqu'au haut de la falaise, passe successivement par tous les degrés de l'échelle sociale : en bas le peuple, à mi-côte la classe moyenne, au sommet l'aristocratie. Et bien que, de la base au faite de la colline, les artères se succèdent et se soudent sans terrains vagues, sans solution de continuité, les maisons portent si visiblement à l'extérieur le signe distinctif du rang de leurs habitants que l'on perçoit parfaitement le passage

d'un quartier à l'autre : dans la ville basse, constructions hautes, à enseignes voyantes, foule grouillante, animation d'autant plus grande que les rues sont très étroites; dans la ville moyenne, petites maisons propres, sans prétention, allures modestes, passants déjà clairsemés, une sorte de calme humble et soumis; dans la ville haute, demeures seigneuriales, moins bariolées qu'à Jersey, silence complet et morgue solennelle. L'aspect général est très différent de celui de Saint-Hélier. Saint-Hélier fait l'effet d'une grande et somptueuse auberge, d'une ville de passage; Saint-Pierre-Port est une cité où l'on reste, où les mêmes gens naissent et meurent comme y sont nés et y sont morts leurs aïeux, dans les mêmes rues, dans les mêmes maisons, au sein du même paysage, avec le même horizon matériel et moral bornant le regard et limitant la pensée. Pas de transformation, pas d'évolution; les physionomies et les idées ne changent pas plus que le mobilier qui se transmet par héritage de génération en génération; seulement, comme les vieux meubles, les idées d'un autre âge s'usent et se ternissent, l'heure finit par sonner où, épuisées de vétusté, elles s'émiettent et tombent en poussière : une caste disparaît, un monde a vécu. C'est ainsi que, malgré ses résis-

tances, sa cohésion, sa force farouche, l'aristocratie guernesiaise succombe sans s'en apercevoir, battue en brèche par des éléments jeunes, nouveaux, pleins de vigueur et débordants de sève.

Cette « élite » n'a pas toujours eu ses retranchements dans les quartiers superbes où nous la trouvons actuellement confinée. Au commencement de ce siècle, l'artère aristocratique de Saint-Pierre-Port était la rue des Cornets, étroite, en pente raide, partant de l'église paroissiale pour escalader la falaise, et dominant de ses hautes maisons sombres l'un des plus admirables panoramas de mer qui se puissent rêver. Abandonnée par le beau monde, la rue des Cornets est devenue peu à peu une sentine; lézardées, puantes, sinistres, ses anciennes maisons seigneuriales sont des repaires de vice, et leurs occupants, nous avons honte de l'avouer, sont en majorité des Français, qui ne contribuent pas à rehausser la réputation de la France dans l'archipel. Il n'est presque pas de semaine qu'on n'en trouve quelques uns — de l'un ou de l'autre sexe — à la barre de la police correctionnelle, à la suite de disputes, de bagarres, de rixes parfois sanglantes; on a beau les expulser, les mettre sous caution, leur faire « vuidier l'île », comme on dit là-bas, ils sont remplacés par des

Normands ou des Bretons de même acabit, les mêmes scènes scandaleuses se renouvellent avec le même et invariable dénouement, d'où une incessante diminution de respect pour ce qui est d'origine française, dans l'île de Guernesey. Il est très heureux que cette tourbe infecte ait son influence délétère combattue par une toute petite, mais très honnête et très vaillante colonie de travailleurs français, qui se sont acquis la considération et le respect des insulaires ; petits négociants, ouvriers, tailleurs et casseurs de pierres, colporteurs, cultivateurs, ces quelques centaines de Français, pauvres, besogneux, ont réussi à faire des œuvres, à se grouper, à former une société de bienfaisance et d'entraïdement, à se soulager mutuellement dans l'infortune et à s'alléger le fardeau d'une vie de misère. Ils ont leurs écoles françaises, leur église, leurs lieux de réunion, ils donnent durant l'hiver des soirées dramatiques et musicales très réussies ; en un mot ils tiennent dignement le drapeau de la France, grâce à un esprit de solidarité qui fait trop souvent défaut à nos colonies à l'étranger, grâce surtout aux efforts combinés de deux patriotes, un prêtre, M. le doyen Brindejone, et un médecin, le docteur Octave Constantin, qui se sont voués corps et âme à cette petite famille éparpillée dans l'île,



HAUTEVILLE HOUSE (CÔTÉ DU JARDIN).



et l'ont réunie dans un même esprit de foi et d'amour en la Patrie absente.

Comment se fait-il que les autorités de Guernesey, si scrupuleuses en matière d'hygiène, aient laissé se transformer l'antique artère aristocratique de la rue des Cornets en un impur cloaque, c'est assez difficile à expliquer, et ce laisser aller administratif est d'autant plus injustifiable que cette rue déshéritée aboutit, de la ville basse, dans le quartier de Hauteville, l'un des plus bourgeois et des mieux habités de Saint-Pierre-Port.

Hauteville! ce nom, jadis obscur, est aujourd'hui universellement connu et célèbre, grâce au long séjour de Victor Hugo. Au milieu et à gauche de la longue et peu large voie qui gravit par une rampe accentuée la haute colline couronnée par les bastions et les remparts du fort George, une maison grise, froide, de médiocre apparence, précédée de deux chênes rabougris, fut occupée de 1856 à 1870 par le grand poète. C'est *Hauteville House*, et rien ne signale extérieurement au passant cette demeure de l'exilé. Que de strophes vengeresses, que de pages émues, que d'œuvres tragiques sont datées de cette habitation si simple, dont la façade ne porte, dans sa morne enveloppe de pierre, ni un nom ni une inscription, rien qui

rappelle le long séjour du proscrit ! Après le coup d'État du 2 décembre, Victor Hugo avait d'abord cherché un refuge à Jersey, où il vécut à l'abri de toute persécution jusqu'au moment où ayant, par bonté d'âme, apposé sa signature au bas d'une protestation de bannis chassés de l'île pour insultes à la reine d'Angleterre, il se trouva lui-même expulsé et contraint, du jour au lendemain, de chercher un nouvel asile. Il choisit Guernesey, autre terre normande hospitalière et libre, mais plus éloignée de France que la douce et romantique île de Jersey. Hauteville House était à vendre, et il l'acheta, séduit par la vue qu'offrait la maison sur la côte du Cotentin. Il est bon de faire remarquer, à ce propos, qu'un Français peut devenir propriétaire à Guernesey, tandis que la loi lui défend d'acquérir à Jersey, mesure de précaution qui n'empêche pas nombre de Français de posséder des immeubles et des terrains dans l'île, achetés soit au nom de leurs enfants qui y sont nés, soit à l'aide d'intermédiaires complaisants, sujets anglais : tel a été le cas pour les Jésuites établis à Jersey à la suite des décrets sur les congrégations, et qui y sont devenus, avec des Pères anglais comme prête-noms, propriétaires de l'ancien Hôtel Impérial.

Victor Hugo arrivait à Guernesey dans de mauvaises conditions, sous de déplorables auspices. Son expulsion de Jersey le rendait d'avance suspect à une population qui a toujours professé un extrême *loyalisme* pour l'Angleterre, et dont la vénération pour le souverain atteint les proportions d'un véritable culte. A Jersey même on le tenait à l'écart, on affectait d'ignorer les événements politiques qui l'avaient amené dans l'île, on ne voulait voir en lui qu'un noble émigré et un journal de Saint-Hélier avait malicieusement annoncé son arrivée en ces termes : « Aujourd'hui a débarqué M. Victor Hugo, pair de France, *un de nos muses les plus estimés* ». Quel serait l'accueil à Guernesey, terre plus petite, aux idées plus étroites ? Le nouvel hôte était un grand poète, soit, mais un révolutionnaire aussi, et de plus un libre penseur, crime énorme pour un peuple d'une religiosité outrée, d'un protestantisme sévère et presbytérien. On avait beau objecter dans quelques milieux que Victor Hugo croyait en Dieu, qu'il chantait et exaltait l'Être Suprême ; le Dieu du poète n'était pas celui des clergymen et des églises, il n'avait d'autre Bible que le grand livre de la nature. Aussi la société guernesiaise se montra-t-elle froide et extrêmement réservée vis-à-vis de

l'illustre proscrit. Quelques esprits généreux, en tête desquels il faut placer M. Étienne Martin, le Prévôt de la Reine, osèrent braver la vindicte publique et mettre leurs mains cordiales dans les mains de l'exilé; d'autres suivirent cet exemple, les Corbin, les de Putron, les de Jersey, les Marquand; le rapprochement se faisait, les défiances cédaient, la société s'ouvrait, un petit cénacle guernesiais se formait autour du poète, lorsqu'il eut la malencontreuse idée de refuser de se lever, pendant une représentation théâtrale, au moment où la musique jouait le *God save the Queen*. Il eut beau déclarer que, fidèle à ses principes, il ne pouvait se découvrir devant une tête couronnée; on lui tint rancune, ses meilleurs amis se retirèrent, et d'irréconciliables ennemis surgirent, qui ne devaient même pas désarmer devant la mort, car, au moment où Paris faisait au grand poète des funérailles dignes des temps antiques, un recteur anglican de Guernesey proclamait en chaire qu'il s'étonnait de ces hommages rendus à un homme « qui ne savait pas écrire le français! » Cette extravagance donne la mesure de l'exaspération du sentiment public froissé, et, même parmi les Guernesiais qui s'inclinèrent devant le génie du poète, bien peu sympathisèrent avec le caractère de l'homme public et privé.

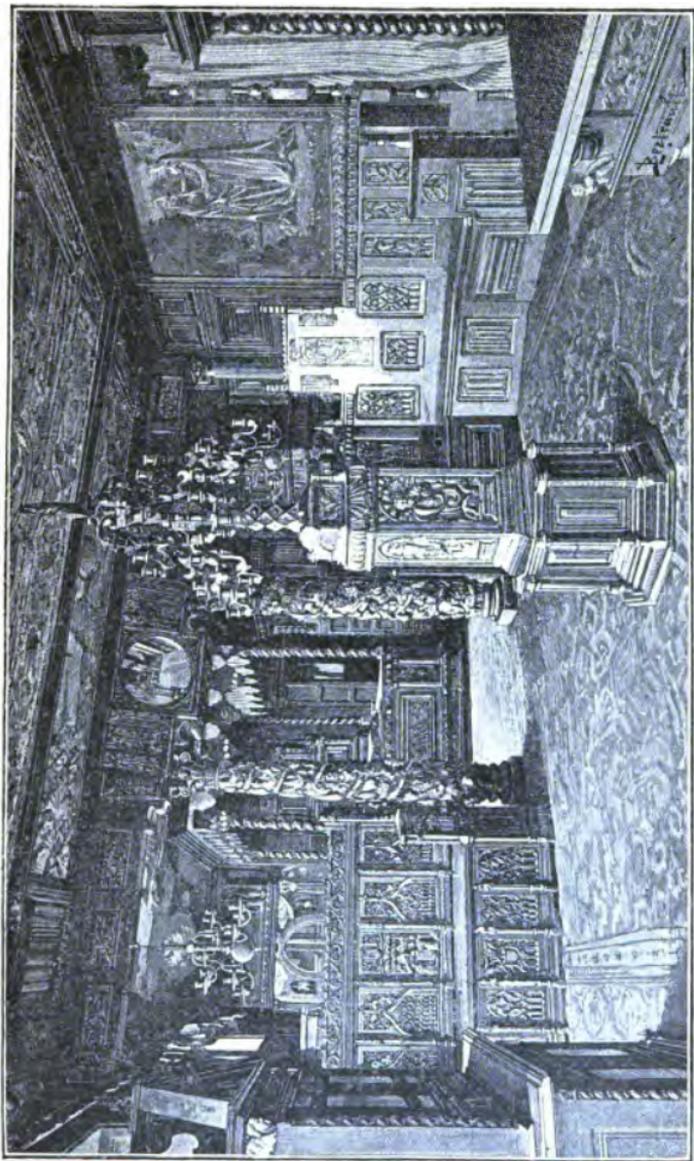
L'atmosphère de Hauteville House était donc recluse et solitaire. Victor Hugo se réfugia dans le travail; travail de l'esprit combiné avec le travail des mains. Le poète se fit sculpteur; il cisela le bois comme il cisela les rimes, il y mettait toute l'exubérance de son ardente imagination et bien peu parmi les touristes qui parcourent les salons de Hauteville House devinent que les figurines à silhouettes grimaçantes qui décorent ces pièces sévères, taillées avec un art exquis dans les boiseries sombres, sont l'œuvre du maître. Hauteville House devint un musée. Le poète parcourut l'île, la fouillant dans ses moindres recoins pour découvrir de vieux meubles normands, d'antiques bahuts en chêne massif qu'il achetait et entassait dans sa demeure, au grand ébahissement des campagnards guernesiais, qui ne comprenaient pas grand'chose à cette fièvre de collectionneur et qui, s'imaginant tous posséder des merveilles, affichèrent bientôt des prétentions exagérées pour leurs vieilles boiseries.

La vie du poète était réglée comme celle d'un chartreux. Levé dès cinq heures du matin, hiver et été, il travaillait jusqu'à neuf heures, faisait une promenade, déjeunait très sobrement et recommençait à écrire jusqu'à cinq heures du soir. On

dînait en famille à six heures, puis la soirée se passait en lectures, en conversations, en jeux avec les enfants, et tout le monde se retirait dès dix heures. Le poète ne se permettait aucune infraction à cette règle, que ses invités observaient scrupuleusement. Cette existence régulière explique l'énorme production littéraire des années d'exil : *les Misérables*, *l'Homme qui rit*, *les Travailleurs de la mer*, dédiés « au rocher d'hospitalité et de liberté » que Victor Hugo considérait alors comme son « tombeau probable », les grandes et les petites épopées de la *Légende des siècles*, une quantité d'autres œuvres en vers et en prose, ont été conçus et écrits à Hauteville House. Grâce aussi à cette vie réglée et calme, le « frêle roseau » qu'avait été le poète dans son adolescence, devint le chêne noueux et robuste dont le monde entier devait admirer la verte et vigoureuse vieillesse.

Victor Hugo adorait les enfants; il avait pour Georges et Jeanne le fétichisme d'un pontife doublé d'un aïeul.

Son amour pour les enfants, Victor Hugo l'étendit aux petits êtres pauvres de Guernesey. Une fois par mois, il réunissait chez lui un certain nombre d'enfants du peuple choisis parmi ceux qui fréquentaient les écoles de Saint-Pierre-Port,



UN SALON DE HAUTEVILLE HOUSE.



leur donnait à diner, et leur distribuait des récompenses, leur adressant de douces et consolantes paroles, et les servant de ses propres mains. Ces repas charitables attirèrent l'attention de la presse anglaise, éveillèrent de nobles pensées d'émulation chez les philanthropes et les éducateurs d'outre-Manche et les « thés des écoles » devenus si populaires en Angleterre, n'ont pas d'autre origine que les diners offerts aux enfants pauvres par l'exilé de Guernesey.

L'hiver, Hauteville House était mélancolique et triste, enveloppé dans l'humide brouillard comme dans un épais suaire, battu des vents et des rafales. Les tempêtes alternaient avec les brumes; les nouvelles de France arrivaient irrégulièrement, en retard, on pensait à Paris brillant, inondé de lumières, en fête; le cœur se serrait.

Mais l'été revenait, avec ses jours ensoleillés et ses nuits étoilées et claires; les prés reverdis se diapraient de pâquerettes et de primevères; on se promenait gaiement dans les bosquets remplis de doux gazouillements, sur les grèves que le flot attiédi léchait d'un léger liséré blanc; les amis venaient de France, apportaient avec eux le doux écho du pays, les disciples accouraient s'inspirer au contact du maître. Et c'étaient alors dans l'île

paisible, du débarcadère des bateaux au rocher de Hauteville, de joyeuses allées et venues, qui tempéraient les regrets, bannissaient l'ennui et chassaient les soucis moroses.

Hauteville House devenait l'auberge du romantisme littéraire; de jeunes rêveurs, des poètes chevelus, emplissaient la maison grise de leurs déclamations rimées, de leurs illusions, de leurs espérances, et les proscrits se sentaient revivre, bercés eux-mêmes de doux espoirs, au sein de ces grandes ferveurs, qui rallumaient en eux le feu sacré et leur inoculaient une nouvelle énergie, une confiance sereine en l'issue finale.

Parmi les jeunes poètes qui fréquentèrent Guernesey durant l'exil, aucun n'a laissé de souvenirs plus vivaces chez les insulaires qu'Adolphe Pelleport, chanteur inspiré et littérateur de race trop tôt moissonné dans sa fleur. Fervent disciple du maître, Pelleport était la nature la plus extraordinaire qui se pût imaginer, et les prosaïques Guernesiais restaient bouche bée, ahuris et confondus, devant ce poète qui paraissait n'avoir aucune notion du temps ni de l'heure et s'agiter dans un rêve perpétuel.

Lui donnait-on rendez-vous pour dix heures du matin, il arrivait à cinq heures du soir, persuadé

qu'il était exact, et toutes les démonstrations du monde ne parvenaient pas à le convaincre de son erreur. Avec cela si bon enfant, si naïf, si doux, qu'il était impossible de se fâcher.

La rédaction de la *Gazette officielle de Guernesey*, à la tête de laquelle se trouvait alors un Français, M. Henry de Monteyrémard, avait demandé à Pelleport une pièce de vers, et le poète, qui manifestait un grand enthousiasme pour l'île de Sercq, promit d'aller y passer quelques jours et de donner au journal guernesiais la primeur d'une poésie sur cette île enchanteresse. A cette époque, le service entre Guernesey et Sercq était fait par des voiliers qui partaient à des heures irrégulières, dépendant des marées. Au grand désespoir de ses amis, Pelleport trouva le moyen de manquer le bateau durant huit jours consécutifs. Le navire partait-il à six heures du soir, il arrivait sur le quai à quatre heures du matin, interrogeait l'horizon, se plaignait sans amertume et allait se recoucher; devait-il quitter le port dans la matinée, Pelleport, distrait et rêveur, introuvable, se présentait tout à coup à l'embarcadère à la nuit tombante et semblait stupéfié d'apprendre que le bateau était parti depuis longtemps. De guerre lasse et désespérant d'en venir à bout autrement, on employa la force.

Un jour que le voilier quittait Saint-Pierre-Port dans le milieu de la journée, une stricte surveillance fut organisée dès l'aube autour du domicile de Pelleport, pour l'empêcher de s'esquiver. Une demi-heure avant l'heure du départ, quatre matelots firent irruption dans la chambre du poète, qu'ils trouvèrent plongé dans une douce somnolence, le saisirent malgré jérémiades, cris et protestations, l'habillèrent et le portèrent comme un colis à bord du navire, qui démarra tout aussitôt. Les amis de Pelleport, cachés aux abords du quai, virent longtemps sa longue et maigre silhouette se démener sur le pont, avec des gestes furibonds auxquels le capitaine, prévenu, demeurait insensible. Vingt-quatre heures plus tard on ramenait Pelleport, qu'il avait fallu enlever de Sercq, car il y aurait éternellement manqué le bateau pour Guernesey. La *Gazette* eut sa poésie, et Pelleport ne s'expliqua jamais la noire machination dont il avait été victime : au premier moment il avait cru, disait-il, être la proie de forbans et de corsaires, et il avait conçu des craintes sérieuses d'être réduit en esclavage ; mais les bons traitements et les attentions du capitaine l'avaient rassuré, et un dîner délicat et bien arrosé à Sercq achevait bientôt de le mettre en belle humeur et de dissiper ses frayeurs.

Une autre fois, Pelleport était invité à dîner à Hauteville House. Victor Hugo, sachant combien son hôte était distrait, lui avait expressément recommandé de ne pas oublier l'heure; on devait se mettre à table à six heures précises. Pelleport avait juré ses grands dieux qu'il ne serait pas en retard d'une minute.

Six heures sonnent, Pelleport n'est pas arrivé. On attend vainement un quart d'heure, puis les convives se mettent à table, pendant qu'un ami se dévoue pour aller chercher le retardataire. Mais le logis était vide; l'oiseau s'était envolé.

Le dîner s'achève sans que Pelleport se montre; la soirée se passe et le poète demeure toujours invisible. Il n'était pas loin de minuit et tout le monde dormait dans Hauteville House d'un profond sommeil, lorsque retentit un vigoureux coup de sonnette bientôt suivi d'un second, puis d'un troisième, jusqu'à ce que des têtes effarées apparaissent aux fenêtres. Dans la nuit noire on distingue à peine, sur le perron, sous un énorme feutre mou, une forme vague enveloppée dans un ample manteau.

« Qui est là ?

— C'est moi, Pelleport. » Stupéfaction générale.

Le nocturne visiteur allait être congédié en

bonne et due forme; mais Victor Hugo intervient, donne l'ordre de rallumer les fourneaux, de préparer un repas sommaire, et va lui-même ouvrir au noctambule.

Pelleport est radieux.

« Je suis un peu en avance, fait-il avec un sérieux d'un comique achevé, mais j'ai tenu à ne pas manquer de parole. J'attendrai. »

Victor Hugo sait qu'il serait inutile de vouloir détromper Pelleport. Il l'introduit, le fait passer à la salle à manger, et Pelleport dévore à belles dents en compagnie du grand poète, qui fait d'héroïques efforts pour réprimer une irrésistible envie de rire.

Pelleport ne s'aperçoit de rien, cause avec une verve endiablée, et ce n'est qu'à quatre heures du matin qu'il se décide à prendre congé de son amphitryon.

Victor Hugo le reconduisit. Comme ils arrivaient au dehors, l'aube frissonnante teignait de blancheurs laiteuses l'horizon de l'orient.

« Oh! s'écria Pelleport, voilà la lune qui se lève! Quelle nuit magnifique! »

Et serrant avec effusion les mains du maître, il alla se coucher, persuadé qu'il était dix heures du soir.

Un très petit nombre de Guernesiais assistaient aux dîners et aux réceptions de Hauteville House, durant la belle saison. Ils se sentaient un peu perdus et timides dans cette société de beaux esprits parisiens, dont les bons mots et la conversation étincelante étaient pour eux lettre morte. Un moment vint cependant où l'on put croire que les rancunes s'évanouiraient et que Hauteville House deviendrait un salon guernesiais.

François-Victor Hugo était fiancé à Amélie de Putron, une jeune fille charmante, d'une des meilleures familles de l'île. La douce fiancée mourut avant d'avoir uni ses destinées à celles du fils du grand poète; celui-ci prononça à ses funérailles un discours ému, dont une partie est gravée sur le monument funèbre élevé à la pauvre enfant, au cimetière du Foulon.

Le désastre de Sedan et la chute de l'Empire purent seuls arracher à Hauteville House le proscrit volontaire qui, refusant l'amnistie, avait écrit : « Quand la liberté rentrera, je rentrerai ».

Victor Hugo ne revint qu'une seule fois à Guernesey après sa rentrée en France; il passa dans la maison de l'exil quelques semaines de l'automne de 1878.

L'ombre du poète plane pour jamais sur cette

demeure, devenue un but de pèlerinage pour les touristes de toutes les nations. En dehors des impérissables souvenirs qui s'y rattachent par le long séjour de Victor Hugo, Hauteville House n'offre qu'un intérêt très relatif aux visiteurs. Elle renferme cependant des œuvres d'art d'une grande valeur : faïences de Delft, porcelaines de Chine, meubles en chêne sculpté et en ivoire, admirables tapisseries des Gobelins, lustres splendides, glaces magnifiques. Mais ce n'est ni la salle à manger, avec son « fauteuil de l'ancêtre » qui restait toujours inoccupé à la place d'honneur pendant les repas, ni les salons rouge et bleu, avec leurs tentures enchâssées dans des cadres en chêne et ornées de perles de jais blanc cousues avec du fil d'or, ni la chambre à coucher dite de Garibaldi, parce qu'elle fut préparée pour le fameux patriote italien qui ne mit pas à exécution son projet de venir à Guernesey, qui, dans la visite de Hauteville House, retiennent l'attention et accaparent les regards. Ce qui est gravé dans la mémoire, ce dont tous les visiteurs gardent le constant souvenir, c'est sous les combles, une mansarde au toit vitré, avec de larges baies ouvrant sur un panorama étonnant, et dans un coin de ce réduit, fixée au mur, s'abaissant et se relevant à volonté, une

planchette de bois brut peinte en noir : cette mansarde était le cabinet de travail du maître et cette planche est le bureau sur lequel ont été écrits tant de chefs-d'œuvre.

C'est là que l'exilé travaillait, loin de tout bruit,



CABINET DE TRAVAIL DE VICTOR HUGO
A HAUTEVILLE HOUSE.

au-dessus et en dehors de toute agitation humaine. Au-dessous de lui des jardins en terrasses, des toits rouges, le port de Saint-Pierre; en face la mer, avec les îles d'Herm, de Jethou, de Sercq, Jersey perdu dans un voile transparent de brume et, tout au fond, derrière l'archipel, au delà des îles, des îlots, des rochers, des écueils, des bri-

sants, barrant l'horizon, une blanche muraille, vaguement estompée dans le brouillard laiteux, et dorée à l'aurore des premiers rayons du soleil levant : les falaises sablonneuses du Cotentin, la Normandie continentale, la France. Tableau ravissant, vraie caresse pour le regard ; pour le proscrit, vision sublime, dans laquelle il puisait du réconfort aux heures de défaillance et d'affaissement.



CHAPITRE XVI

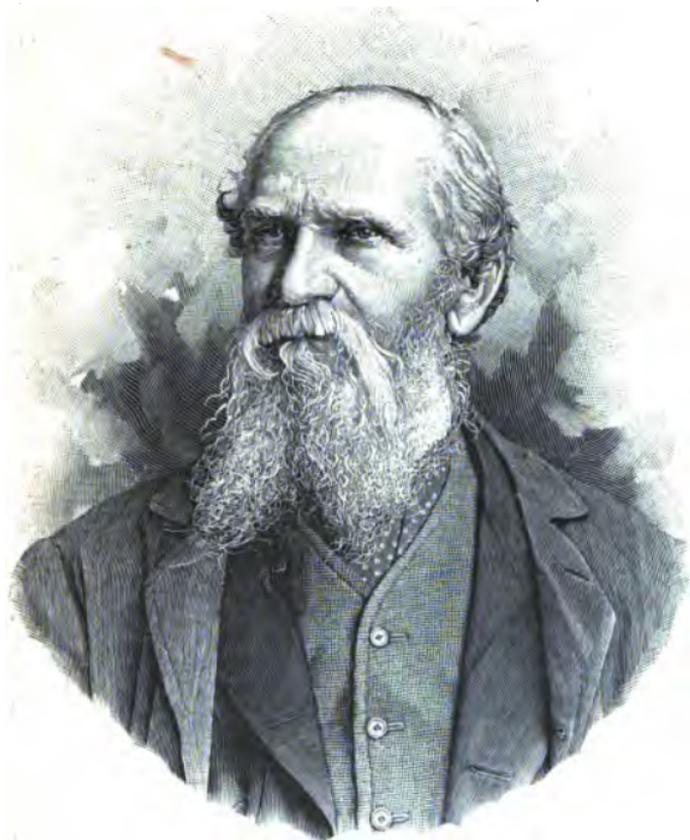
Deux philanthropes : Thomas Guille et Frédéric Allès. — Les hommes et l'œuvre : la bibliothèque Guille-Allès. — Unis dans la vie et dans la mort.

LA petite ville de Saint-Pierre-Port possède une institution que pourraient à bon droit lui envier beaucoup de cités importantes, et qui assure à Guernesey la suprématie intellectuelle de l'archipel : c'est la bibliothèque Guille-Allès, fondée par deux éminents philanthropes et patriotes insulaires : M. Thomas Guille et M. Frédéric-Mansell Allès. L'histoire de ces deux hommes de bien est un vivant exemple de ce que peuvent la foi, le travail et la persévérance mis au service d'une grande et noble idée. Thomas Guille et Frédéric Allès, fils d'honnêtes cultivateurs, passèrent leurs primes années côte à côte, partageant les mêmes jeux, et fréquentant la même école rurale. Leurs parents

étaient, par la culture intellectuelle, fort au-dessus de leur condition matérielle; à une époque où l'instruction comptait encore pour une superfluité, ils avaient compris la nécessité et les avantages d'une éducation solide, et ils s'appliquèrent de bonne heure à former le cœur et l'esprit de leurs enfants en y versant des trésors de science et de morale. Ils n'avaient pas l'intention d'en faire des lettrés, mais ils comprenaient de quelle utilité leur serait plus tard, dans la bataille pour l'existence, un bon fonds d'enseignement. Les deux enfants avaient, du reste, l'esprit prime-sautier, l'intelligence vive et portée aux recherches sérieuses et aux problèmes scientifiques. La bonne semence tomba dans un terrain riche et parfaitement préparé; elle devait y germer et donner une abondante moisson.

Le jeune Guille, alors âgé de quatorze ans et de deux années l'aîné de son ami Allès, apprenait le métier de charpentier, lorsque arriva à Guernesey un ami des deux familles, M. Daniel Mauger, établi depuis quelques années en Amérique comme peintre-décorateur et déjà possesseur d'une belle fortune. En entendant M. Mauger faire au foyer paternel une brillante peinture des États-Unis et de l'avenir qui y attendait les jeunes gens intelli-

gents et laborieux, l'imagination de Thomas Guille s'enflamma et il n'eut ni trêve ni repos jusqu'à ce



M. GUILLE.

qu'il eût obtenu de ses parents l'autorisation d'accompagner M. Mauger dans ce Nouveau Monde, qui lui promettait de si brillantes destinées. Les

vieillards résistèrent longtemps, la pauvre mère pleura et supplia ; elle ne pouvait se faire à l'idée de cette séparation. Les communications avec l'Amérique étaient alors lentes et difficiles : c'était un voyage de long cours que la traversée d'Angleterre aux États-Unis, et la mère ne pouvait se résoudre à mettre cet abîme mouvant entre elle et son enfant.

Il fallut cependant céder devant la résolution ferme et bien arrêtée du jeune Guille, qui, engagé en qualité d'apprenti par M. Mauger, s'embarqua avec son patron à Portsmouth, en février 1832. La traversée ne dura pas moins de trente-cinq jours, pendant lesquels Thomas Guille s'était fait remarquer de tous les passagers par sa science précoce, son intelligence ouverte, ses manières aisées et son excellente éducation. Il se mit au travail avec la ferme volonté de parvenir, de se créer une situation, de faire honneur à sa famille et à son pays natal. Le labeur du jour lui donnait le pain quotidien ; les nuits passées à lire et à étudier enrichirent son esprit. Il eut bientôt fait de dévorer la bibliothèque de son patron, qui, fier de sa recrue, le traitait comme son véritable enfant ; et, cette pâture épuisée, il fallut chercher de nouveaux aliments à la soif d'avancement intellectuel qui

dévorait l'adolescent. M. Mauger le fit recevoir dans une grande bibliothèque new-yorkaise fondée par la puissante corporation des mécaniciens et hommes de métier (*General Society of Mechanics and Tradesmen*), dont une section spéciale était destinée aux apprentis. Le jour où Thomas Guille pénétra pour la première fois dans ce sanctuaire de la science et de la pensée, ainsi qu'un voile soudain déchiré, le but de sa vie lui fut révélé. Épris et suffoqué d'émotion à la vue de ces salles immenses, aux rayons chargés des chefs-d'œuvre des auteurs célèbres, une idée germa subitement dans son esprit.

« Oh ! si j'étais riche, se disait mentalement le jeune homme en promenant ses regards éperdus tout autour de lui, je voudrais doter mon île bien-aimée d'une institution semblable à celle-ci. » Il revoyait son cher petit Guernesey, il se rappelait les enseignements de son père, les leçons de sa tendre et vertueuse mère ; il songeait à la nuit intellectuelle qui enveloppait de ses opaques ténèbres son île charmante, à la difficulté de s'y procurer quelques bons livres, il pensait à tous ces jeunes gens livrés aux plaisirs futiles, menant une vie de désœuvrés, d'oisifs, d'inutiles, et que de saines lectures pourraient retenir sur la pente

fatale et transformer en citoyens utiles à leur pays.

Mais il n'était pas riche, loin de là ! Et c'est le cœur gros qu'il regagna sa modeste chambrette. Il voulut lire, mais il ne le put ; il voulut dormir, le sommeil refusa de s'appesantir sur ses paupières, tant la même pensée obsédante le poursuivait comme un cauchemar.

« Si j'étais riche !... Eh bien ! je serai riche, je le deviendrai pour mettre un jour, tôt ou tard, à exécution mon idée. Je travaillerai ; Dieu m'aidera. » A partir de cette heure solennelle où sa destinée lui avait été révélée, le jeune Guille ne perdit pas une minute, pas une seconde de vue le projet qui était l'âme même de sa vie et le moteur de toutes ses actions. Il s'interdit de fumer, de boire, de s'associer aux distractions coûteuses des jeunes gens de son âge et de sa condition ; il vécut de privations, économisant sou à sou, liard à liard, et achetant déjà, tant son idée était formelle, son but dessiné et précis, des livres qui devaient former le noyau de la bibliothèque rêvée.

Quand, en 1834, son ami Allès vint le rejoindre à New-York, il lui fit part de son projet, que l'autre accueillit avec enthousiasme, et c'était un spectacle touchant que celui de ces deux adoles-

cents vivant sur le sol étranger de la même vie,
s'abreuvant aux mêmes sources, et nourrissant



M. ALLÈS.

dans les plis les plus secrets de leur âme juvénile
le même dessein, qu'ils se gardèrent bien de com-

muniquer à de tierces personnes, de peur qu'on ne les raillât et qu'on ne tentât d'étouffer leur zèle sous le ridicule et le soupçon de vanité. Ce feu sacré qu'ils alimentaient ainsi mutuellement dans leur for intérieur les préserva des écueils et des pièges tendus sous les pas des jeunes gens dans les grandes cités; ils allaient droit devant eux, calmes et confiants, ne voyant rien sinon leur but, n'entendant rien si ce n'est la voix mystérieuse qui réchauffait leur zèle et soutenait leurs énergies. Car ils eurent à lutter; leur courage fut plus d'une fois mis à l'épreuve, mais ces vaillants ne devaient pas succomber et, du reste, l'homme qui a un but et qui poursuit opiniâtrément ce but, sans s'en détourner dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'est-il pas fort, même contre la destinée?

Pendant toute la semaine, de l'aube matinale au crépuscule du soir, les deux amis travaillaient avec acharnement; leurs loisirs se passaient dans la fréquentation des bibliothèques, des salles de conférences et aussi des salles de vente, où toutes leurs économies servaient à l'achat de livres destinés à la future bibliothèque, et qui y occupent aujourd'hui une place d'honneur. Le dimanche, les deux inséparables lisaient, se promenaient, rééditant le rêve sempiternel qui remplissait leur

vie et faisait le thème de toutes leurs conversations.

Ils grandissaient en âge, en science, en talent, et la fortune commençait à leur sourire; ils entrevoyaient la possibilité de réaliser leurs visées humanitaires, d'abord bien ambitieuses en apparence. D'apprentis, tous deux étaient devenus employés, puis associés de leur patron, M. Mauger; le jour vint, enfin, où celui-ci se retira et céda aux deux amis la suite de ses affaires. Cette prise de possession coïncidant avec l'énorme poussée qui projetait le flot de l'émigration européenne sur le sol de la jeune et libre Amérique, ils bénéficièrent de ce mouvement intense; d'énormes fortunes s'échafaudaient du jour au lendemain, des goûts de luxe, de fastueux désirs s'introduisaient dans la société nouvelle, les misérables d'hier devenus soudain millionnaires se faisaient bâtir des palais; peintres, décorateurs, architectes, entrepreneurs, étaient surchargés de commandes et s'enrichissaient à leur tour.

Vingt ans se passèrent ainsi, vingt ans pendant lesquels M. Guille n'avait laissé deviner à personne à Guernesey l'œuvre à laquelle il avait volontairement voué sa vie, son labeur et ses forces.

En 1851, pendant un court séjour qu'il fit à Guernesey, M. Guille écrivit dans la *Gazette offi-*

cielle une série d'articles sur l'utilité de fonder dans l'île des bibliothèques paroissiales. Ces articles attirèrent l'attention du *Farmers' Club*, et il devint membre honoraire de cette société, à côté du chansonnier Béranger et du barde national de l'île, l'érudit George Métivier. Un petit cercle d'hommes distingués patronna l'idée de M. Guille; M. Pierre Roussel, qui défendit avec acharnement toute sa vie la langue française et les institutions autonomes de son île natale, le juge Clucas, l'avocat Le Beir, le littérateur Henry-E. Marquand se réunirent en comité, acceptèrent l'offre que leur fit M. Guille de leur donner sa collection de livres et un capital en espèces, et la bibliothèque Guille fut fondée en 1836. La bibliothèque fut d'abord divisée en cinq sections, érigées dans les principaux centres de l'île, pour que les habitants pussent facilement en profiter, et un roulement fut établi entre ces diverses sections paroissiales, les ouvrages passant alternativement de l'une à l'autre. Les résultats ne furent pas très encourageants et, en 1867, tous les livres composant le fonds de la bibliothèque furent réunis dans un local central, à Saint-Pierre-Port, sous les auspices de la Société guernesienne, fondée dans un mouvement d'élan patriotique pour le maintien de la langue française

et la défense des libertés et franchises insulaires.

M. Guille, l'un des plus ardents préconisateurs du français, vit tout de suite que ce bel enthousiasme ne serait qu'un feu de paille. Dans leur ardeur, plus belle en théorie que féconde dans la pratique, les fondateurs de la Société guernesiaise avaient voulu bannir la langue anglaise; on ne trouvait à leur local que journaux, revues et livres français. En vain M. Guille leur donna-t-il des conseils dictés par la sagesse et une connaissance approfondie de l'état des choses; vainement les conjura-t-il de mûrement réfléchir et de ne pas entrer dans une voie sans issue, de ne pas se créer des ennemis puissants et acharnés, de ne pas entamer, avec la certitude de la défaite, la lutte du pot de terre contre le pot de fer; en vain leur démontra-t-il que le moyen d'attirer des adhérents et de se concilier les sympathies était de se placer sur le terrain neutre, ouvert à tous les hommes de bonne volonté, de la science et de l'instruction, et qu'on ne ferait lire les livres et les journaux français que pour autant qu'ils fussent placés sur un pied de parité avec la presse et la littérature anglaises. On ne voulut rien entendre; la Société guernesiaise, après avoir beaucoup fait parler d'elle et organisé des conférences qui eurent un certain

retentissement, se vit tout à coup délaissée et tomba dans l'oubli, si bien que ses fondateurs survivants n'ont eu d'autre ressource que de la fusionner, en 1888, avec la bibliothèque Guille-Allès.

Dans l'entre-temps, M. Guille, sentant ses forces décroître, avait cédé son entreprise commerciale, après fortune faite, et était revenu à Guernesey pour vouer ses dernières années à la réalisation de l'œuvre qui lui tenait tant à cœur depuis l'adolescence. Il était obligé de limiter la mise à exécution de son idée à l'étendue de ses ressources, lorsque son ami Allès revint de New-York à son tour et, à brûle-pourpoint, offrit à son collaborateur de continuer avec lui, dans un but d'avancement intellectuel et moral pour leur petite patrie, l'association qui leur avait été si profitable à tous deux dans le domaine des affaires.

La bibliothèque Guille devint alors, en 1881, la bibliothèque Guille-Allès et, sous la direction active des deux hommes éminents qui, presque enfants, l'avaient fondée dans leurs rêves sur une terre lointaine, elle a pris un rapide et vigoureux essor. Installée dans un magnifique local, au centre de Saint-Pierre-Port, près des marchés, l'institution comprend des salles de lecture et de

références, 60 000 volumes tant anglais que français, une collection unique d'ouvrages sur l'his-



UNE ÉCOLE RURALE A GUERNESEY.

toire et les institutions des îles de la Manche, une salle de conférences, des cours de langues

modernes, français, allemand, italien, et de sténographie, des locaux de Sociétés savantes et un Musée de peinture, d'histoire naturelle et de curiosités locales. Les conférences sont très fréquentées durant la période hivernale; les livres français ont leur contingent de lecteurs de la ville et de la campagne et si la langue française doit être conservée dans l'île de Guernesey, c'est à MM. Guille et Allès que sera dû ce résultat; tout au moins, auront-ils retardé l'heure de sa disparition finale, si tant est, comme tout semble, hélas! le démontrer, que cette heure doit fatalement sonner.

Attenant à la bibliothèque est l'*Artisan's Institute*, spécialement destiné aux ouvriers, et qui contient des salles de lecture, de conférence et de récréation; les travailleurs viennent le soir s'y instruire et s'y distraire, et échappent à l'atmosphère ruineuse et délétère du cabaret.

Par une délicate et touchante pensée de piété filiale, MM. Guille et Allès ont dédié leur œuvre à leurs parents défunts; ils ne pouvaient élever un plus noble et plus durable monument à la mémoire de ceux qui guidèrent leurs premiers pas dans la vie et, en leur inculquant l'amour de l'étude et le culte de la vertu, jetèrent les bases de leur fortune future.

C'est un beau et consolant spectacle, au milieu des bassesses et des misères humaines, que celui de ces deux hommes unis depuis l'enfance dans une même et commune pensée et assistant, vieillards, à la complète réalisation de tous leurs rêves. Ces deux belles figures sont, pour leur petite patrie reconnaissante, entrées vivantes dans la postérité. La gratitude de ses compatriotes a élevé M. Guille au rang de juré-justicier de la Cour royale, fonction honorifique briguée par les premières familles de l'île; après avoir exercé quelques années cette charge de juge et de législateur, M. Guille a donné sa démission pour vouer ce qui lui restait de vie à son institution, dont les heureux effets se font déjà vivement sentir : le niveau intellectuel s'est singulièrement élevé à Guernesey, sous son influence, depuis quelques années.

Et comme si ces deux nobles existences ne pouvaient supporter la séparation, M. Guille et M. Allès habitaient côte à côte, dans la paroisse de Saint-Martin, le premier dans le charmant et modeste cottage de Montauban, l'autre dans la splendide propriété de Bon-Air, dont la blanche façade émerge d'un beau massif de verdure, au sommet d'un délicieux vallon boisé qui descend jusqu'à la baie de Fermain. Ce voisinage ne suffisait pas

encore à des amis aussi inséparables; une porte pratiquée dans le mur du jardin de Montauban établit une communication avec le parc de Bon-Air. Là, dans un petit pavillon rustique d'où l'œil s'égarait sur un bras de mer resserré comme un lac entre les pitons rocheux de Herm et de Jethou, la formidable muraille de Sercq et la falaise de Guernesey, M. Guille et M. Allès se rencontraient, échangeaient leurs idées, se rappelaient les épisodes de leur enfance, leur vie de travail et de lutte sur le nouveau continent; la main dans la main et le regard dans le regard, ils se faisaient part de leurs espérances, ils rêvaient encore, ils rêvaient toujours d'ajouter quelque chose à leur glorieux édifice, jusqu'à ce que la mort ait éteint ces intelligences sereines, arrêté pour jamais les battements de ces grands cœurs; unis après la mort comme dans la vie, leurs cendres reposent dans la terre insulaire fière de leur avoir donné le jour et qui gardera respectueusement la mémoire de ces grands et généreux enfants de la petite patrie guernesiaise.



CHAPITRE XVII

Guernesev : les côtes et l'intérieur. — Les serres. — Le lis de Guernesev. — La vallée des Talbots. — Les *water-lanes*. — La côte sud : Moulin-Huet, Icart, Petit-Bot, le Gouffre. — La « maison hantée ». — Sabbat et sorcellerie. — Saint-Sampson. — Monuments druidiques.

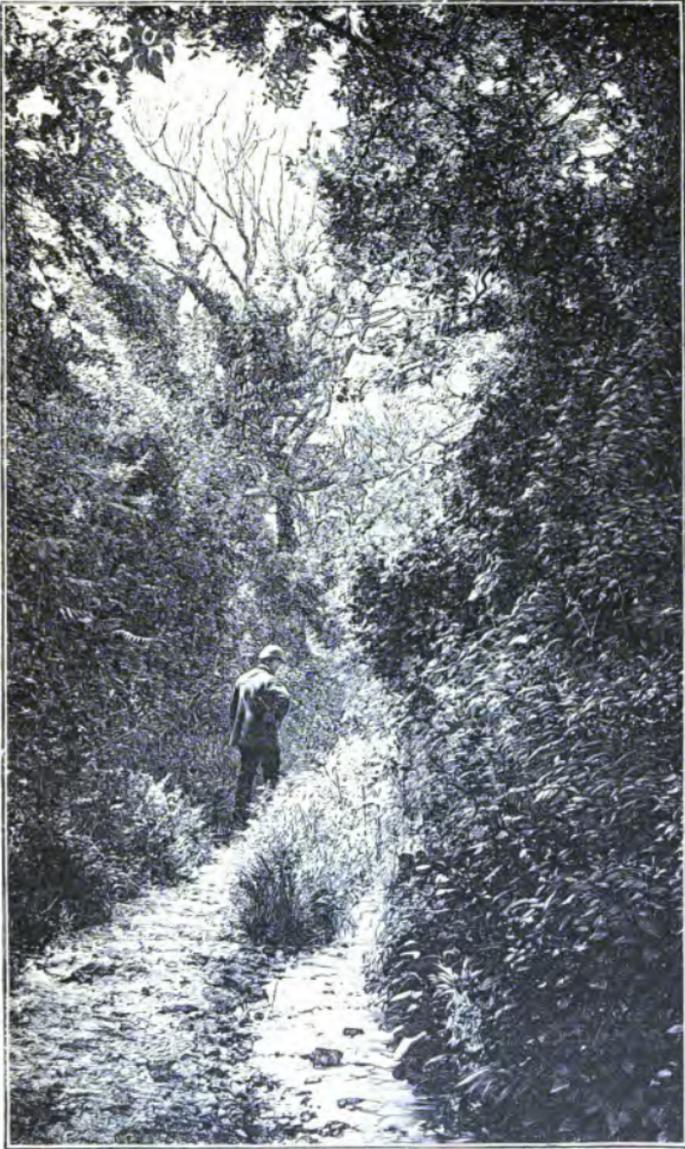
GUERNESEV étant incliné du sud au nord, le climat y est plus froid, l'air plus vif qu'à Jersey. La différence de température entre les deux îles est très appréciable l'été; dans les chaudes journées d'août, Saint-Hélier est une fournaise en comparaison de Saint-Pierre-Port.

L'île forme un triangle irrégulier et se divise en deux parties d'aspect très différent : au sud un socle massif de granit et de porphyre, plateau rocheux bosselé, coupé de nombreux ravins; au nord, une plaine basse, sablonneuse, légèrement mamelonnée. Les paroisses de Saint Pierre-Port et du Câtel délimitent assez exactement les deux cons-

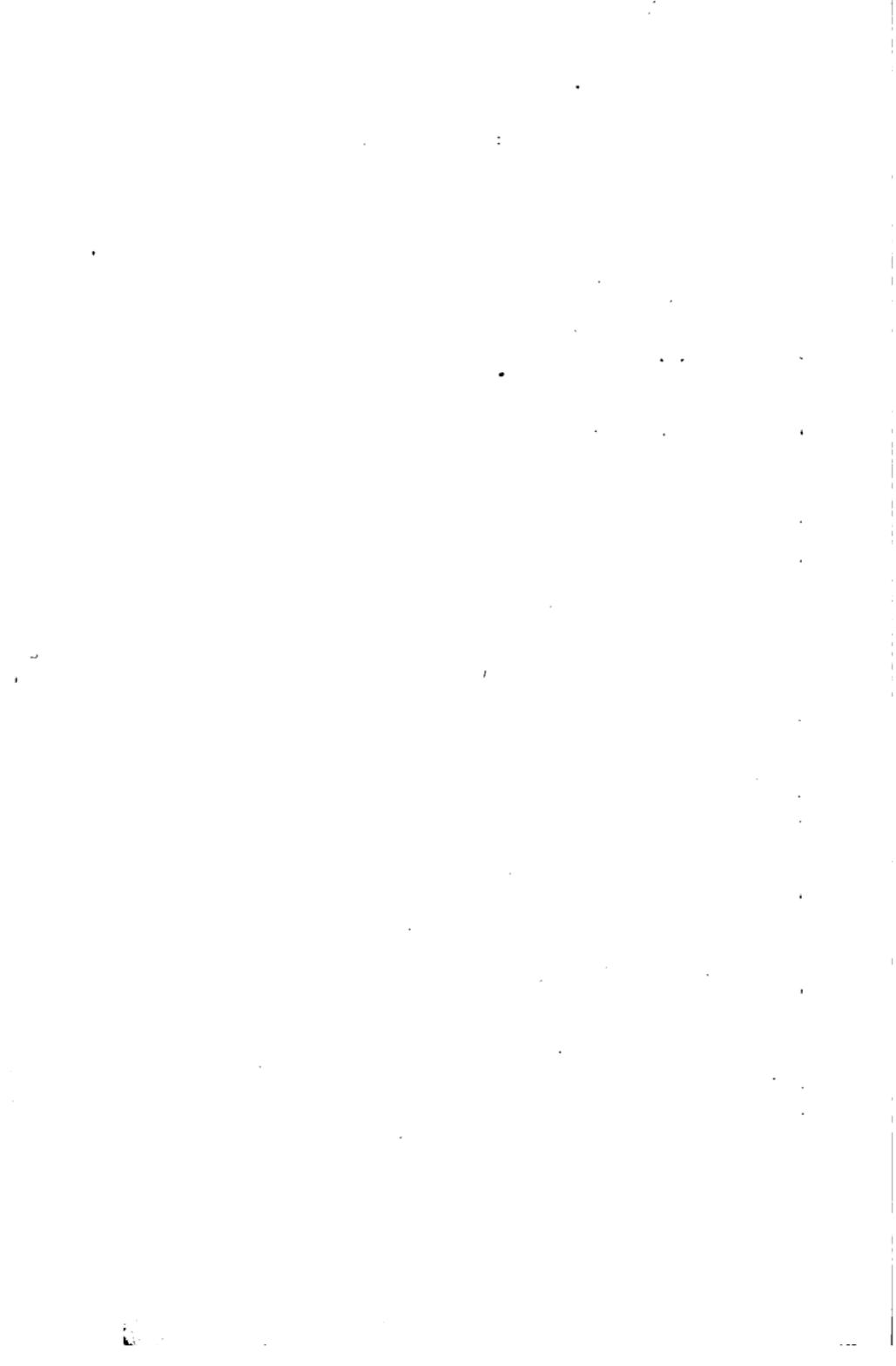
titutions géologiques; elles occupent de l'est à l'ouest l'extrémité de la rangée de collines, au pied desquelles s'étend la plaine, qui va se rétrécissant et s'effilant en pointe vers le nord.

La population de l'île est de 40 300 habitants, dont 18 163 sur le territoire de Saint-Pierre-Port; sa superficie est de 65 kilomètres carrés, soit 620 habitants au kilomètre carré. La population de Guernesey est en augmentation notable, tandis que celle de Jersey a diminué dans les dix dernières années.

L'aspect de la campagne guernesiaise est celui de la campagne jersiaise avec moins d'apprêt, quelque chose de plus sauvage et de plus agreste; Jersey tient plus de la Normandie, Guernesey ressemble davantage à la Bretagne. La végétation est identique dans les deux îles, moins précoce cependant à Guernesey qu'à Jersey. La culture principale n'est plus, comme à Jersey, celle de la pomme de terre; le raisin domine, l'île n'est qu'un assemblage de vastes serres, chauffées pour la plupart, où la vigne alterne avec les tomates. L'exportation de raisin, de tomates, de choux-fleurs, dits bricolis, donne lieu à un commerce considérable et toujours croissant avec la Grande-Bretagne, et beaucoup de fermiers abandonnent ou négligent



SENTIER DIT « WATER-LANE » A GUER ESEY



l'élevage pour la culture sous verre des fruits et des primeurs, des légumes, voire même des fleurs. L'île possède en propre le lis rouge, connu sous le nom de *Guernsey Lily*, dont la semence ou bulbe fut, d'après la tradition, apportée par un navire d'Orient qui vint s'échouer sur les côtes de Guernesey. De fait, ce lis ne se retrouve nulle part ailleurs en Europe.

La culture des fleurs a pris une grande extension à Guernesey depuis l'année 1900; au printemps l'île est couverte d'un tapis aux chatoyantes et vives couleurs, et cette nouvelle industrie alimente une exportation considérable.

Les vallées sont courtes, mais profondément creusées et extrêmement sinueuses; la plus longue est celle des Talbots, qui prend naissance à Saint-André, au centre même de l'île, et descend vers la baie du Vazon, encadrée de roches superbes, et arrosée par un clair ruisseau qui murmure au milieu de vertes prairies, avant de s'étaler paresseusement dans la plaine marécageuse de la Grand-Mare, d'où ses eaux se traînent comme à regret et par une déclivité peu sensible vers la mer qu'elles atteignent dans les sables du Vazon. Les autres cours d'eau sont sans importance, intermittents, au débit nul, et ne valent pas la peine d'être

nommés; en revanche, partout jaillissent des sources pures et abondantes qui servent à l'arrosage, à l'irrigation des prés et à l'alimentation des fontaines publiques.

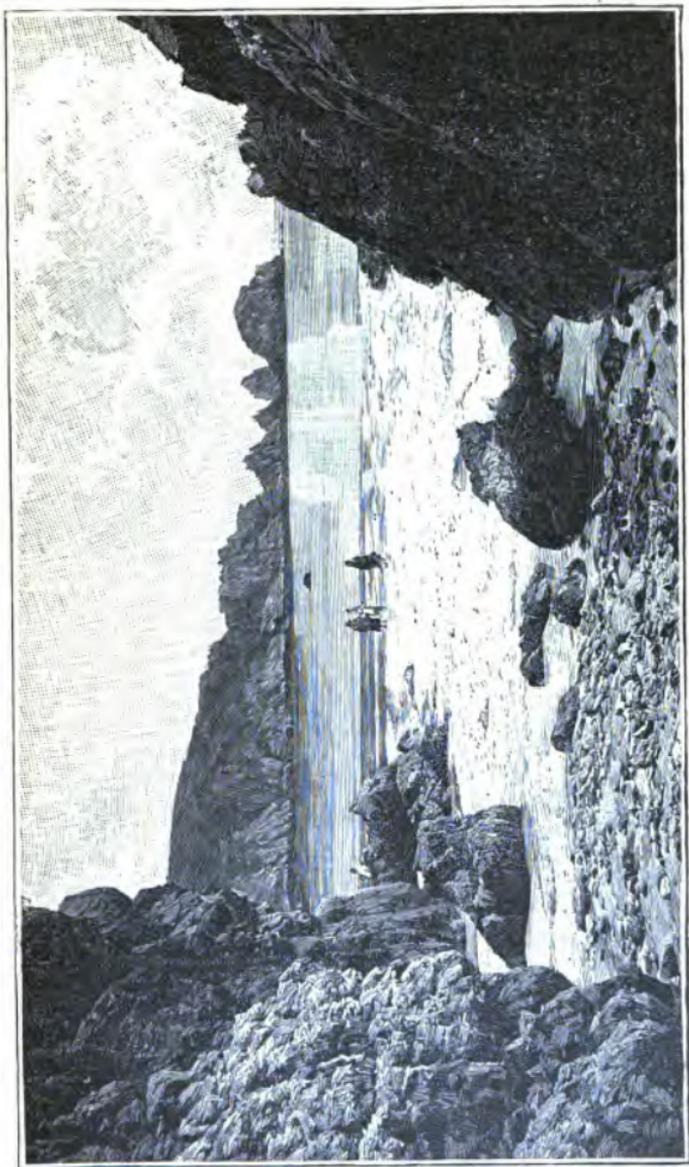
Les *water-lanes* sont une particularité de Guernesey. Ce sont des sentiers adorables, formés de dalles, de grandes pierres plates, un peu au-dessus d'un filet d'eau qui roule sur les blocs de roches, au milieu d'un inextricable fouillis de végétation arborescente; ces « ruelles d'eau », ombreuses, étroites, encaissées, sont réellement ravissantes et l'on y circule sous des arceaux de verdure, des entrelacements de branches qui tamisent les ardeurs du soleil, dont les rayons se jouent dans l'épais feuillage avec d'étonnants effets de lumière. Les plus remarquables et les plus visitées par les touristes sont les *water-lanes* de la Couture, dans la paroisse de Saint-Pierre-Port, et du Moulin-Huet, dans celle de Saint-Martin.

La côte méridionale de Guernesey est admirable de majesté et de grandeur. Ses falaises, qui atteignent 120 mètres de hauteur, dressent fièrement au-dessus des flots leurs croupes sévères de granit, couvertes d'ajoncs aux fleurs jaunes et de bruyères roses. De hardis promontoires s'avancent dans la mer, limitant et enserrant des baies creusées dans

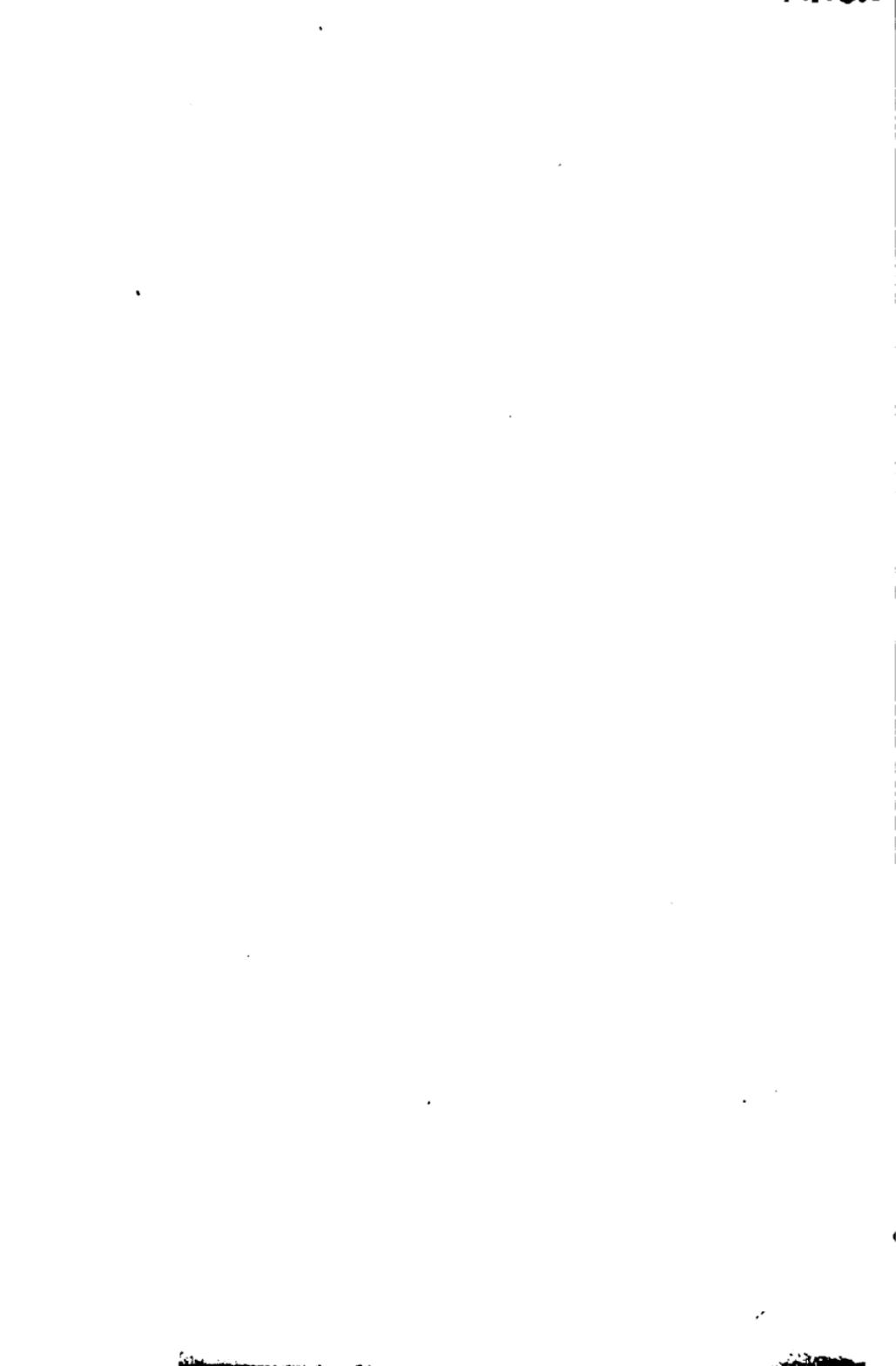
un cadre superbe, des criques étroites et profondes, des couloirs entre roches presque sinistres. De l'est à l'ouest, on relève successivement la baie du Moulin-Huet, encadrée de rochers magnifiques et découpée en plusieurs petites anses que séparent des pointes rocheuses bizarrement dentelées, le promontoire ou Petite Coupée d'Icart, plateau aride et isthme en miniature, la baie de Saints et celle du Petit-Bot, où, suivant une des rares légendes de l'île, se donnent rendez-vous les sirènes. Malheur au passant égaré sur cette rive solitaire, qui se laisse prendre aux agaceries de ces nymphes-amphibies; entraîné par elles dans de vastes grottes sous-marines, il se voit enchaîné sans espoir de délivrance dans des antres mystérieux où les sirènes se plaisent à le torturer et à lui arracher le cœur. Le val du Petit-Bot, qui aboutit à la mer dans cette anse, est l'un des plus retraits et des plus sauvages de l'île. Il s'ouvre brusquement au faite du plateau et décrit les détours les plus capricieux, formant une succession de petits cirques enserrés entre des collines tapissées de fougères. Pas de villas, pas de cottages pour égayer le paysage; de l'origine de la vallée à l'hôtel construit à son extrémité, au-dessus de la baie, on ne trouve pas une seule habitation.

En continuant à longer la côte aux étonnantes et multiples dentelures, on rencontre la pointe de la Moye, éperon rocheux en forme de botte, qui plonge à pic dans la mer, et dont les vagues rongent incessamment la base. Puis vient la gorge du Gouffre, entre des falaises d'un grand caractère. Au delà d'une série de petites criques, la pointe de la Corbière abrite le charmant havre de Bon Repos, trop négligé par les touristes. Ensuite, dans une falaise abrupte s'ouvre le Creux Mahié, caverne longue de 70 mètres et large de 20, dont l'entrée est obstruée par d'énormes blocs de rochers. Du Creux Mahié à la pointe de Pleinmont, qui forme l'extrémité sud-ouest de l'île, le rivage présente une série d'indentations profondes séparées par des promontoires déchiquetés.

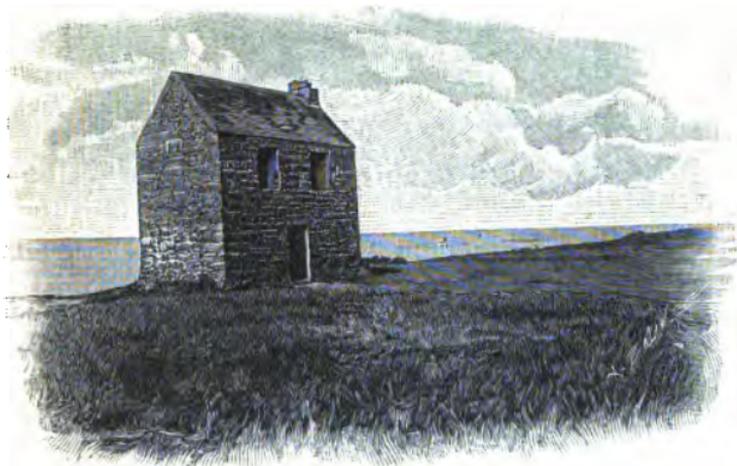
Au-dessus de cette côté dangereuse, inaccessible, une route qui a conservé son ancien nom de « chemin de Roi » parcourt un plateau élevé, battu des vents et couvert d'ajoncs. C'est là, à l'extrémité de cette morne table, au sommet de la falaise, que se dresse l'ancienne maison de guet dramatisée par Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer*. Il faut avouer que, par sa situation, la « maison hantée » se prêtait admirablement au drame; haute, noire, isolée, sans ouvertures du



BAIE DU MOULIN-HUET.



côté de la mer, elle présente à l'océan déferlant avec fureur sur les rocs de la côte un mur impénétrable, et les navires qui passent au large dans les nuits claires relèvent cette étrange et muette demeure, dont la lune argente la façade murée,



LA « MAISON HANTÉE ».

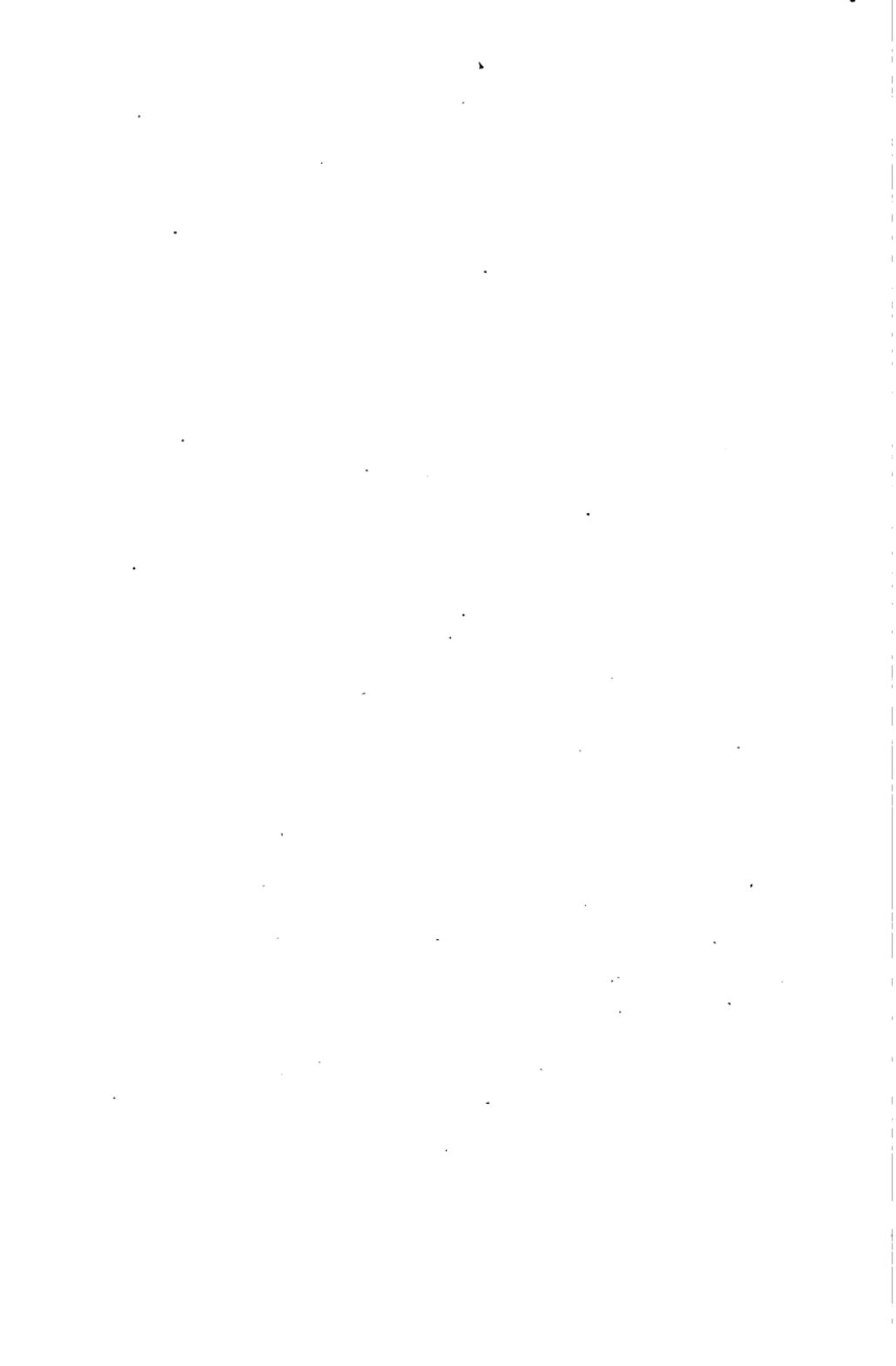
impassible et grave comme un sépulcre, élevant sa maigre silhouette au-dessus des flots courroucés et impuissants à l'atteindre, qui viennent à ses pieds s'engouffrer avec un bruit de tonnerre dans les anfractuosités du roc. De là, on voit scintiller au loin le feu du phare des Roches-Douvres, qui éclaire les écueils illustrés par le combat épique livré à la pieuvre par Gilliatt, le héros des *Travail-*

leurs de la mer; et, en s'avancant un peu pour contourner la pointe de Pleinmont, on aperçoit en mer les rochers des Hanois, groupe d'écueils très dangereux, dont un phare, construit sur le roc principal, signale aux navigateurs les abords redoutables.

A la pointe de Pleinmont commence la côte occidentale de l'île, pauvre, désolée, battue des tempêtes, et prolongée au large par des chapelets de roches fertiles en naufrages. Cette petite plaine de sable où poussent, à grand renfort d'un varech dont le rivage est prodigue, quelques légumes et de maigres céréales, est habitée par une population de pêcheurs qui ont leur centre et leur port d'attache dans la baie de Rocquaine. La plupart sont à la solde d'un armateur qui leur prête agrès et bateaux de pêche, de grosses gabarres bien pontées, sans élégance, mais qui tiennent admirablement la mer, car il faut aller à plusieurs milles au large; le poisson s'éloigne de plus en plus des côtes. Le château de Rocquaine, sur la baie du même nom, passait jadis pour être le rendez-vous des sorcières pour le sabbat. De 1563 à 1634, pendant une période de soixante et onze années, qui comprend les règnes d'Élisabeth, de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, soixante-dix-huit personnes, dont cin-



CASCADE DU MOULIN-HUET.

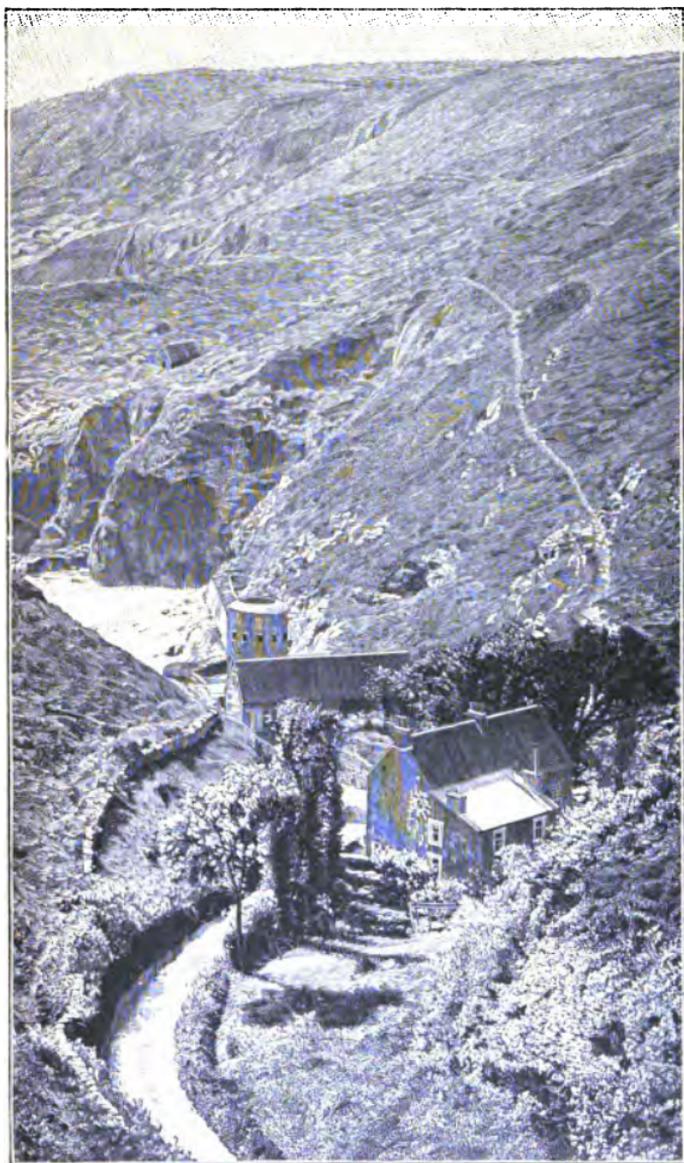


quante-huit femmes, furent jugées par la cour royale de Guernesey pour crime de sorcellerie. Mis à la question, les accusés avouèrent avoir assisté régulièrement aux cérémonies du sabbat au château de Rocquaine, et y avoir eu commerce avec le diable, qui se présentait à ses adeptes sous la forme d'un grand chien. Il leur remettait un onguent dont ils devaient s'oindre avant de venir au Sabbat et leur distribuait des poudres qui leur permettaient de se venger de leurs ennemis par des maléfices et en jetant des sorts aux personnes et aux bestiaux. Les archives insulaires, conservées au greffe de Saint-Pierre-Port, contiennent tous les détails de ces procès curieux, avec les confessions, en vieux français, des accusés soumis à la torture; un érudit guernesiais, M. J.-Linwood Pitts, a reproduit ces pièces intéressantes, avec la traduction anglaise en regard, dans une brochure intitulée *Witchcraft in the Channel Islands* (la sorcellerie dans les îles de la Manche), publiée par la bibliothèque Guille-Allès. Des soixante-dix-huit accusés de sorcellerie, huit seulement furent acquittés; quatre furent brûlés vifs; vingt-huit pendus d'abord et livrés aux flammes ensuite; plusieurs furent condamnés à la flagellation et à avoir une oreille coupée; d'autres enfin furent sim-

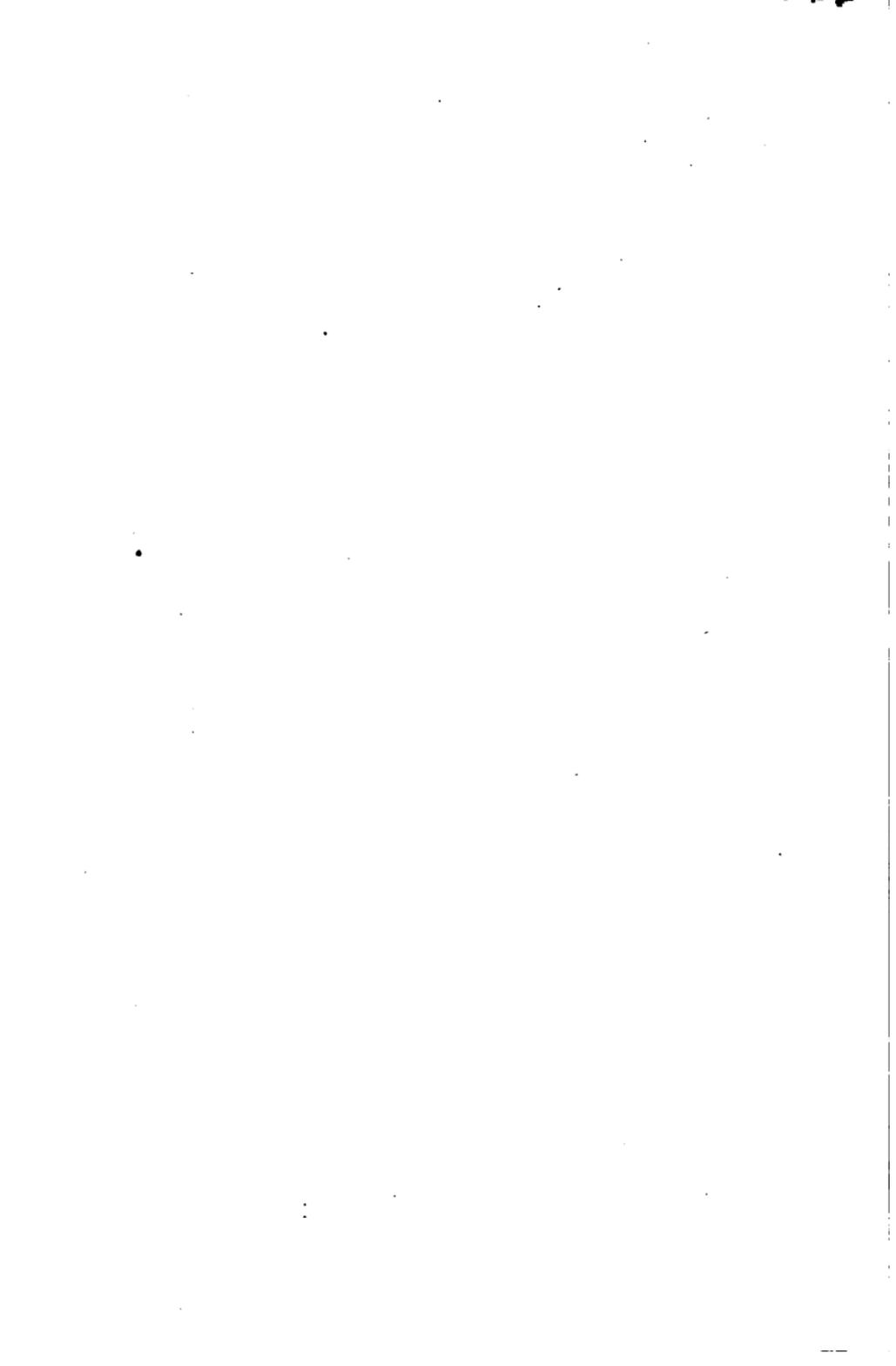
plement bannis de l'île et une femme fut pendue pour être revenue à Guernesey après son bannissement.

Quelques années auparavant, en 1556, sous le règne de Marie Tudor, trois femmes, la mère et les deux filles, furent brûlées vives à Saint-Pierre-Port pour cause d'hérésie. L'une de ces malheureuses, Perrotine Massey, donna le jour à un garçon sur le bûcher et l'enfant, sauvé des flammes, ayant été présenté au baillif Hélier Gosselin, ce barbare le fit rejeter dans le brasier pour que ce fruit d'hérétique ne survécût pas à celle qui l'avait conçu.

Un grand nombre de baies, quelques-unes assez vastes et formant de charmants hémicycles de sable et de rochers, découpent la côte occidentale de Guernesey : après celle de Rocquaine vient la baie de l'Erée, qu'une chaussée, recouverte seulement à marée haute, relie à l'île de Lihou, plateau granitique surélevé de quelques mètres au-dessus des marées des syzygies, et que les géologues attribuent à un soulèvement ; on y voit les restes d'un pricuré. Près de la route de Lihou, le cromlech du Creux-des-Fées consiste en une allée de pierres aboutissant à une chambre sépulcrale où ont été découverts de nombreux ossements. Plus loin,



VAL DU PETIT-BOT.



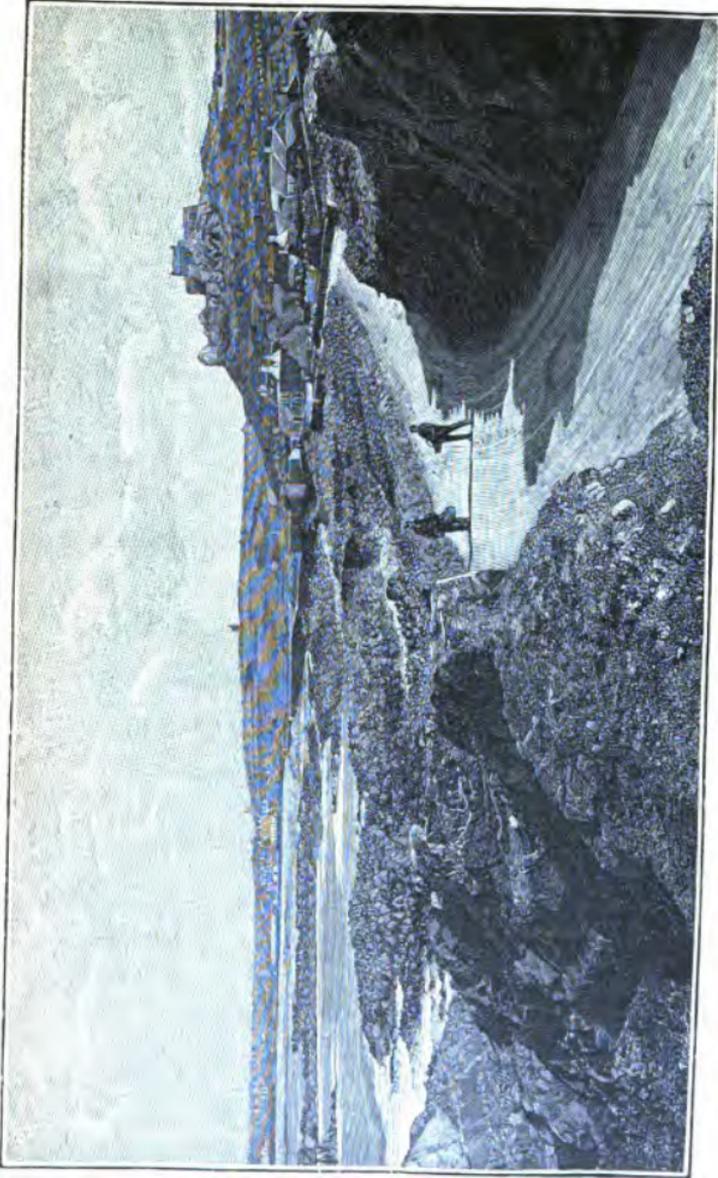
aux abords de la baie de Perelle, on remarque le tombeau de Catéoroc, guerrier celte.

La large baie du Vazon peut être considérée comme le principal bassin de réception des eaux insulaires. C'est là que viennent se déverser dans la mer le ruisseau des Talbots et un charmant petit cours d'eau dont le vallon, l'un des plus riants de Guernesey, abrite les pittoresques moulins du Roi. Non loin de là, sur la route des Grands-Moulins, se trouve le plus ancien monument de l'île : c'est la chapelle Sainte-Apolline, qui dépendait du prieuré du Valle, relevant de l'abbaye du Mont Saint-Michel. Cette chapelle, simple bâtisse rectangulaire, aux murs envahis par le lierre, conserve des restes de fresques. La date de son érection est très controversée; tandis que beaucoup d'auteurs la font remonter au ix^e siècle, d'autres, s'appuyant sur les registres de la Cour royale, prétendent qu'elle n'aurait été érigée qu'au xiv^e siècle, et qu'elle ne serait par conséquent pas antérieure aux églises paroissiales de l'île.

Le fond de la baie du Vazon est occupé par une forêt sous-marine, dont on extrait un combustible appelé *corban*. Plus loin, la délicieuse baie de Cobo, devenue un séjour d'été très recherché, et dont les abords se sont, depuis peu d'années, couverts de

villas, d'hôtels et de maison meublées, offre un agréable mélange de rochers et de plaquettes de sable fin, où la baignade ne présente aucun danger. Dans les conques pleines d'eau que laisse la mer en se retirant, on trouve une grande variété de plantes marines, des anémones de mer, des éponges et des corallines.

Le promontoire des Grandes Rocques, d'où le regard embrasse un amas de rochers découpés, taillés en pyramides et en aiguilles et recouverts de varechs et de zostères, forme la démarcation bien nette et bien tranchée entre la falaise granitique et la plaine de sable du nord de l'île. Une ligne tirée de l'ouest à l'est, des Grandes Rocques au château du Valle, qui servit de refuge au moyen âge pendant les incursions des pirates, et dont les débris pittoresques couronnent une petite éminence sur la côte orientale, séparerait presque exactement l'île proprement dite de son prolongement septentrional, basse terre qui naguère était isolée de la grande terre par la Brayé du Valle, chenal dans lequel courait la marée et qui a été desséché et livré à la culture; il en demeure un vestige et un témoin, le marais d'eau saumâtre, à côté de l'église du Valle, qui contient un mélange de plantes d'eau douce et de plantes marines. C'est entre Saint-



BAIE DE COBO.

Pierre-Port et ce château du Valle, dont nous venons de parler, que la seconde ville de Guernesey, Saint-Sampson, port marchand de 5 600 habitants, groupe ses maisonnettes et ses auberges autour de quais où de gros navires anglais viennent charger le granit qui s'extrait des carrières voisines. Les environs de Saint-Sampson, qui porte le nom de l'évêque de Dol, évangéliste de l'île, et dont l'église a été édifiée en 1111, au lieu même où débarqua le pontife, n'ont rien d'attrayant pour le touriste ; le sol, assez bosselé, a été troué de toutes parts, ce ne sont que carrières en exploitation ou carrières abandonnées, envahies par les eaux.

Tout autre est l'aspect de cette extrémité septentrionale de l'île qui formait autrefois un îlot à part, avant que les terrains de la Braye du Valle eussent été mis à sec. Aucune description ne peut rendre le charme intense et doux de ces pâtures communales, pelouses ondulées comme les vagues de la mer, dunes de sable recouvertes d'un tapis vert et soyeux, qui bordent la baie de l'Ancrese, ainsi nommée, selon la tradition, parce que Robert le Diable y jeta l'ancre. Un silence solennel règne dans cette « fin des terres », dont la quiétude n'est troublée que par les joueurs de cricket et de golf.

Sur ces pelouses, le bruit des pas est à peine perceptible; on n'entend que le frémissement de la vague expirante sur les petites grèves, dans les



UNE GUERNESIAISE.

anses multiples et peu profondes défendues par des tours, que le génie anglais loue à des amateurs guernesiais pour servir de rendez-vous champêtres et de vide-bouteilles.

C'est là, aux temps où Guernesey n'était qu'une vaste fo-

rêt, que les Druides célébraient leurs mystères; le sol est jonché de mégalithes : autel de Dehus, allée couverte de l'Anresse — celle-ci sur le promontoire qui sépare les baies de l'Anresse et du Grand-Havre —, Rocque qui sonne, Rocque-Balan (*qui balance*), tombeau du Grand-Sarrazin, etc. L'autel de Dehus est le mégalithe le plus



PHARE DES HANOIS.



important de Guernesey. C'est une grotte sépulcrale sous tumulus, divisée en plusieurs chambres et longue de 12 mètres. Le tumulus est entouré d'un cercle de pierres. Cet autel druidique fut découvert accidentellement en 1811; ce ne fut qu'en 1837 qu'on le mit complètement au jour, grâce aux efforts persévérants d'un archéologue distingué, le docteur Lukis. Que ne peuvent-elles parler et nous redire leur histoire, nous retracer les événements dont elles furent les témoins, ces pierres sacrées, muettes dans le champ solitaire!

... A l'horizon, pas une voile, pas un panache de fumée; la mer est déserte comme la terre. Des vols de mouettes rasant le sol de leurs ailes blanches; le soleil couchant empourpre l'horizon de l'ouest, la mer resplendit des derniers feux de l'astre du jour, pendant qu'à l'est elle frissonne, froide et glacée, dans la montée du crépuscule du soir. Que de fois, seul et pensif, j'ai suivi de là l'envahissement progressif de l'ombre, jusqu'à ce que la terre et la mer fussent noyées dans le même océan de brume, muraille grise et compacte que le feu lointain et à éclipses des Casquets perçait difficilement de timides et blafardes lueurs! Alors, debout, rêveur, sur cette pointe d'Auregny qui termine Guernesey au nord et que les embruns assail-

lent et battent de toutes parts, il me semblait, dans la nuit noire, que l'étroite langue de terre cérait sous la pression du flot, et que, doucement, dans le bercement mélancolique de la vague plaintive, mon corps et mes pensées étaient, sur ce radeau mystique gouverné par un nautonier invisible, transportés dans les vastitudes de l'Infini!



CHAPITRE XVIII

Sercq, la perle des îles. — Grand et Petit Sercq. — L'isthme de la Coupée. — Un ivrogne avisé. — Autrefois et aujourd'hui. — Entrée par un tunnel. — Fief de haubert : la seigneurie et les droits du seigneur. — Une révolution en miniature. — Les merveilles de Sercq. — Ruse de guerre. — La prison et le régime des prisonniers. — La langue française à Sercq.

SERCQ, la merveille de l'archipel de la Manche, s'hérissé dans un entourage d'écueils et de roches sans nombre, sa haute muraille comme un géant au milieu des pygmées. Ce qui la fait paraître ainsi formidable, c'est la verticalité de ses falaises, qui s'élèvent perpendiculairement d'un seul jet à cent mètres au-dessus du niveau des hautes mers. Auprès d'elle, les autres îles sont des pastels ou des aquarelles à côté d'une eau-forte burinée par les vagues dans le granit. Nulle part ailleurs, la pierre n'a été à ce point tailladée,

ouvragée, creusée, façonnée par les flots. Le travail séculaire des eaux l'a presque percée d'outre en outre de grottes, de cavernes, de couloirs, dans lesquels la mer s'engouffre avec fracas. L'aspect de sa côte, fouillée, rongée, trouée au point qu'on se demande si l'arête ravagée de la base ne va pas céder à la pression des eaux et si le plateau insulaire ne se détachera pas quelque jour de cette frêle assise pour rouler dans l'abîme béant, est empreint d'un caractère de terrifiante majesté si prononcé, que Sercq a souvent été comparée aux Orcades et aux Shetland.

L'île dresse ses parois abruptes à dix kilomètres à l'est de Guernesey, dont la sépare le chenal de mer du Petit Ruau, comme le Grand Ruau la sépare de la petite île de Herm, et le passage de la Déroute, ancien lit fluvial, du Cotentin : le point le plus rapproché de la côte française, le cap de Flamanville, est à 35 kilomètres à vol d'oiseau des rivages escarpés de Sercq.

L'île a une superficie de 510 hectares, dont 200 hectares en culture, et une population de 506 habitants. Pas de centre, aucun village, pas d'agglomération : des cottages, des fermes, des hôtels éparpillés sur le plateau, sur les pentes ou au fond de profondes ravines.

Sercq se divise en deux parties : au nord le Grand Sercq, long de 3 750 mètres avec une largeur maximum de 2 560 mètres et une superficie d'environ 420 hectares; au sud le Petit Sercq, long de 1 300 à 1 400 mètres, avec une superficie d'environ 90 hectares. Ces deux parties sont reliées par l'isthme de la Coupée, long de 180 mètres, élevé de 90 mètres au-dessus de la mer et ayant à peine à cette hauteur 2 mètres de large. La Coupée est la grande curiosité de Sercq; cette chaussée étroite, dominant de toutes parts des abîmes, sans autre garde fou qu'une fragile main-courante en bois d'un seul côté, est réellement effrayante par les fortes tempêtes. Alors les vagues déchainées se soulèvent en montagnes blanches des gouffres ouverts à droite et à gauche de l'isthme, bondissent à l'assaut de la mince langue de terre et la couvrent d'une écume ruisse-lante; il semble que le sol branle sous les pieds, et, si le vent fait rage, il est impossible de franchir l'isthme et de communiquer du Grand Sercq avec le Petit Sercq. Le tableau est prodigieux et défie toute description : ouragan au-dessus, dans l'air, tempête en dessous, dans la mer; la Coupée est un radeau de la Méduse; le vacarme est effroyable, la coalition du bruit des vagues avec les hurlements du vent produit un effet infernal. Même dans les

temps calmes, il n'est pas sans péril de traverser l'isthme par les nuits noires ; le moindre faux pas précipiterait l'imprudent passant dans un abîme vertigineux, à mer haute dans les flots qui battent la muraille, à mer basse sur des rochers où il se briserait, sans espoir de secours, sans que ses appels eussent chance d'être entendus. Cependant, des ouvriers occupés aux fermes du Petit Sercq traversent la Coupée tous les soirs, dans les ténèbres, pour regagner leur logis. Autrefois — il n'y avait alors pas même de rampe sur l'isthme — un vieux canon se trouvait sur la route qui court de part en part à travers l'île, au point où, par une descente rapide, cette route aboutit à la Coupée, et l'on cite encore à Sercq l'histoire devenue légendaire d'un habitant du Petit Sercq qui venait très régulièrement passer la soirée dans la grande île et s'en retournait plus souvent que de coutume fortement éméché et titubant à la suite de libations trop copieuses et trop prolongées. Lorsque le Petit-Serquais arrivait à la descente et concevait des doutes sur la solidité de ses jambes, il avait un moyen à lui, des plus pratiques, de s'assurer s'il pouvait en sécurité affronter l'isthme ; il enfourchait le vieux canon, et, s'il parvenait à l'extrémité en gardant l'équilibre, il passait la Coupée ; sinon, il



LA COUPÉE A SERCO.

se couchait à côté de l'engin protecteur, jusqu'à ce que le sommeil eût dissipé les fumées de l'ivresse.

L'intérieur de Sercq est un plateau dont le point culminant, le moulin seigneurial, au centre du Grand Sercq, atteint 114 mètres d'altitude. Ce plateau est essentiellement granitique; mais le granit n'est homogène que dans le Petit Sercq, composé tout entier de roches granitiques. Dans le Grand Sercq, il est recouvert de schistes chloriteux et sériciteux, à l'exception de l'extrême pointe nord qui est granitique, et d'une étroite bande côtière à l'est du port du Creux, formée de gneiss. La Coupée appartient aux schistes hornblende. Il est à remarquer que le travail lent, mais continu, de désagrégation, qui a permis à la mer de se frayer de nombreuses cavités dans le bloc insulaire, ne s'est accompli que dans la partie schisteuse; ainsi la Coupée, sans cesse amincie par la sape des vagues, se trouve exactement à la limite des schistes et du granit, mais elle appartient entièrement à la formation schisteuse, et c'est encore dans les schistes que l'eau a creusé le passage du Gouliot, qui sépare actuellement Brechou du Grand Sercq, auquel cet îlot était jadis réuni.

Il n'y a pas vingt-cinq ans, la traversée de Guernesey à Sercq était tout un voyage. Le trajet

s'accomplissait par des voiliers qui partaient tantôt le matin, tantôt le soir, suivant les caprices de la marée; on savait bien quand on devait quitter le rivage de Guernesey, mais on ignorait à quelle heure on atteindrait celui de Sercq. Le plus ou moins de durée de la traversée dépendait des courants, de l'état de la mer et surtout de la direction et de la force du vent. Les péripéties d'un voyage qui tenait de l'aventure avaient leur charme pour les bons marins, et elles éloignaient de l'île enchanteresse la foule des touristes. Sercq, c'était alors le mystère et l'inconnu; il n'était fréquenté que par quelques familles guernesaises, qui y prenaient leurs quartiers d'été dans des auberges sans prétention ou chez les campagnards. On s'y rendait par bandes; la camaraderie et la douce gaieté y régnaient en souveraines maîtresses. C'étaient tous les jours des parties folles à travers les campagnes parfumées de l'île, surtout en juin, quand les prés ne sont qu'un tapis de fleurs éclatantes, aux tendres parfums et aux fraîches corolles. Du matin à la nuit tombante, on courait par groupes dans les sentiers ombreux aux talus recouverts d'une herbe soyeuse et épaisse, dans les ruelles étroites entre haies fleuries, dans les petites vallées où de verts bosquets alternent avec de charmantes prai-

ries, sur les falaises et sur les grèves, dans les rochers couverts de mousse et de varech. On était les maîtres de l'île, sans empiéter sur les droits du seigneur; la contrainte était bannie du cénacle, le sans-gêne de rigueur et, après ces journées passées à folâtrer et à gambader dans une nature fruste et sauvage, on dormait à poings fermés jusqu'à ce que l'aube naissante donnât le signal du renouvellement des mêmes exercices sains et joyeux. Pas de journaux, le courrier apportait les lettres à des intervalles irréguliers; on ne s'occupait ni du monde, ni des événements extérieurs, la politique était le cadet des soucis. Mais des peintres anglais sont venus, et les tableaux des paysagistes exposés aux salons de la *Royal Academy* de Londres, ont fait connaître Sercq; une *authoress* en renom, Hesba Stretton, a fait de l'île romantique le théâtre d'un de ses romans, *The Doctor's Dilemma*, traduit en français sous le titre *Le docteur dans l'embarras*. Aussitôt Sercq est sorti de l'oubli; les touristes anglais sont venus s'ébattre sur ces rochers délaissés et paisibles, au grand effroi des oiseaux de mer qui en étaient jusque-là les seuls hôtes et qui pouvaient se considérer comme leurs légitimes propriétaires; tous les Smith et tous les Jones ont voulu voir les sites étranges et dantesques reproduits par les

peintres, toutes les *misses* de la vieille Albion se sont ruées sur la modeste ferme de la Frégoncée, où se déroulait l'action du roman. Sercq est devenu à la mode, il a pris place parmi les *summer-resorts* de la fashion britannique; pendant trois mois de l'été, c'est une cohue bariolée et encombrante qui envahit les hôtels, toutes les maisons transformées en pensions, avec leurs salons solennels et banals, où tous les soirs des demoiselles guindées roucoulaient des romances sentimentales, pianotent, et remplissent l'air des accords de Beethoven et de Mozart. On trouve au débarcadère des voitures pour faire le tour de l'île, des guides pour conduire aux grottes; il y aurait des *mail-coaches*, si l'exiguïté de l'île et la disposition du terrain ne s'opposaient à l'introduction de ce genre de véhicules.

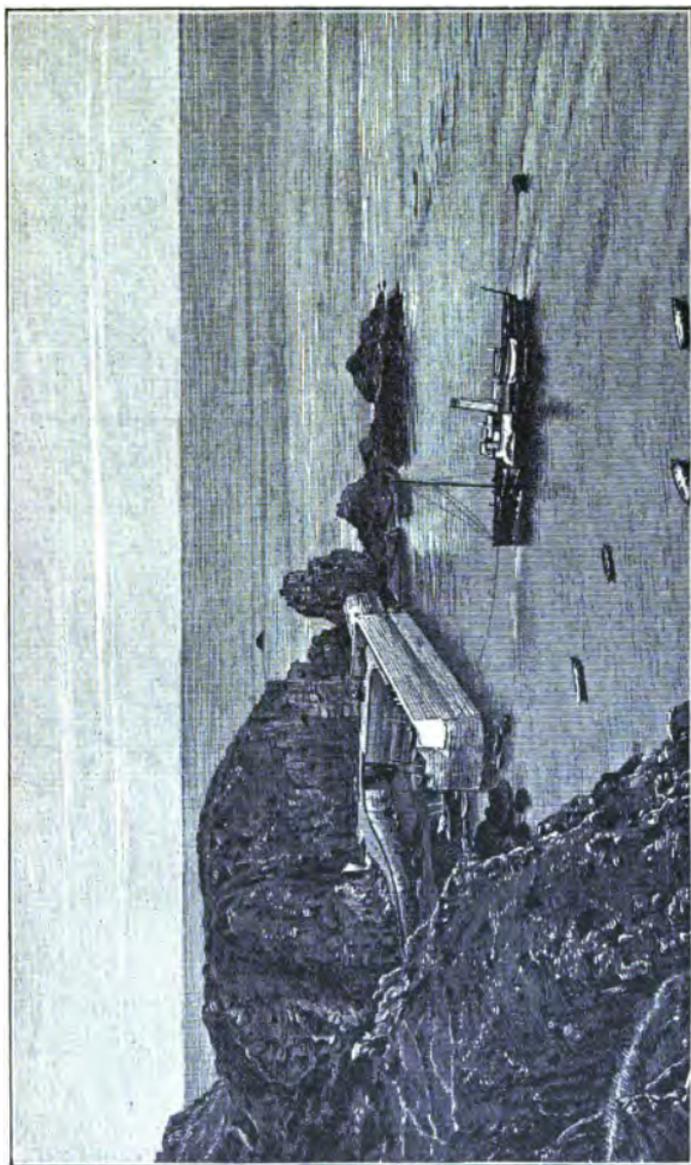
Sercq n'est plus Sercq, Sercq n'a plus d'ombre, de voiles et de mystère; ce n'est plus le rude Eden, le Paradis de la nature où quelques privilégiés allaient se retremper aux beaux jours et dont on rêvait dans les noires et froides journées hivernales comme d'une espérance et d'une promesse, comme d'un coin de ciel bleu entr'ouvert sur l'avenir.

Maintenant que de bons vapeurs font, durant la saison clémente, un service quotidien entre Guer-

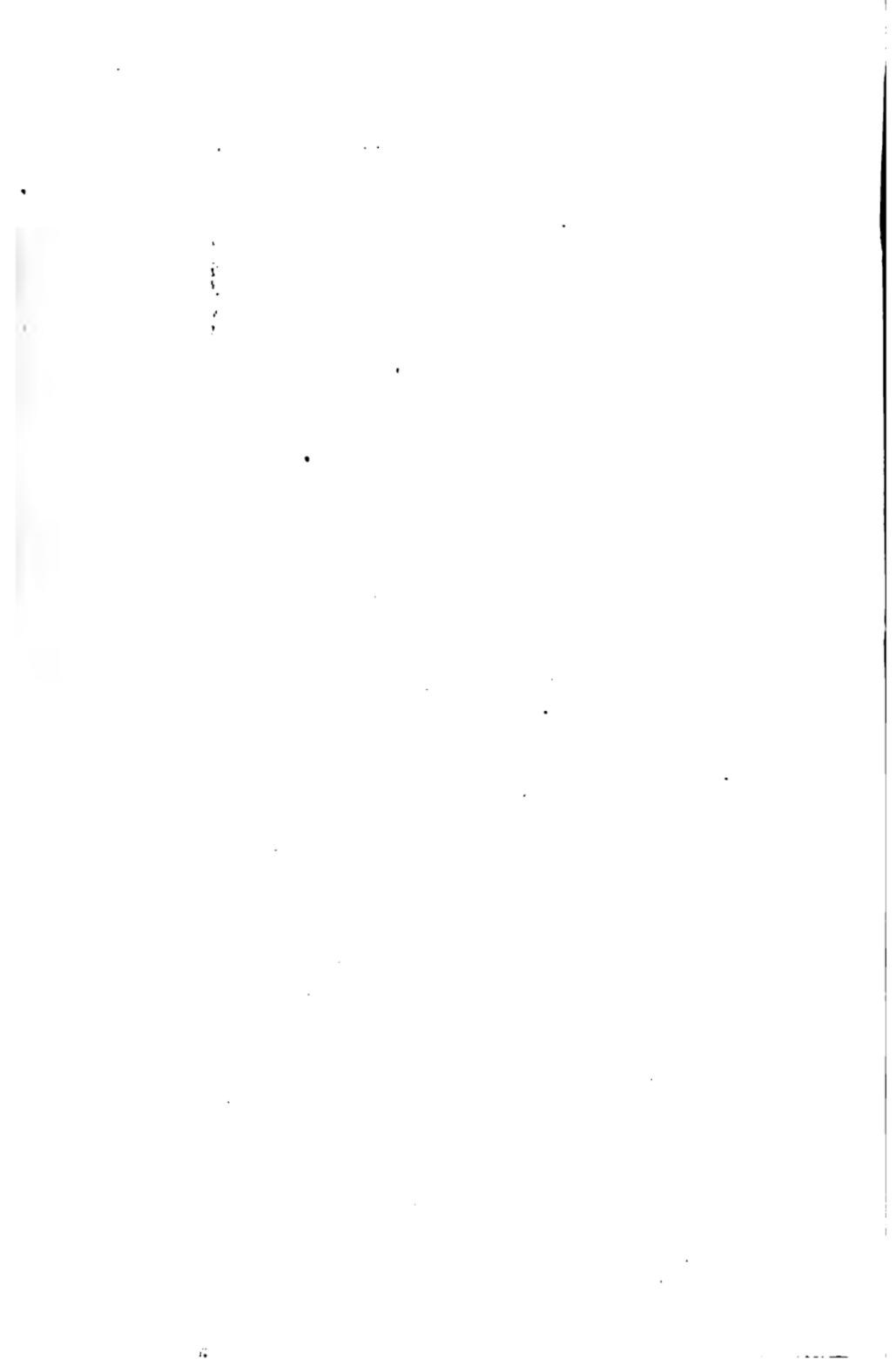
nesey et Sercq, le voyage n'a plus d'aléa ni d'émotions ; c'est une simple promenade sur l'eau, et une promenade charmante et tout à fait réjouissante pour les yeux. Au sortir du beau havre de Saint-Pierre-Port, les regards sont captivés par le panorama de la ville étagée sur ses collines luxuriantes. Le bateau franchit le Ruau, passe au sud de Herm, parfois, quand la marée le permet, entre cette île et Jethou, et Sercq se présente par sa côte occidentale, dont les parois plongent à pic dans la mer. Cette côte, découpée en une multitude de promontoires et de petites anses arrondies, est séparée de Brechou par un étroit chenal, que semble fermer au sud un immense rocher pyramidal : c'est le passage du Gouliot, large de 75 mètres, avec une profondeur d'eau de 15 mètres à mer basse. La marée court dans le Gouliot comme dans une écluse, avec une vitesse de près de dix kilomètres à l'heure. L'îlot de Brechou ou île des Marchands, long d'environ 1 100 mètres sur 255 mètres de plus grande largeur, émerge à 45 mètres au-dessus des eaux : c'est un plateau dénudé supporté par de hautes falaises, avec une ferme entourée de champs de céréales. On y remarque la Cave des Pirates, dans laquelle se trouve une mine de cuivre abandonnée ; l'eau s'engouffre dans cette grotte avec un bruit

semblable à celui d'un coup de canon. Brechou est granitique sur les deux tiers de sa surface; seule, la partie orientale, qui domine le passage du Gouliot, est formée de schistes hornblende.

Une déchirure claire zèbre la falaise sombre et signale la Coupée; puis on double un long et bas éperon de roche pour contourner la côte méridionale, et le paysage de mer devient d'une sauvagerie extraordinaire. Le navire se frayé péniblement un chemin à travers un dédale de rochers et d'écueils, au milieu desquels se montre le gros morne de l'Étac de Sercq; on range de très près une muraille élevée et d'un gris si sombre qu'au pied la mer prend une teinte noirâtre, et enfin apparaît dans un cirque, sur la côte orientale, un bout de jetée sur lequel le bateau met le cap : c'est le havre du Creux, le principal, pour ne pas dire le seul port de Sercq, car les autres ne sont que des abordages de bateaux de pêche, sans accès sur le plateau, si ce n'est par des sentiers de chèvre et des échelles à crampons de fer appliquées sur le roc. Là, dans une excavation de rochers étranges, au fond d'une petite baie entourée de brisants, a été construit un quai de pierre formidablement assailli par les vagues et que les vapeurs accostent à mi-marée. Si la mer est basse, on voit se détacher une quantité



PORT DU CREUX A SERCO.



de petites barques amarrées au fond de l'anse, dans un retraits de roches, et montées par des bateliers serquais, intrépides gaillards au buste serré dans un tricot bleu; naguère l'un d'eux, qui se distinguait de ses confrères par un bonnet rouge à houpette en queue de mèche du même rouge écarlate, fut célèbre parmi les touristes sous le sobriquet de *Red cap*. Tous ces canots évoluent autour du vapeur, qui jette l'ancre dans la baie, grouillent dans l'eau, se heurtent, au risque de se tourner quille en l'air, ce qui serait un détail sans importance, les insulaires qui les conduisent nageant comme des marsouins; ils accostent, péniblement quand la mer est grosse, cueillent les passagers et les déposent sur un escalier de pierre, au bas de la jetée.

Là, le voyageur qui visite Sercq pour la première fois promène vainement autour de lui des regards inquisiteurs et étonnés; partout des rochers à pic, le ciel en haut, l'eau en bas, d'issue nulle part. Comment pénétrer dans cette île enchantée? Avant la construction de la jetée, c'était bien autre chose; on débarquait contre la roche et on n'apercevait rien, si bien qu'un navire de l'amirauté anglaise, relevant ces côtes, eut beau faire plusieurs fois le tour de l'île, ses officiers ne découvrirent aucun

débarcadère, et le cuirassé alla porter à Portsmouth l'ahurissante nouvelle que Sercq était une île inabordable et impénétrable. Cependant, en cherchant bien, au delà d'une petite passerelle, on entrevoit une sorte de trou noir pratiqué dans la partie inférieure de la falaise : c'est l'entrée souterraine de Sercq, un tunnel de 100 mètres de longueur, étroit, bas et suintant. Ce tunnel a remplacé une autre ouverture, percée à sa gauche en 1588; auparavant, un escalier conduisait dans l'île, et une chaîne et une porte fermaient cette entrée bizarre.

En sortant du tunnel, on se frotte les yeux comme au réveil d'un mauvais cauchemar : c'est une fantasmagorie, un éblouissement. Autant l'accès de l'île est froid et sinistre, autant l'intérieur est riant et chaudement coloré. On se trouve subitement transporté au fond d'une petite vallée idyllique. Les pentes sont tapissées de bois à la gaie frondaison; dans les talus verts se creusent des puits aux antiques margelles, encadrés de pierres moussues; des sources pures s'épanchent en filets d'eau babillards et murmurent sous le feuillage. Une belle route monte dans ce délicieux paysage jusqu'au plateau, d'où divergent de petites vallées qui descendent vers la côte; les plus réputées sont

la vallée Dixcart et la vallée Baker, boisées et fraîches, avec leurs vieilles maisons aux toits de chaume et au revêtement de lierre, de fuchsias et de roses trémières.

Sercq n'a pas de monuments à montrer à l'antiquaire, pas de vestiges des temps anciens pour passionner les archéologues, si ce n'est un cromlech bien conservé au Petit Sercq.

La Seigneurie, qui date de 1730, est surtout remarquable par ses beaux jardins et ses plantations de bois conifères. Dans le parc se trouve la fontaine Saint-Magloire, surmontée d'une croix, et un étang superbement encadré d'une végétation extrêmement luxuriante. L'église anglicane n'a pas de prétentions architecturales; elle fut construite en 1820 par le seigneur Pierre Le Pelley, qui fut noyé en traversant de Sercq à Guernesey. Du haut de la falaise insulaire, on vit le bateau qui le portait jeté sur le flanc par un coup de mer et ses occupants précipités dans les flots; on put, pour ainsi dire, assister aux péripéties de leur agonie sans qu'il y eût moyen de leur porter secours. Dans l'église, une inscription rappelle cet accident, avec le court et significatif verset : « La mer rendra ses morts ».

Le Petit Sercq se compose de quelques fermes

entourées de champs de blé. Sa côte est creusée d'un grand nombre de portelets et de petits havres, dont le plus important est le port Gorey, avec une jetée en ruines. Ce port avait été aménagé vers 1835 pour une exploitation minière qui fit un instant tourner toutes les têtes. On avait trouvé un filon d'argent et aussi du plomb; un matériel d'exploitation fut acheté en Angleterre et l'on put croire un instant que le Petit Sercq recélait dans ses flancs des trésors. Déjà les Serquais bâtissaient force châteaux en Espagne; une société minière s'était constituée, le seigneur lui avait imposé ses conditions, le bruit se répandait que Sercq était une Californie en miniature; mais l'illusion fut de courte durée : au bout d'un an de fouilles et de travaux, les veines furent reconnues insignifiantes et superficielles et la compagnie minière suspendit l'exploitation, dont le plus clair résultat fut une perte sèche de 500 000 francs pour les actionnaires.

Dans les champs et sur les falaises du Grand et du Petit Sercq, et particulièrement dans les vallons boisés, les lapins pullulent, d'excellents petits lapins de garenne qui partent dans les jambes des promeneurs et dont la chair, délicate et fine, est très appréciée à Guernesey. On en exporte dans

cette île des quantités considérables; et la chasse n'étant soumise à aucune réglementation, des spéculateurs se livraient à des hécatombes et à des tueries telles que, le braconnage aidant, ce gibier menaçait de disparaître. Aussi la législature de Sercq a-t-elle édicté une loi sur la chasse qui, en 1892, suscita dans l'île des émeutes violentes. Des scènes de vandalisme furent commises; le brandon de l'incendie promena la terreur dans ces campagnes d'ordinaire si calmes. De Guernesey, on voyait les colonnes de fumée s'élever dans le ciel, les flammèches rouges crépitaient dans les airs; c'était une ferme, une gerbe de blé, une jaonnière qui brûlait et les auteurs de ces méfaits demeuraient inconnus. Aussitôt, quelques correspondants de journaux parisiens télégraphièrent que Sercq était en révolution contre son seigneur : des articles émus assurèrent le petit peuple de Sercq des sympathies des grandes démocraties, pour peu on aurait levé des corps de volontaires pour aider à l'affranchissement de ces malheureux serfs; pendant quinze jours, la presse retentit de clameurs et de récits invraisemblables; des dessinateurs en chambre s'en mêlèrent et montrèrent dans les gazettes illustrées des fermes en feu, de prétendues fermes de Sercq, qui ressemblaient à

des chalets suisses ou à des huttes de la Forêt Noire; puis, tout à coup, le silence se fit, on n'entendit plus parler de rien; on ne sut jamais comment s'était terminée cette grande révolution, si le peuple avait eu raison de ses oppresseurs, ou si le despote avait étouffé dans le sang les cris des martyrs, et cela pour la bonne raison qu'il n'y avait jamais eu de révolution et que tout se bornait à une émeute de braconniers pour d'innocents lapins de garenne.

Si l'île de Sercq n'a pas de monuments, elle abonde en curiosités naturelles : poèmes de pierre sculptés dans ses âpres falaises par le grand artiste qu'est la mer. Ses continuelles et rudes caresses ont accumulé bizarreries sur bizarreries, phénomènes sur phénomènes : obélisques, aiguilles, pitons détachés, de toutes les tailles et de toutes les formes, attestent le travail ininterrompu et l'étonnante fantaisie de l'éternel sphinx mouvant. Ces poèmes gravés et tailladés dans la roche sont tragiques comme des épopées; l'aspect de la côte a quelque chose d'austère, de religieux et de biblique qui justifie la qualification donnée par un auteur anglais à ce grand œuvre : *sermons in stones*, sermons d'une vibrante éloquence, perpétuellement recomposés et refaits, qui parlent au

cœur un langage magnifique et universel, énamourent les âmes, captivent l'imagination et enchainent les esprits.

Outre l'isthme de la Coupée, le clou de ces merveilles, les principales curiosités de Sercq sont : sur la côte occidentale, les grottes du Gouliot, abordables seulement aux grandes marées et qui s'ouvrent en face de Brechou, pleines d'algues rares et de méduses, et où les naturalistes peuvent récolter des actinies, des holothuries et des myriades de zoophytes et de protozoaires agglomérés dans de limpides bassins remplis d'eau de mer ; le port du Moulin, ainsi nommé d'un moulin construit par saint Magloire, et formé par un demi-cercle de rochers hauts de 80 à 100 mètres ; les rochers isolés des Autelets, séparés du port du Moulin par une galerie voûtée et une série de grottes éclairées, et entre lesquels s'ouvrent de petites vasques tapissées d'algues ; et les grottes des Boutiques, à double entrée, dont le fond est parsemé de petits gouffres et dont les parois paraissent formées par des blocs empilés : leur salle principale, haute de 20 mètres, est percée d'une fissure par laquelle filtre un mince rayon de lumière. Sur la rive orientale de l'île, il faut signaler l'immense cheminée du Creux Derrible, située sur le bord de la falaise,

et qui communique avec une grotte accessible à marée basse. C'est aussi sur cette côte que s'ouvre l'adorable baie Dixcart, avec une jolie plagette de sable entre parois boisées, où aboutit l'ombreuse vallée du même nom. Le Petit Sercq a des rives extrêmement tourmentées et taillées à l'infini; on y remarque le Pot, énorme excavation circulaire tapissée de lierre et de fougères et percée dans sa partie inférieure d'un orifice par lequel l'eau s'engouffre à marée haute. Il faudrait faire le dénombrement de toutes les roches, de tous les caps, de tous les promontoires, de toutes les anses de ces côtes splendides et captivantes, dont les beautés sévères et les magnificences grandioses contrastent avec le charme paisible de l'intérieur de l'île : ici, l'idylle et l'églogue, la paix et le recueillement, les bosquets feuillus remplis du chant des oiseaux, là, le drame lugubre et noir, une accumulation d'horreurs superbes, la poussée sinistre et retentissante des flots et le bruyant déchainement des vagues.

Les parties les plus remarquables des côtes sont d'accès difficile du côté de la terre; pour avoir une idée complète de Sercq, il faut faire le tour de l'île dans une barque et longer toutes les sinuosités du rivage; c'est un spectacle sublime qui remplit

l'âme de terreur et d'effroi, et imprègne le spectateur d'une vénération mystérieuse presque accablante et excluant toute pensée profane pour ne laisser subsister dans l'esprit qu'une sorte de respect muet et religieux.

L'histoire et la constitution politique de l'île de Sercq ne sont pas moins intéressantes à étudier que sa formation géologique et ses paysages. Les annales historiques sont muettes sur Sercq jusqu'en 568, époque à laquelle saint Magloire, évêque de Dol, vint avec 62 disciples y fonder un monastère. Plus tard l'île fut longtemps abandonnée et devint un nid d'écumeurs de mer qui exerçaient leurs déprédations sur les côtes voisines et rapportaient leur butin dans leur repaire. Du haut des falaises inaccessibles, ils guettaient les navires passant au large, fondaient sur leur proie, égorgeaient les marins et les rares passagers et rentraient dans l'île pour mettre en sûreté les dépouilles de leurs victimes. De grands feux allumés sur les rochers induisaient en erreur les vaisseaux cinglant dans les ténèbres à travers les écueils de la mer redoutable, hérissée de dangers que ne signalait alors aucune bouée, que n'illuminait aucun phare; ils venaient s'échouer sur les brisants où les pirates confisquaient la cargaison et exer-

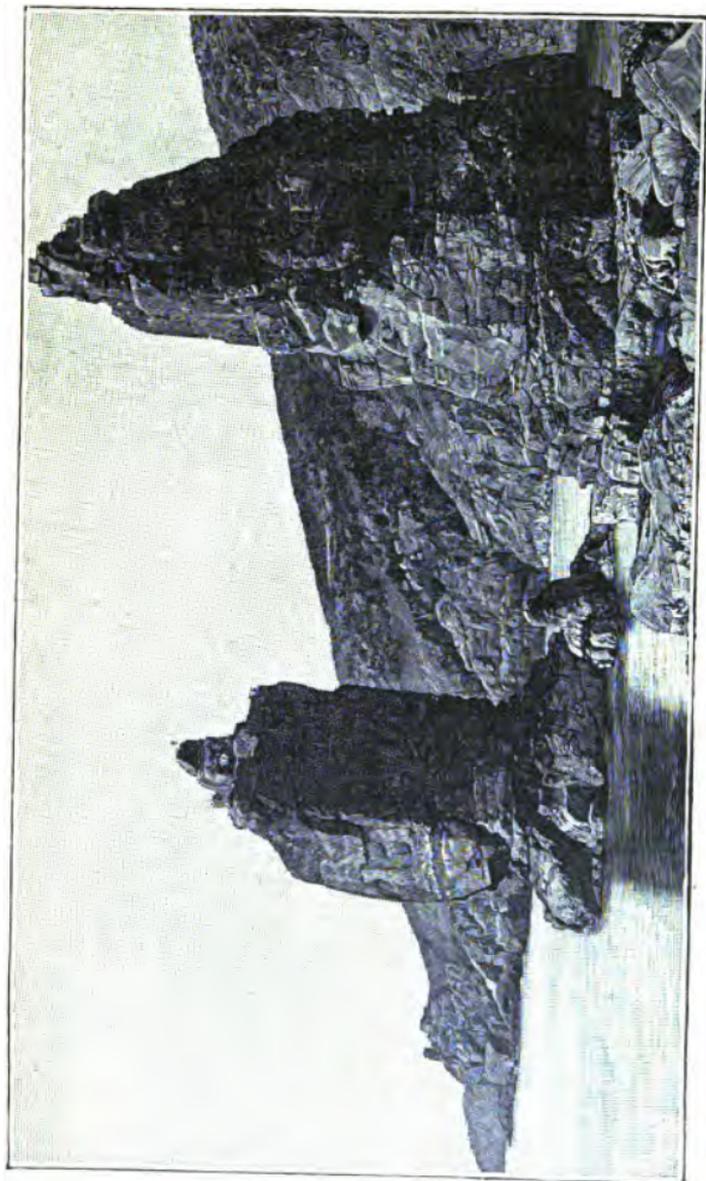
étaient sans crainte de représailles leurs instincts de pillage. Aussi ces côtes inhospitalières étaient-elles redoutées de tous les navigateurs; elles étaient considérées comme doublement dangereuses par leurs écueils et par leurs habitants, elles étaient tenues pour des nids de forbans, et, au xvi^e siècle, Rabelais se faisait l'écho de cette opinion peu flatteuse dans son *Pantagruel* en laissant Panurge qualifier de « terres des voleurs et larrons, les îles de Cerque et Herm, entre Bretagne et Angleterre ».

En 1549, 400 Français, sous le commandement du capitaine Bruel, prirent possession de l'île, alors inhabitée. Ils l'auraient longtemps gardée sans la ruse d'un capitaine hollandais qui réussit à la rendre aux Anglais six ans après par un coup de main des plus réussis. L'île était inabordable et l'on ne pouvait songer à la prendre par la force. Les Français avaient construit des retranchements dans lesquels, au sommet de la falaise, ils surveillaient en sécurité les approches de l'île; une de ces redoutes, en ruines, existe encore et s'appelle le fort Français. Impossible de débarquer des gens armés, puisque l'unique voie d'accès était un escalier fermé par une porte et facile à défendre; une poignée d'hommes décidés postés au haut de cette

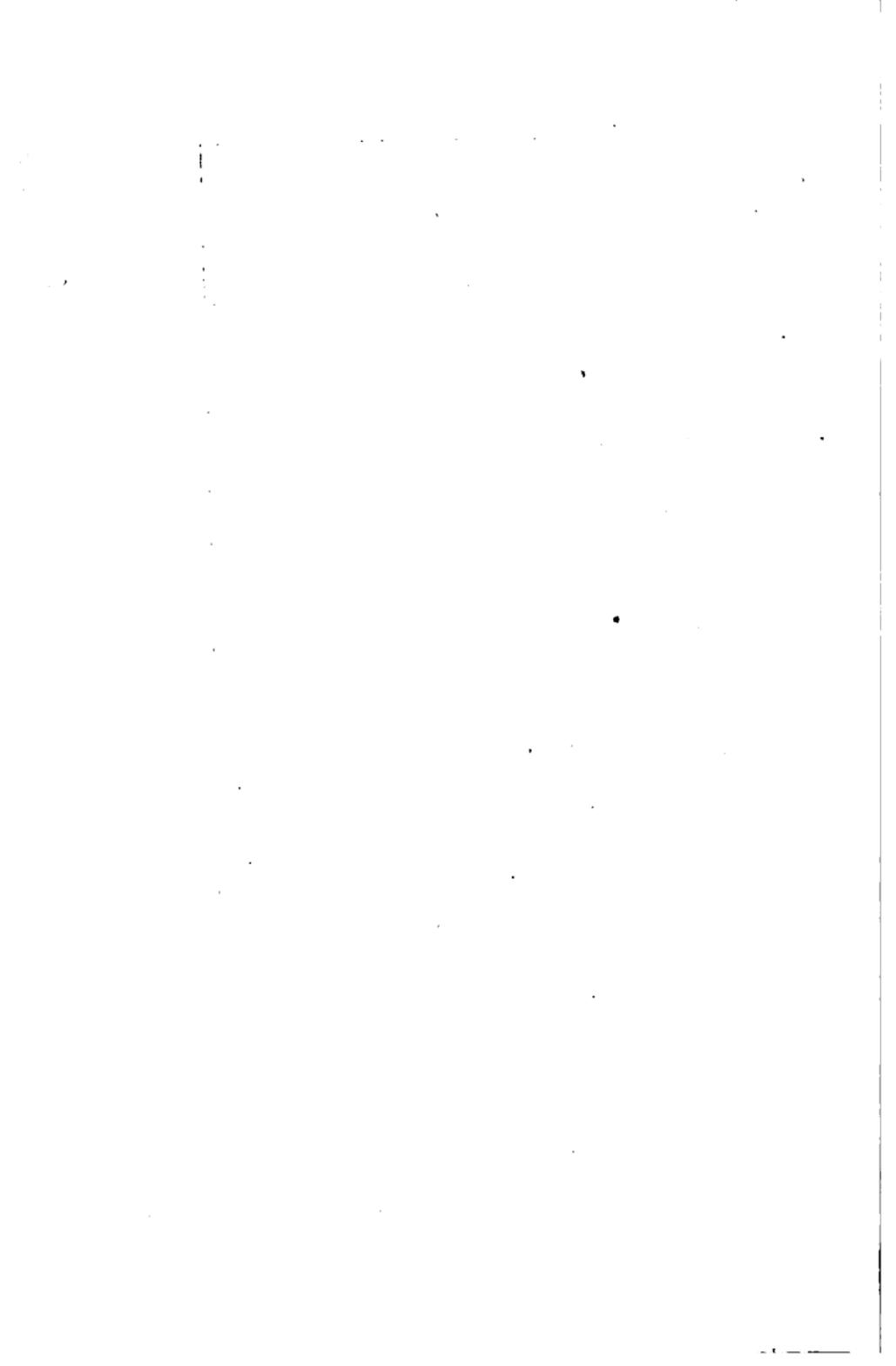
échelle aurait eu facilement raison des assaillants et les eût tous jetés à la mer l'un après l'autre, quel que fût leur nombre. Le malin Néerlandais usa de stratagème. Il jeta l'ancre dans la baie du Creux, fit des signaux de détresse, mit son pavillon en berne et demanda au commandant français une audience qui lui fut accordée. On vint le chercher dans un canot et on le conduisit, les mains garrottées et les yeux bandés, dans l'intérieur de l'île. Avec des larmes dans la voix et un accent de sincérité auquel de moins naïfs auraient pu se laisser prendre, le capitaine raconta que le propriétaire de son navire, un riche marchand batave, était mort à bord et qu'il avait exprimé avant de mourir le désir de ne pas être jeté à la mer et d'être enterré en terre chrétienne et consacrée. Il venait donc prier le commandant de lui accorder l'autorisation de débarquer avec partie de son équipage, pour rendre les derniers devoirs à son patron et se conformer aux suprêmes volontés du défunt en l'inhumant dans la chapelle de l'île. En retour, il offrait aux Français une partie de la cargaison. Le commandant ne vit point malice dans cette proposition insidieuse et alléchante et acquiesça aux désirs du capitaine en exigeant toutefois que les marins hollandais débarquassent sans armes. De retour à

bord, le capitaine fit ses préparatifs; on mit dans un cercueil, au lieu d'un cadavre, des armes, des sabres et des arquebuses; le funèbre colis fut placé dans une petite barque, et, tandis que quelques hommes gardaient le navire, la majeure partie de l'équipage se rendit à terre. Là, les Français, méfiants, fouillèrent minutieusement les arrivants, ne leur tolérant pas une arme, pas même un couteau, mais ils se gardèrent bien de toucher au cercueil et le laissèrent passer sans soupçonner son contenu.

Pendant que les Hollandais, tête nue et recueillis, gravissaient péniblement les sentiers rocheux, psalmodiant et marmottant des oraisons; beaucoup de Français, impatients de voir le lot qui leur revenait, se rendirent à bord du vaisseau ancré dans la rade, où ils furent faits prisonniers, liés, ficelés et mis hors d'état de nuire. Pendant que se passait ce petit drame, le funèbre cortège arrivait à la chapelle. Une fois entrés dans l'édifice, les Néerlandais fermèrent la porte derrière eux, dépouillèrent leur air contrit et affligé; en un tour de main, le cercueil fut ouvert et les Hollandais, brandissant leurs armes, se ruèrent sur les Français surpris et pris au piège. Ceux-ci s'enfuirent précipitamment sur la falaise, en poussant des cris pour appeler à leur



LES AUTELETS



secours leurs compagnons ; mais ceux-ci étaient prisonniers et réduits à l'impuissance. Alors, comprenant qu'elle était tombée dans un traquenard, la garnison se rendit et le capitaine hollandais remit Sercq aux mains de l'Angleterre.

Pour mettre un terme à la piraterie, la reine Elisabeth concéda, en 1563, Sercq en toute propriété, pour lui et ses hoirs, à Hélier de Carteret, seigneur de Saint-Ouen, à Jersey. A cette occasion, la reine fit don au seigneur de 6 canons, 30 boulets et 200 livres de poudre. On peut voir encore près de la cour d'entrée de la Seigneurie, un de ces canons, portant l'inscription suivante : *Don de la royne Elisabeth au seigneur de Sercq. A. D. 1578.*

De la famille de Carteret, l'île a passé en 1738 à la famille Le Pélley, qui la vendit en 1852 à la famille Collings.

L'île de Sercq, bien que judiciairement rattachée au bailliage de Guernesey, en est donc complètement indépendante au double point de vue politique et administratif ; le gouverneur, le baillif et les États de Guernesey n'y ont aucune autorité. Elle forme un petit État féodal à part, gouverné sous la suzeraineté de l'Angleterre par son seigneur, qui est censé propriétaire de l'île en vertu de la charte la constituant en fief de haubert au

profit d'Héliet de Carteret, pour être divisée entre quarante tenanciers dont chacun devait fournir un homme armé pour la défense de l'île. Ces quarante domaines, légalement indivisibles, transmissibles par vente ou par succession avec l'assentiment du seigneur, sans que sous aucun prétexte, ils puissent être partagés, sont encore aujourd'hui possédés par quarante tenanciers, et ceux-ci forment, pour défendre Sercq, une milice dont le seigneur est le colonel.

Les tenanciers payent la dîme au seigneur, qui pourvoit à ses frais à l'entretien du ministre anglican (*incumbent*) nommé par lui, et participe aux dépenses de réparation de l'église. En cas de décès sans héritier d'un des quarante tenanciers, le seigneur entre en possession de ses biens.

Le droit d'aînesse le plus absolu règne dans l'île.

Les chefs-plaids de Sercq, tenus trois fois par an, le premier lundi après Pâques, après la Saint-Michel et après Noël, y forment l'unique pouvoir législatif. Ces chefs-plaids, qui ne sont autre chose que « l'assemblée des leudes et barons » des anciens rois normands, sont composés du sénéchal, président, et du prévôt de l'île, nommés à vie par le seigneur, du greffier, du député, du seigneur et des quarante tenanciers. Les lois ou ordonnances sont

votes par ces derniers seulement; mais elles doivent être soumises à la sanction du seigneur. Lorsque celui-ci la refuse, le conflit peut être déféré à la Cour royale de Guernesey par la majorité des tenanciers.

Les chefs-plaids de Sercq votent les taxes, calculées, comme à Jersey, par quartier de 500 francs. L'église et les écoles, ayant des revenus particuliers, ne sont pas entretenues par ces taxes.

L'administration locale est assurée par un connétable et un vingtenier nommés par les quarante tenanciers en assemblée de chefs-plaids. Le connétable perçoit les impôts et assure la police avec l'assistance du vingtenier. En cas de désaccord, les contribuables peuvent recourir à la Cour de Guernesey.

L'organisation judiciaire est des plus simples. Un sénéchal, nommé par le seigneur, statue comme juge unique. Le seigneur nomme également un député-sénéchal pour remplacer le sénéchal en cas d'empêchement. Le sénéchal juge en première instance tous les procès civils, sauf appel devant la Cour royale de Guernesey. Il peut infliger des amendes jusqu'à trois livres tournois (5 fr. 15) et un emprisonnement ne dépassant pas trois jours. Un prévôt, choisi par les habitants et

à la nomination du seigneur, assure l'exécution des jugements du sénéchal et des arrêts de la cour de Guernesey.

L'île pastorale possède une prison, mais cette geôle bénigne n'a rien qui rappelle les oubliettes et les *in pace* des vieilles féodalités. Elle est, du reste, il faut le dire à l'honneur de l'honnête petite communauté serquaise, presque toujours veuve d'occupants.

On raconte à ce propos que le baillif de Guernesey visitant Sercq il y a un certain nombre d'années, reçut les doléances du prévôt de l'île, qui se lamentait des devoirs nombreux d'une situation purement honorifique et se plaignait d'avoir à entretenir les prisonniers sans toucher de salaire.

« Combien de prisonniers avez-vous eu l'année dernière? lui demanda le baillif après avoir complaisamment écouté son interlocuteur.

— Un seul, fut la réponse.

— Et l'année précédente?

— Aucun.

— Et il y a deux ans?

— Oh! monsieur le baillif, répondit le prévôt après avoir cherché longtemps dans sa mémoire, je n'étais pas encore en exercice. »

Une bonne femme de Sercq avait été condamnée

à vingt quatre heures de prison pour un délit véniel. Au moment de purger la sentence, elle alla trouver le prévôt et lui demanda de laisser les portes de la geôle ouvertes, quand elle y serait incarcérée.

« Monsieur le prévôt, ayez pitié d'une pauvre femme bien malheureuse, implora-t-elle, je mourrais de peur, je le sens, si j'étais enfermée seule dans ce noir bâtiment. »

Le prévôt accéda, les portes de la prison furent laissées grandes ouvertes, et l'on put voir une quantité de Serquaises venir, munies de leur tricot, tenir compagnie à la prisonnière; elles se relayèrent le jour comme la nuit, on but du thé, on mangea des gâteaux, et la peine tourna en une partie de plaisir.

Le seigneur de Sercq n'est pas un seigneur pour rire, et, s'il se prévalait de tous ses droits, ce serait l'un des plus terribles potentats des temps modernes. Mais il a le bon goût de ne pas les exercer et, s'il les exerce, c'est avec une saine discrétion. On ne brave pas en vain la vindicte publique, fût-on seigneur de Sercq; le possesseur actuel du fief l'a appris à ses dépens.

En 1889, à la suite d'une altercation entre des touristes et un Jersiais établi à Sercq, le seigneur

exhiba des lettres patentes de Jacques I^{er} ne permettant « à aucun étranger, né hors de ladite île de Sercq, de demeurer, habiter, rester, continuer ou faire long séjour dans ladite île de Sercq, à moins que tous et tels étrangers, toutes fois et quantes que requis en sera fait par telles personnes qui à cet effet seront par nous autorisées et appointées, prêtent le serment d'allégeance à nous, nos hoirs et successeurs, ou bien qu'ils aient obtenu ou procuré pour cet effet, dans le terme de six semaines, le congé et consentement du seigneur de ladite île de Sercq, pour le temps d'alors ». En outre, faisant revivre un statut de la reine Anne qui lui donne le droit de renvoyer de l'île dans les quarante-huit heures toute personne dont la conduite nuit à ses voisins et à la communauté entière, le seigneur prit un arrêté d'expulsion contre le Jersiais, lui donnant un délai de six semaines pour régler ses affaires et quitter l'île.

La presse insulaire protesta énergiquement et, sous la pression de l'opinion, le seigneur rapporta son arrêté.

En 1892, dans l'affaire des émeutes, le seigneur de Sercq a été déféré aux tribunaux, pour avoir administré des corrections manuelles à ses sujets récalcitrants et, bien mieux, plus récemment, le

même seigneur ayant refusé de comparaître devant sa propre cour de justice, son sénéchal, nommé par lui, l'a fortement admonesté et condamné à l'amende pour « mépris de cour ».

C'est ainsi que dans les possessions de la Grande-Bretagne, personne, pas même les seigneurs et les princes, n'est au-dessus de la loi; cette force suprême et inébranlable de la justice, qui résiste à toutes les influences et ne désarme jamais, quel que soit le rang d'un prévenu, tempère l'exercice des droits féodaux et léonins conservés jusqu'à nos jours, et rétablit l'équilibre en refrénant les excès de pouvoir et en punissant les actes arbitraires.

Les Serquais, agriculteurs ou marins et souvent les deux à la fois, sont des hommes à l'écorce rude, mais à l'âme compatissante et bonne. Chez eux l'enveloppe est d'airain; le cœur est d'or. Ces natures marmoréennes ont d'excessives tendresses, de remarquables élans de générosité et de dévouement. Ce sont des virils qui se trouvent trop aux prises avec les périls de la mer pour ne pas mépriser le danger, et leurs vastes poitrines sont prêtes à servir de cibles pour toutes les causes justes; mais ces obscurs héros, susceptibles des plus grandes abnégations et des plus entiers sacrifices, rede-

viennent hommes et s'émeuvent devant l'infortune et la douleur de leurs frères affligés.

Ils forment une famille animée du plus noble esprit de solidarité; ils n'ont pas de fiel, ils ne connaissent pas la haine, si ce n'est contre la mer farouche qui est en même temps leur nourricière et leur ennemie, car s'ils y puisent leur subsistance, trop souvent ils y trouvent leur tombeau. Lions dans la tempête, en face des vagues ameutées, à terre ce sont des agneaux; leur tempérament complexe participe de la nature même du sol qui les porte : c'est un mélange étrange de sauvagerie et de douceur, de tragédie et d'idylle.

L'île n'a pas d'illettrés, car, de toutes les îles normandes, Sercq est la première qui ait édicté, en 1874, l'instruction obligatoire.

Et ce qui nous touche de plus près et ce qui doit nous les faire aimer davantage, ces insulaires, c'est qu'ils parlent encore, dans sa primitive pureté, le patois normand des XIII^e et XIV^e siècles; l'isolement de l'île a gardé son archaïsme à ce langage, très différent des patois de Guernesey et de Jersey.

Le français est à Sercq, non seulement la langue officielle, comme dans les autres îles de l'archipel, mais surtout la langue usuelle, l'idiome du foyer et des relations sociales, à côté du patois. Dans les

écoles publiques, les cours se donnent en français. On ne lit que des journaux et des livres français, journaux de Guernesey et de Jersey, livres prêtés par la succursale que la bibliothèque Guille-Allès a établie dans la petite île. Les services religieux de l'Église anglicane et de la secte méthodiste, qui se partagent les consciences insulaires, sont célébrés en français. Il y a vingt ans, on n'entendait pas un mot d'anglais dans les riantes chaumines de l'île.

Mais les touristes ont afflué depuis, et ces touristes sont des Anglais, tous ou presque tous; peu de Français ou, pour mieux dire, point. Ces Anglais apportent leurs guinées, et, comme toujours et partout, leur langue. Avant cette irruption, il y avait dans l'île quelques pêcheurs originaires de la Grande-Bretagne; ils avaient appris le patois et leurs enfants, fréquentant l'école, parlaient le français et le serquais. Aujourd'hui l'invasion des Anglais, dont plusieurs se sont établis à Sercq, tandis que d'autres y séjournent longuement chaque été, a pour ainsi dire obligé les Serquais à se familiariser avec la langue anglaise, avec celle des hôtes puissants et riches qui viennent chez eux semer leur or. Le domaine de la langue française est entamé, notre influence ne

s'exerce là ni matériellement, ni moralement, et nous nous demandons avec un serrement de cœur si notre langue n'est pas appelée à disparaître aussi, tôt ou tard, peut-être plus rapidement qu'on ne le pense, de cette île de Sercq, qui semblait devoir être son dernier et inébranlable rempart parmi les épaves insulaires de l'ancien duché de Normandie.



CHAPITRE XIX

Herm et Jethou. — Le paradis des lapins. — Propriété princière. — Ce qu'on voit de Jethou.

LES deux petites îles de Herm et de Jethou forment une ligne presque parallèle à la côte orientale de Guernesey, dont elles sont séparées par l'étroit chenal du Petit Ruau, parcouru par de forts et rapides courants. Ce bras de mer est littéralement rempli de roches menaçantes, presque toutes recouvertes à marée haute.

Au milieu du chenal, au large de la baie de Belle Grève ou de Belgrave, qui forme une profonde échancrure entre les ports de Saint-Pierre-Port et de Saint-Sampson, l'écueil de Brehon émerge des flots, couronné d'une vieille tour qui balise le chenal, et qui servait jadis à défendre le passage : devenue inoffensive, elle n'est fréquentée

que par les mouettes, qui y nichent en grand nombre et paraissent se complaire dans ses murs lézardés et ses créneaux branlants.

Cet écueil suscita il y a quelques années une belle émotion dans Guernesey. Les promeneurs matinaux qui attendaient l'arrivée des vapeurs d'Angleterre sur le quai de la Blanche Rocque, furent étonnés de voir flotter un lambeau d'étoffe claire sur Brehon, et l'étonnement devint de la stupéfaction et de l'effroi quand on s'aperçut que ce lambeau d'étoffe qui ondulait au vent était le drapeau tricolore français. Avec la rapidité de l'éclair, le bruit se répandit dans l'île que la France avait occupé l'écueil et, en moins de deux heures, les quais de Saint-Pierre étaient noirs de monde, couverts de spectateurs anxieux qui braquaient avidement leurs jumelles sur Brehon. Un individu qui aurait apporté un télescope eût fait une recette monstre.

Les têtes étaient montées, la terreur à son paroxysme; des gens bien informés affirmaient que l'escadre française était embossée derrière Herm, et qu'il fallait se préparer à repousser une descente de l'ennemi.

On prévint le gouverneur, qui prévint le fort George, et une barque montée par des soldats de

la garnison se détacha pour aller en reconnaissance. La foule, haletante et presque sans souffle, suivait les évolutions du frêle esquif balancé sur les vagues; on s'attendait, de seconde en seconde, à entendre le retentissement du canon, lorsqu'on vit disparaître le drapeau qui causait tant d'émoi. Les soldats n'avaient eu que la peine d'amener eux-mêmes le pavillon, car l'écueil était absolument désert, et on ne sut jamais quelle main inconnue avait, à la faveur de la nuit, opéré cette mystification, qui se termina par des lazzis et des éclats de rire.

On voit très bien cet écueil de Brehon en allant de Guernesey à Herm par le petit vapeur, qui met à peine une demi-heure à accomplir cette traversée. C'était autrefois une partie de plaisir excessivement courue, lorsque Herm possédait une joyeuse hôtellerie où les Guernesiais allaient se dérider en aimable compagnie et faire des « noces et festins » à l'abri des regards indiscrets et prudes de leurs compatriotes de la grande île. Plus tard, quand l'auberge eut fermé ses portes, Herm continua d'être très fréquenté dans la belle saison, mais par une société toute différente. C'était le paradis des enfants, la terre de prédilection des bébés, car la petite île de Herm possédait ce qu'on ne trouve nulle

part ailleurs dans l'archipel, une plage chargée de coquillages. La pointe nord-est de l'îlot n'était qu'un énorme banc de coquilles de mer de tous genres et de toutes les dimensions; elles s'étaient accumulées là en véritables monticules et les bébés s'y ébattaient à leur aise et en rapportaient une ample cueillette dans Guernesey, où elles sont excessivement rares.

On passait ainsi une journée charmante; la provente des coquillages alternait avec la baignade sur une plage de sable sans pente appréciable, sans danger, en face même du port de Saint-Sampson; et, mollement étendus sur l'herbe ou sur le sable doré et fin, les parents surveillaient les ébats des garçons et des fillettes dans les flaques d'eau salée sans profondeur. En face, on avait le panorama de Guernesey, le mouvement des navires entrant dans les ports de Saint-Pierre et de Saint-Sampson ou en sortant, et cette solitude délicieuse et animée n'était troublée que par le bruit du tramway électrique entre les deux villes guernesaises, dont le sifflet strident se faisait entendre à travers le bras de mer tapissé de roches qui constituent, entre Guernesey et la pointe nord de Herm, une chaussée presque ininterrompue. La tradition veut, du reste, que jadis Herm ait été

couvert de bois dans lesquels on entretenait des troupeaux de daims et de cerfs, qui traversaient fréquemment le chenal à mer basse, sautillant de roche en roche et de flaque en flaque, et venant se promener dans les terrains du Valle, à l'extrémité septentrionale de Guernesey. Aujourd'hui, Herm est absolument déforesté et, en fait de gibier, on n'y trouve que des lapins et un troupeau de kangourous importés par le propriétaire actuel et qui s'ébattent en liberté sur ses pelouses à l'herbe imprégnée de sels marins. Les lapins fourmillent. En été, l'affluence des promeneurs les rendait inquiets et ils disparaissaient dans leurs terriers; mais, dans la mauvaise saison, on les rencontrait en escouades serrées, courant dans tous les sentiers et s'approchant des mesures sans aucune espèce de frayeur. Un jour d'avril, lorsque Herm était encore déserté par sa clientèle estivale, nous avions, avec quelques amis, frété un bateau pour faire une excursion dans l'île minuscule. Nous venions de débarquer et nous suivions en flânant le chemin du rivage, lorsque nous aperçûmes dans un champ, à notre droite et à quelque distance, une masse énorme de points sombres et immobiles; on eût dit des tas de cailloux arrondis, mais en telle quantité, que l'herbe en disparaissait et

qu'on ne la voyait que par plaques étroites entre les rangées de pierres noirâtres. Nous approchions très intrigués, nous demandant d'où pouvaient provenir ces tas de cailloux ronds, lorsqu'un remue-ménage insolite se produisit; les cailloux étaient des centaines de lapins qui, ne s'attendant pas à la visite de touristes, faisaient paisiblement leur sieste dans le champ; ils détalèrent devant nous en rangs pressés et s'enfuirent dans les replis de la falaise.

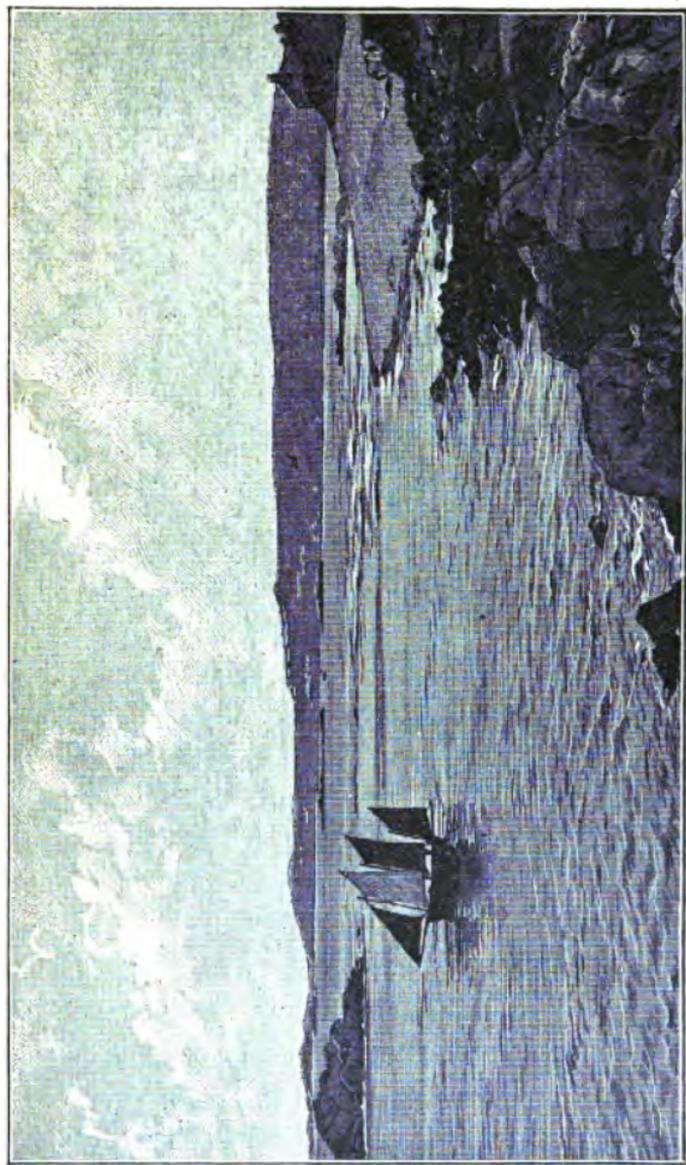
C'est assez dire qu'il ne fallait pas être un bien grand Nemrod pour accomplir à Herm d'étonnantes prouesses cynégétiques. On était sûr de rentrer au logis avec le carnier garni; le fusil était presque une superfluité, un bâton eût suffi.

La chasse n'était pas la seule distraction que Herm offrit à ses admirateurs. La pêche y est facile et abondante; au moment des grandes marées d'équinoxe, le poisson pullule, et que de nuits charmantes nous avons passées à Herm à la poursuite des « ormers » dans les anfractuosités des rochers! C'est alors qu'il faut voir Herm; le spectacle de l'ilot à mer basse est complètement différent de celui de la marée haute. La mer, en se retirant au loin, agrandit de moitié le domaine insulaire; elle

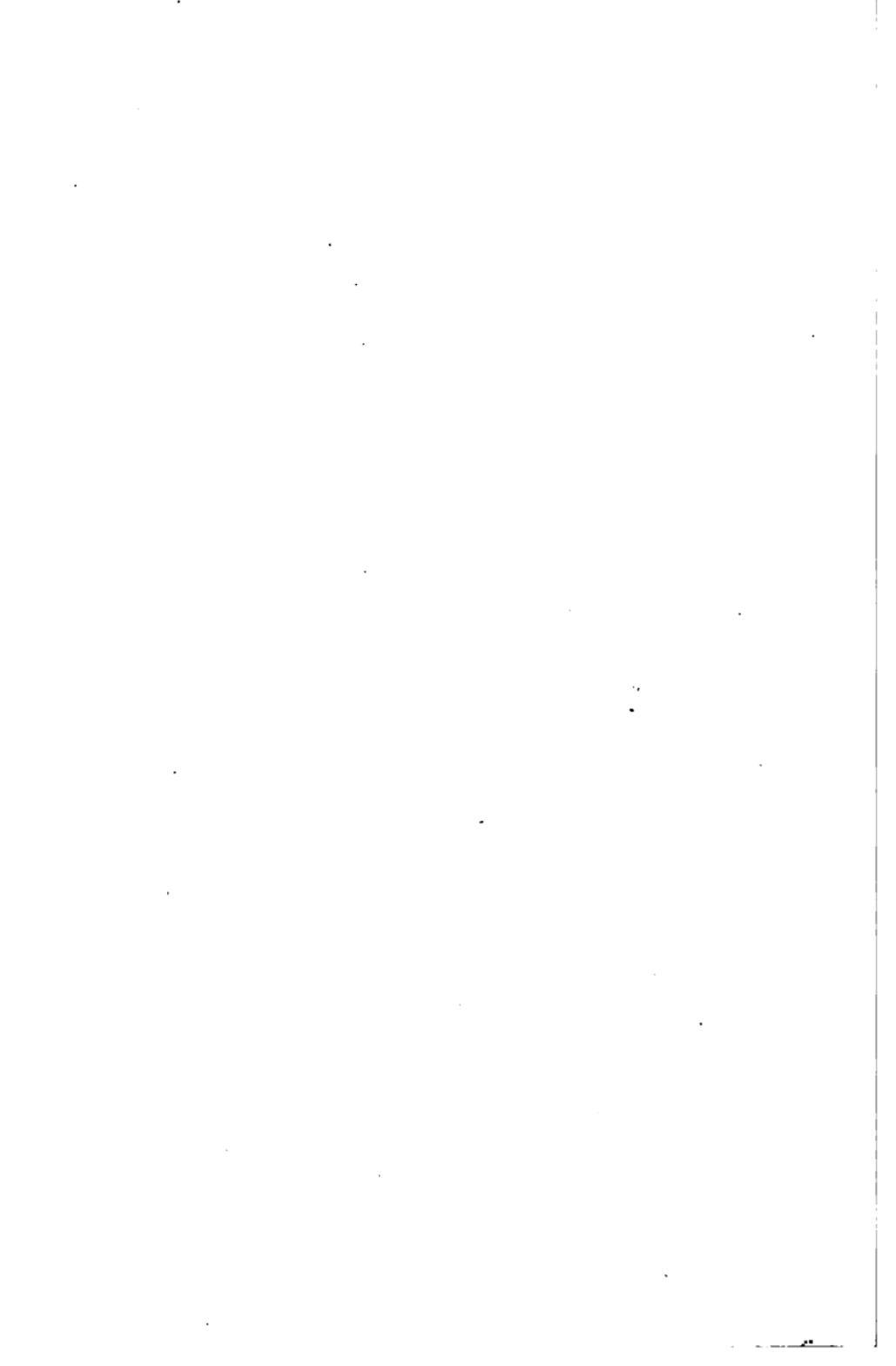
laisse à découvert d'immenses espaces de sable et de rochers déchiquetés.

Hélas ! ce sont choses du passé et souvenirs d'autan que ces aimables réminiscences. Herm est fermé au commun des mortels ; Herm est maintenant gardé par un propriétaire jaloux de son bien, qui en défend l'accès. L'île est barricadée ; les touristes peuvent encore débarquer dans son petit port, protégé par une courte jetée de granit, qui abrite quelques batelets de pêche ; de là, suivant un étroit sentier le long de la côte orientale, il leur est permis de gagner la plage dont les coquillages disparaissent de jour en jour, emportés par cette mer fantasque qui les y avait déposés à foison et à loisir, qui les reprend et les transporte sur d'autres rives ; mais c'est tout ce que la tolérance d'un grand seigneur accorde aux excursionnistes. Des barrières défendent l'accès du domaine. Adieu les gaies promenades sur les roches couvertes d'ajoncs et de splendides fougères, adieu les songes dorés dans les petits chemins tapissés de bruyères aux fleurs roses ! Tout cela est réservé, on ne peut plus vagabonder dans le joli vallon retraits de Belvoir, qui descend à la séduisante et romantique baie du même nom ; défense d'escalader le monticule qui court de part en part, du nord au sud, à travers

l'îlot allongé, long de 3 kilomètres à peine, abrupt au midi et s'inclinant en pente douce vers la plage septentrionale. On avait une vue idéale de cette protubérance rocheuse qui forme comme l'épine dorsale de l'île; le regard errait sur un panorama divin d'îles, de rochers et d'écueils, avec la mer bleue fermant de tous côtés l'horizon. Regrets superflus; Herm est perdu pour les rêveurs et pour les artistes. Cette île microscopique a eu des destinées extrêmement mouvementées et fantaisistes. Elle appartient à la couronne anglaise, et le propriétaire n'est que le locataire de l'Angleterre; elle lui est concédée par bail emphytéotique. De nombreux titulaires, et de tous les genres, se sont succédé au cours de ce siècle; aucun d'eux n'y a fait fortune. On y exploitait naguère des carrières de granit, qui furent bientôt abandonnées. L'île devint ensuite la propriété de religieux franciscains qui en défrichaient le sol, cultivaient les terres et convoaient leurs produits dans des barques à Saint-Pierre-Port; ils ne tardèrent pas à s'en lasser et, après de longs efforts pour trouver un acquéreur, l'île passa entre les mains d'un colonel anglais, tôt dégoûté à son tour de sa solitude. Elle fut alors vendue à une société écossaise, qui y installa une sécherie de poisson; mais les résultats



ILE DE HERM, VUE DE JETHOU.



ne répondirent pas à son attente et l'ilot fut de nouveau mis en vente.

Herm a enfin trouvé un acquéreur sérieux dans la personne du prince Blücher de Wallenstadt, un grand seigneur allemand, qui y passe plusieurs mois de l'année dans une retraite absolue et ne veut pas que sa délicieuse solitude soit troublée par les allées et venues des promeneurs et l'inquisiteuriale curiosité des touristes. Il la garde jalousement pour lui et pour lui seul. On le regrette, mais en somme c'est son bien, et personne n'a le droit d'y trouver à redire. Si charbonnier est maître dans sa maison, à plus forte raison prince est maître dans son manoir, et le nouveau propriétaire de Herm n'a pas tous les torts de désirer vivre seul et tranquille dans la simple et blanche construction seigneuriale adossée à la verdoyante falaise où il coule des jours heureux et paisibles, au centre de ce ravissant domaine, loin des importuns, dans le commerce austère de la nature fruste et de la mer sauvage.

Jethou est un gros rocher affectionné par les goélands et séparé de Herm par un chenal de 500 à 600 mètres, interrompu çà et là par des brisants et des hauts-fonds qui émergent à marée

haute. Au moyen âge, c'était une vigie d'où l'on signalait les pirates à la population de Guernesey. L'îlot se prolonge au sud, par delà un étroit couloir de mer, par le groupe curieux des Ferrières, découpés en pinacles et en aiguilles du plus pittoresque effet.

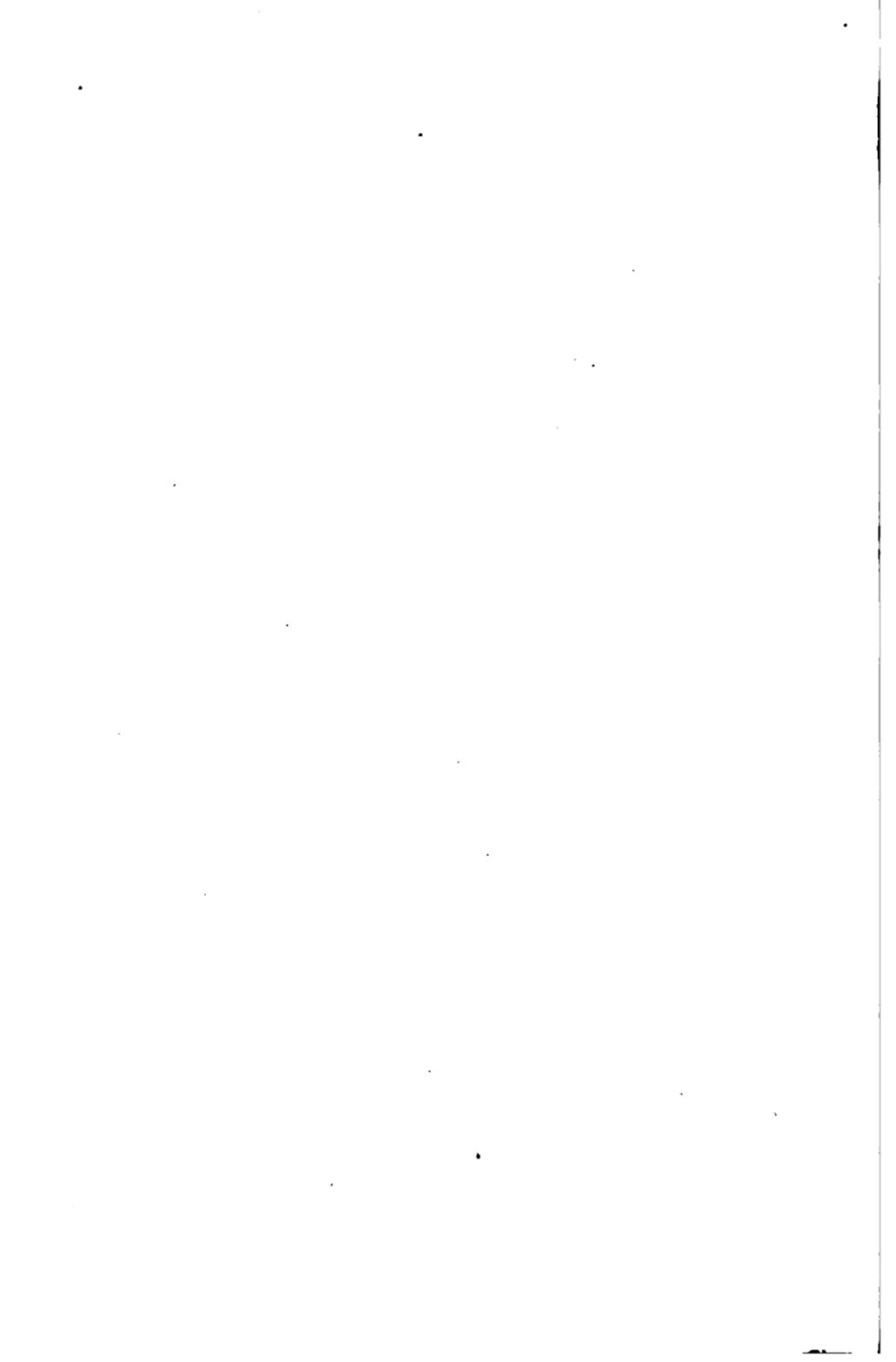
Des lapins et des perdrix rouges sont, l'hiver, avec les oiseaux de mer, les seuls habitants de Jethou, qui, comme Herm, appartient à la couronne britannique.

Sur un promontoire à pic dominant les flots, se juche une belle maison, où, l'été, durant de nombreuses années, sir Austin Lee, de l'ambassade d'Angleterre à Paris, locataire de l'île, vint oublier les sécheresses de la diplomatie dans la contemplation des vagues. Étrange idée, dira-t-on, que de se confiner dans un flot large comme un mouchoir de poche, sans havre, où l'on ne peut aborder que dans un léger bateau à faible tirant d'eau, loin de toutes communications et de toutes relations sociales.

Ceux qui ont visité Jethou, ceux qui de la véranda de sa coquette demeure ont laissé errer leurs yeux sur les dentelures de Herm, ceux qui se sont rassasiés de l'éblouissante vision de Crevichon, assis dans les flots comme un sphinx sur-

veillant à la fois Herm et Jethou, ceux qui, au fort des tempêtes, ont vu ce fantôme de pierre secouer sa crinière blanche d'écume, comprendront que Jethou n'est pas une trappe de misanthrope ou de spleenétique, mais une retraite propice aux douces rêveries et aux intimités. On y vit dans un silence auguste, dans un repos biblique : ce n'est pas une villégiature vulgaire, et sir Austin Lee, en plantant sa tente sur ce rocher, n'a pas étonné ceux qui, à Paris comme dans l'archipel, ont pu apprécier les raffinements de l'esprit et les délicatesses de goût de cette exquise et fine nature de lettré et d'artiste.





CHAPITRE XX

Auregny, le « Gibraltar » de la Manche. — Traversée mouvementée. — Les Casquets. — Le brise-lames et les fureurs de la mer. — La campagne. — Les vaches d'Auregny. — La Roche Pendante. — Conclusion.

LE vapeur *Courier*, qui fait le service entre Guernesey, Auregny et Cherbourg, se balance d'une manière inquiétante et tire avec fureur sur les cordes qui l'amarrent au quai Albert.

La tempête a fait rage toute la nuit; le vent s'est calmé aux premiers rayons du jour, mais la mer est encore tourmentée et les grosses vagues qui escaladent les parapets des quais et rebondissent avec fracas dans le bassin ne sont pas d'un bon augure pour les estomacs peu solides.

C'est jeudi, jour d'excursion à Auregny, et la cloche a beau tinter pour appeler les retardataires,

rare sont les passagers qui osent affronter le déchainement des vagues.

Le capitaine est à son bord, et c'est un vieux loup de mer que le commandant Whales, il en a vu de toutes les couleurs depuis tant d'années qu'il dirige son navire à travers les écueils entre Guernesey et Cherbourg.

« Partirons-nous, capitaine ?

— On part toujours, monsieur.

— La mer est démontée. Le passage sera mouvementé et laborieux.

— Quand on ne passe pas dessus, on passe dessous. »

Et sur cette réflexion philosophique peu faite pour rassurer les timorés, le capitaine, impassible et calme comme une vivante énigme, donne des ordres ; la passerelle est retirée, les amarres lâchées, on sort du bassin, on passe sous le feu de la Blanche Rocque, et l'on gagne le large.

Tout à coup, le vapeur penche, se redresse, grimpe sur la crête d'une grosse vague, retombe dans un abîme écumant, les chaînes grincent, on tangué ferme, tout roule sur le pont de tribord à bâbord, et deux vieilles duègnes qui s'obstinaient à défier la rafale, mesurent le parquet et s'affalent de toute leur longueur, l'une sur les pieds d'un

matelot dont les cors écrasés protestent en vain, l'autre la tête dans un baquet providentiellement placé là, car le mal de mer fait son effet à la suite de la secousse inattendue et des clameurs rauques attestent que le monstre laboure les entrailles de la voyageuse presque insensible.

Le capitaine rit sous cape, comme il convient à un capitaine anglais qui sait garder sa dignité dans les occasions les plus funambulesques et, par un heureux hasard, le vent étant propice, on hisse la grande voile et le navire, soutenu sur l'eau et poussé par le souffle impétueux d'Eole, rase la surface de l'abîme liquide, emporté dans une course vertigineuse en zigzags et incessamment balayé par les flots impuissants.

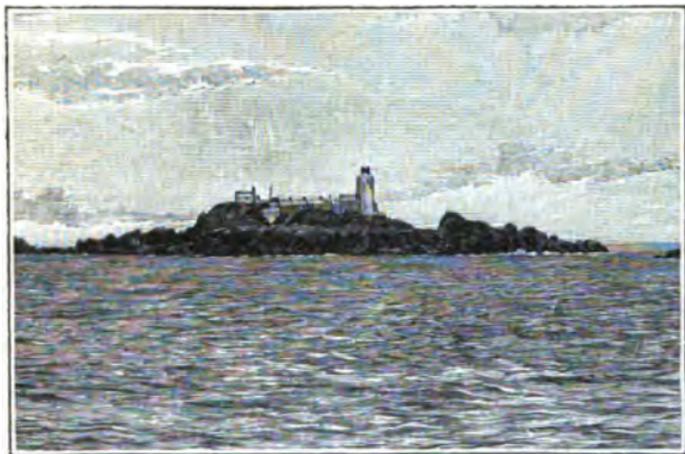
Rien à craindre ; le capitaine Whales est au gouvernail et de plus, il a allumé sa pipe, symptôme tout à fait rassurant.

Le navire décrit courbes sur courbes pour éviter les brisants ; dans cette course échevelée, il paraît sursauter dans des corridors de rochers, mettre le cap sur des écueils dont les têtes floconnent sous les assauts du flot, s'en éloigner, puis y revenir. Sercq est noyé dans les embruns, qui se précipitent avec frénésie sur sa gigantesque falaise. Herm et Jethou dansent une folle sarabande dans les vagues

ameutées, on les contourne, elles se montrent sous des aspects très divers, on relève le goulet du port de Saint-Sampson, les côtes s'abaissent et la pointe nord de Guernesey ne tarde pas à disparaître dans la rafale.

Au loin, vers l'ouest, se montre un groupe d'écueils, dont le plus élevé est surmonté d'une tour blanche. Ce sont les Casquets, archipel rocheux, long de deux kilomètres, et dont les trois phares sont à trente-quatre mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées. Les annales de ces récifs, entre lesquels les vagues courent et déferlent avec un effroyable impétuosité, ne sont qu'une longue histoire de sinistres et de naufrages. C'est sur les Casquets ou dans le Raz Blanchart — les récits sont contradictoires — que se perdit corps et biens en 1120 la *Blanche Nef*, qui portait le prince Guillaume, fils unique du roi Henri I^{er}. Le blanc vaisseau allait de Normandie en Angleterre lorsqu'il fut surpris par la tempête et brisé sur des récifs; le prince royal, qui avait trouvé refuge dans une des barques du navire commandé par Fitz Stephen, avec un équipage de « cinquante marins de renom » sous ses ordres, ne voulut pas quitter le lieu du sinistre sans tenter de secourir sa sœur, la comtesse de Perche, et ce dévouement

fraternel fut la cause de sa mort : tant de naufragés se précipitèrent dans la frêle barque qu'elle sombra. Le commandant Fitz Stephen resta accroché toute la nuit à un aviron flottant; au matin, en apprenant d'un boucher de Rouen, qui était



PHARE DES CASQUETS.

avec lui le seul survivant du désastre, que le royal passager avait péri, il leva les bras au ciel en s'écriant : « Malheur à moi ! » et disparut dans l'abîme. A dater du moment où il reçut la fatale nouvelle, le roi Henri tomba dans une morne stupeur; jamais depuis on ne vit un sourire effleurer ses lèvres et éclairer sa glaciale physionomie. Un navire de guerre russe et le *Victory*, vaisseau de

110 canons de l'escadre anglaise, figurent dans la longue liste des bateaux brisés sur la masse granitique nue et désolée; onze cents hommes furent engloutis dans le naufrage du *Victory*.

L'îlot conique qui porte les phares et contre lequel les vagues rugissent avec fureur, même dans les temps calmes, est habité par quatre gardiens qui se relayent tour à tour; mais, de 1828 à 1849, une famille d'Auregny habita seule l'étroit rocher, cultivant des pommes de terre et quelques légumes dans de la terre apportée de l'île voisine. Ils ne voyaient personne, rien que les navires à l'horizon, évitant avec soin les abords des dangereux récifs; ils ne recevaient de nouvelles que par les vapeurs de l'Amirauté qui, de loin en loin, venaient renouveler leurs provisions. Lorsque l'aîné des enfants, une fille, atteignit ses vingt ans, on l'envoya à Auregny. En débarquant, elle fut effrayée à la vue d'une vache, et poussa cette exclamation : « Quel gros chien ! » Elle était à peine depuis quelques jours dans la petite île qu'elle demanda instamment à retourner sur son rocher : « Le monde, dit-elle, est trop grand et trop plein de tumulte pour moi. »

A la droite des Casquets se montre le massif rocher d'Ortach, et le vapeur pénètre dans la passe du Swinge, ou du Singe, hérissée de brisants. Que

l'on vienne de Guernesey ou que l'on vienne de Cherbourg, les approches d'Auregny sont également dangereuses : ici c'est le Raz Blanchart, là c'est le Swinge, deux couloirs semés de roches de toutes les dimensions et où les courants sont rapides et traîtreux. Malheur au marin qui abandonnerait, ne fût-ce qu'un instant, son gouvernail; le navire dévierait de sa route, et serait entraîné sur les récifs et mis en pièces.

La mer est transformée par la tempête en une nappe d'eau savonneuse et blanchâtre; ce n'est plus la mer, c'est un torrent laiteux qui coule de roc en roc, de cascade en cascade, et bat avec acharnement la coque du solide et résistant vapeur. A travers une buée transparente, on distingue le haut plateau grisâtre d'Auregny, supporté par d'imposantes falaises aux nombreuses découpures, précédées de roches taillées en aiguilles et en pointes terminées par des dents de scie grimaçantes. La côte est formidablement embastionnée; de la baie de Longy au sud-est à la rade de Braye au nord-ouest, se succèdent sans interruption des glacis, des murs percés de meurtrières et d'embrasures dans lesquelles bâillent des canons; chaque promontoire, chaque pointe de roc porte un fort, une batterie, un ouvrage de défense.

Auregny est une forteresse et une caserne; c'est le Gibraltar de la Manche. L'Angleterre en a fait une menace pour Cherbourg, une position militaire de premier ordre; elle a dépensé des sommes colossales pour y créer, dans la rade de Braye, un port de refuge pour ses escadres; mais les fureurs de la mer ont déjoué tous les calculs du génie britannique et l'immense brise-lames érigé à grands frais a été, à peine achevé, coupé en trois tronçons par les tempêtes; les travaux ont dû être définitivement abandonnés.

Le vapeur passe entre l'ilot de Burhou, peuplé de lapins et d'une multitude d'oiseaux de mer qui y font leurs nids, et la côte auregnaise, sur laquelle on remarque le fort Clanque, dominant la baie du même nom; puis on contourne le brise-lames en morceaux avant d'entrer dans le vaste bassin rectangulaire du port de Braye, borné à droite par la jetée longue de 4 300 pieds qu'émiettent les vagues, et à gauche par des collines arrondies, que surmontent les forts du château d'Etoc et Touraille.

On met pied à terre sur la partie du brise-lames respectée par la mer; nous sommes à Auregny.

L'île d'Auregny, — c'est l'orthographe locale et officielle, et c'est à tort qu'en France on écrit Aurigny — est la plus septentrionale des îles normandes de

la Manche; elle n'est éloignée que de 15 kilomètres du cap de la Hague et de la côte française du Cotentin; c'est donc la plus rapprochée de la France. Longue de 6 kilomètres sur 2 kilomètres de plus grande largeur, elle affecte la forme d'un



FORT CLANQUE.

plateau rocheux dirigé du sud-ouest au nord-est, avec une dépression assez marquée dans sa partie centrale. Sa superficie est de 6 kilomètres carrés et sa population de 2054 habitants, dont 500 hommes de garnison. Le point culminant de l'île atteint 90 mètres.

L'Angleterre entretenait autrefois un gouverneur à Auregny; le poste a été supprimé et Auregny

fait partie du gouvernement militaire de Guernesey; le lieutenant-gouverneur de cette île y délègue ses pouvoirs au commandant de la garnison. Auregny a son petit Parlement, ses États, ses chefs-plaids et sa cour de justice, composée d'un juge nommé par la Couronne, président, et de six jurés-justiciers élus à vie par leurs concitoyens. Cette cour n'inflige pas de peine au delà d'un mois d'emprisonnement ou cinq livres sterling d'amende; lorsque le délit entraîne un châtiement plus grave, elle traduit le prévenu devant la Cour royale de Guernesey. L'île ne forme qu'une paroisse administrée par deux connétables et une douzaine dont les membres sont nommés à vie, comme les jurés-justiciers.

Du débarcadère, l'aspect de l'île n'a rien de tentant. De mornes murailles grises, des fortifications sombres; des débris de travaux abandonnés, on dirait une terre proscrite et désertée par ses habitants et, en effet, l'île d'Auregny a compté jusqu'à 4 000 âmes, pendant la construction du port de refuge. Tout un village, *Newtown*, s'était édifié pour cette population de passage; c'est ce qui explique le grand nombre de maisons vides et tombant en ruine qui frappent les yeux du touriste auprès du hameau de Crabbie, où une petite

colonie irlandaise se groupe autour de l'église catholique.

L'impression est tout autre lorsqu'on a gravi les flancs de la colline et qu'on se trouve dans la ville



ÉGLISE SAINTE-ANNE, A AUREGNY.

de Sainte-Anne, propre et paisible bourgade où l'herbe croit dans les rues. C'est encore le désert que cette infime capitale, mais un désert agréable et qui n'a rien d'attristant. L'église paroissiale, dont les Auregnais sont fiers à juste titre, est le plus

bel édifice religieux de l'archipel de la Manche; dédiée à sainte Anne, elle fut construite en 1850 dans le style gothique sur les plans de sir Gilbert G. Scott, et donnée aux habitants par le fils du lieutenant général Le Messurier, le dernier gouverneur de l'île. Elle est entourée du cimetière, et le terrain est enclos par une porte monumentale, dite *Albert Memorial*, érigée en mémoire du Prince consort.

A Sainte-Anne et dans l'île entière, on n'entend parler que l'anglais; la population d'origine a été longtemps noyée dans l'immigration britannique, le français a disparu pendant la construction des forts et du brise-lames, et les ouvriers étrangers partis, les Auregnais, ayant perdu l'habitude de parler leur patois normand, ont continué à se servir de l'anglais comme langage usuel. La nombreuse garnison anglaise a naturellement aussi été pour beaucoup dans la disparition de notre langue de l'île la plus proche de la Normandie continentale.

La campagne auregnaise offre un aspect très différent de celles de Jersey et de Guernesey. Elle est moins habillée, moins pomponnée. Ici plus de parcs aux belles futaies, aux fleurs pimpantes, aux arbres des tropiques; dans l'enceinte de la ville

quelques jardins, un bosquet d'arbustes grêles appelé avec emphase « le Bois » par les habitants; au dehors, sur le plateau, dans les courts vallons, des fermes, des chaumières rustiques, pas de haies, des champs séparés par des tas de pierres, et des prairies où paissent ces belles vaches laitières qui ont donné leur nom à toute la race du bailliage de Guernesey, généralement appelée race auregnaise ou des *Alderneys*.

Auregny est de toute les îles de l'archipel la plus déshéritée. Elle ne communique avec la Grande-Bretagne que par Guernesey: avec la France, que par un service hebdomadaire sur Cherbourg. En hiver, la correspondance n'y arrive que deux fois par semaine par les bateaux de Guernesey, le mardi et le samedi. Il lui manque un bon port marchand pour expédier son granit, il lui manque des communications directes et fréquentes avec la métropole pour développer son agriculture en favorisant l'exportation de ses produits.

Cet isolement est injuste et immérité; et, pour mettre le comble à cet abandon, Auregny est resté jusqu'ici en dehors du grand mouvement des touristes; elle reçoit surtout dans la belle saison des familles guernesaises en villégiature. Elle a cependant ses charmes, l'île délaissée: un air plus âpre,

plus revivifiant que l'air des îles voisines ; des plages d'un beau sable jaune ferme et résistant, d'adorables petites criques, d'altièrres falaises ; sa côte sud-est est merveilleuse de grandeur : ici des roches percées de part en part formant des arches superbes, là des anses admirablement dessinées, les ruines de son château d'Essex, dont le donjon entouré de murailles se mire de haut dans les flots, la Roche Pendante, gigantesque bloc en pyramide qui adhère par la base à la falaise, dont il est séparé dans le haut par une gorge étroite aux parois verticales. Et quelles étonnantes vues de mer, sur les îles, Herm, Jethou, Guernesey, estompés dans la brume, la côte du Cotentin, le phare de la Hague et sa langue de sable s'avancant dans le flot bleu ; ce coin extrême du continent français, vu du plateau auregnais, paraît si proche qu'on le dirait soudé à la petite île, qu'on croit pouvoir le toucher de la main. Auregny a, comme les autres îles, tout ce qu'il faut pour attirer et séduire l'étranger, avec un regain de rusticité en plus ; et, pour celui qui adore les grandes scènes de rochers et les majestueux spectacles de la mer, il n'est pas de terre plus propice à la contemplation et à la rêverie dans l'archipel de la Manche.

Telles sont ces îles, « morceaux de France tombés à la mer et ramassés par l'Angleterre », suivant la pittoresque définition de Victor Hugo.

Tout en elles est anachronisme et paradoxe, et cet enchaînement de contradictions n'est pas l'un des moindres attraits pour ceux qui visitent ces attachantes petites terres insulaires.

Elles ne font pas partie de la Grande-Bretagne, elles ne constituent pas des colonies anglaises; elles sont indépendantes et libres sous la suzeraineté des souverains de l'Angleterre, et ceux-ci n'exercent cette suzeraineté qu'en leur qualité de ducs de Normandie. Dans les actes publics, le roi d'Angleterre est titré « roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, *duc de Normandie*, défenseur de la Foi ».

Fortes de leur arsenal de franchises, librement concédées par les rois d'Angleterre depuis Jean sans Terre, les îles ont toujours défendu leurs institutions autonomes et, chaque fois que le Parlement anglais a voulu porter sur ces libertés une main sacrilège, les îles se sont levées et ont adressé au souverain des remontrances qui ont toujours été entendues.

Leurs droits sont imprescriptibles, car elles n'ont jamais été conquises. William Le Marchant, juré-

justicier de la Cour royale de Guernesey, exposait, en 1769, le régime politique des îles dans ces quelques lignes claires et précises :

« Nous formons un État distinct et séparé de l'Angleterre, quoique sous le même souverain. Nul acte du Parlement n'est considéré ni suivi dans ces îles, quoiqu'elles y soient spécialement mentionnées, à moins qu'il ne nous soit transmis avec un ordre du Conseil ; — et même ces actes, ces ordres, quelque respectables qu'ils soient, n'ont point force de loi ici jusqu'à ce qu'ils aient été vérifiés par la Cour royale et enregistrés sur nos Records. »

Les insulaires revendiquent hautement leurs privilèges : « Nous sommes les Normands, s'écrient-ils, et c'est nous qui avons conquis l'Angleterre ».

Les îles forment deux groupes politiques et administratifs distincts et indépendants l'un de l'autre : le bailliage de Jersey et le bailliage de Guernesey, qui a pour satellites les petites îles adjacentes d'Auregny, de Sercq, de Herm et de Jethou. Ces deux unités ont chacune leurs États et leur cour de justice ; elles font leurs lois, disposent de leurs revenus et s'administrent elles-mêmes.

On juge d'après la coutume de Normandie; les avocats insulaires font leurs études aux Facultés françaises de Caen ou de Rennes.

Jersey et Guernesey sont des républiques, mais des républiques féodales.

La dime existe, les droits seigneuriaux aussi; les citoyens lésés poussent encore la « clameur de Haro », invoquant leur duc, comme au temps de Rollon : « *Haro! haro! mon prince, à l'aide, on me fait tort* », et tout s'arrête à ce cri de détresse jusqu'à ce qu'il ait été statué en justice, et ce sous peine de félonie et de lèse-majesté.

Les îles sont divisées en fiefs, dont les possesseurs sont tenus d'assister, à Guernesey, aux chefs-plaids, et ce n'est pas sans étonnement qu'on entend à ces assemblées évoquer l'abbé du mont Saint-Michel, l'abbé de Marmoutier¹, l'abbé de Blanchelande, l'abbé de la Rue Frairie, l'abbé de la Croix Saint-Geffroy, l'abbesse de Caen, tous les titulaires des anciens fiefs ecclésiastiques confisqués par la Couronne lors de la séparation de

1. Par une erreur singulière et persistante, ce nom est défiguré en celui de « Noirmoutier » dans tous les documents officiels. Or, mes recherches et celles du docteur Viaud-Grand-Maraïs démontrent que l'abbaye de Noirmoutier n'a jamais possédé aucun fief à Guernesey.

l'Angleterre d'avec l'Église romaine. Certains de ces fiefs ont leurs cours particulières, avec leurs sénéchaux, vavasseurs, etc., qui perçoivent les redevances et rentes au taux fixé chaque année par la Cour : tel habitant doit au roi, parce qu'il vit sur l'un de ses fiefs, un couple de chapons, tel autre deux poules, un troisième deux douzaines d'œufs, ou un certain nombre de boisseaux de blé.

L'Angleterre tient garnison dans les îles, qui sont des sanatoires pour ses troupes débilitées par le séjour aux colonies; mais les îles ont leurs milices, chargées de la défense du sol insulaire, et qui ne peuvent être appelées à coopérer aux actions militaires de l'Angleterre en dehors de leur petit pays.

On compte encore officiellement en livres et en deniers tournois, mais cette monnaie est idéale; il faut réduire en livres sterling dans la pratique, 14 livres tournois correspondent à 1 livre sterling. Les deux bailliages frappent des pièces de billon de 10 et 5 centimes : à Jersey, elles s'appellent *penny* et *half penny* comme en Angleterre; à Guernesey, 8 doubles et 4 doubles. Double est une abréviation pour double denier. Les deux États émettent des billets de banque d'une livre sterling, de même que certaines banques particulières et

aussi, à Jersey, les paroisses. La livre sterling n'a pas la même valeur dans les deux bailliages : elle est de 25 francs à Jersey et de 24 francs à Guernesey. Et, pour renchérir sur ces paradoxes monétaires, on ne trouve à Jersey que de la monnaie anglaise, tandis que Guernesey n'a que de l'argent français.

Les jurés-justiciers des deux îles ont des « honneurs et privilèges »; autrefois, au marché de Guernesey, ils choisissaient leur viande et ce n'est qu'après ce choix que le public était admis à faire le sien.

Tous ces rouages antiques fonctionnent avec le vieux cérémonial; aux assises d'héritage de Jersey, le gouverneur monte le grand escalier de la Cour ou Cohue entre deux rangées de hallebardiers costumés comme au temps de la reine Anne.

La constitution de Jersey est plus libérale que celle de Guernesey. A Jersey, les contribuables élisent directement leurs députés aux États; à Guernesey, les membres de la législature sont nommés par une sorte de scrutin au deuxième degré, sauf neuf députés élus par les chefs de famille. Jersey a l'institution du jury; à Guernesey, c'est la Cour royale qui juge au criminel comme au civil.

L'isolement des îles a permis à ces institutions et coutumes de se maintenir jusqu'à nos jours; mais elles sont fortement battues en brèche à l'heure actuelle. Jersey a aboli les droits seigneuriaux; les seigneurs résistent et le litige est pendant depuis bien des années devant le Conseil privé. A Guernesey, on a déjà obtenu des réformes à la loi électorale; les femmes « non couvertes de mari », comme dit l'ordonnance, ont été admises à voter dans les assembles paroissiales. Dans les deux bailliages, un parti jeune et remuant poursuit l'exclusion des recteurs paroissiaux des États insulaires, dont ils sont membres de par leurs fonctions.

Le tiers état se lève contre la coalition du clergé et des patriciens; un vent de fronde souffle dans ces îles heureuses et paisibles, l'idée moderne pénètre dans ces forteresses féodales.

Le peuple murmure; le peuple réclame sa place au soleil et sa part dans la gestion des affaires publiques.

Le tonnerre gronde, dans le lointain, il est vrai; mais l'horizon est chargé de gros nuages noirs, signes précurseurs d'un orage qui peut éclater au moment où l'on s'y attendra le moins.

Comme une urne trop pleine qui soudain

s'épanche, le flot montant des colères amoncelées menace de rompre les digues devenues impuissantes à le contenir et de tout engloutir sur son passage; il ne manque que la feuille de rose pour faire déborder le vase.... Et les institutions autonomes, les franchises et les libertés séculaires des îles courraient grand risque d'être entraînées dans le naufrage.

Il est temps encore, mais il n'est que temps de conjurer le danger; la modération des uns et la condescendance des autres, la sagesse et le patriotisme de tous peuvent dissiper l'orage et dénouer pacifiquement la crise.

L'issue de la lutte n'est toutefois pas douteuse; on n'arrête pas le progrès, on ne voile pas le soleil, on ne bâillonne pas l'idée.

Dans les îles de la Manche, l'ère des oligarchies s'achève; celle du peuple commence.



146-7

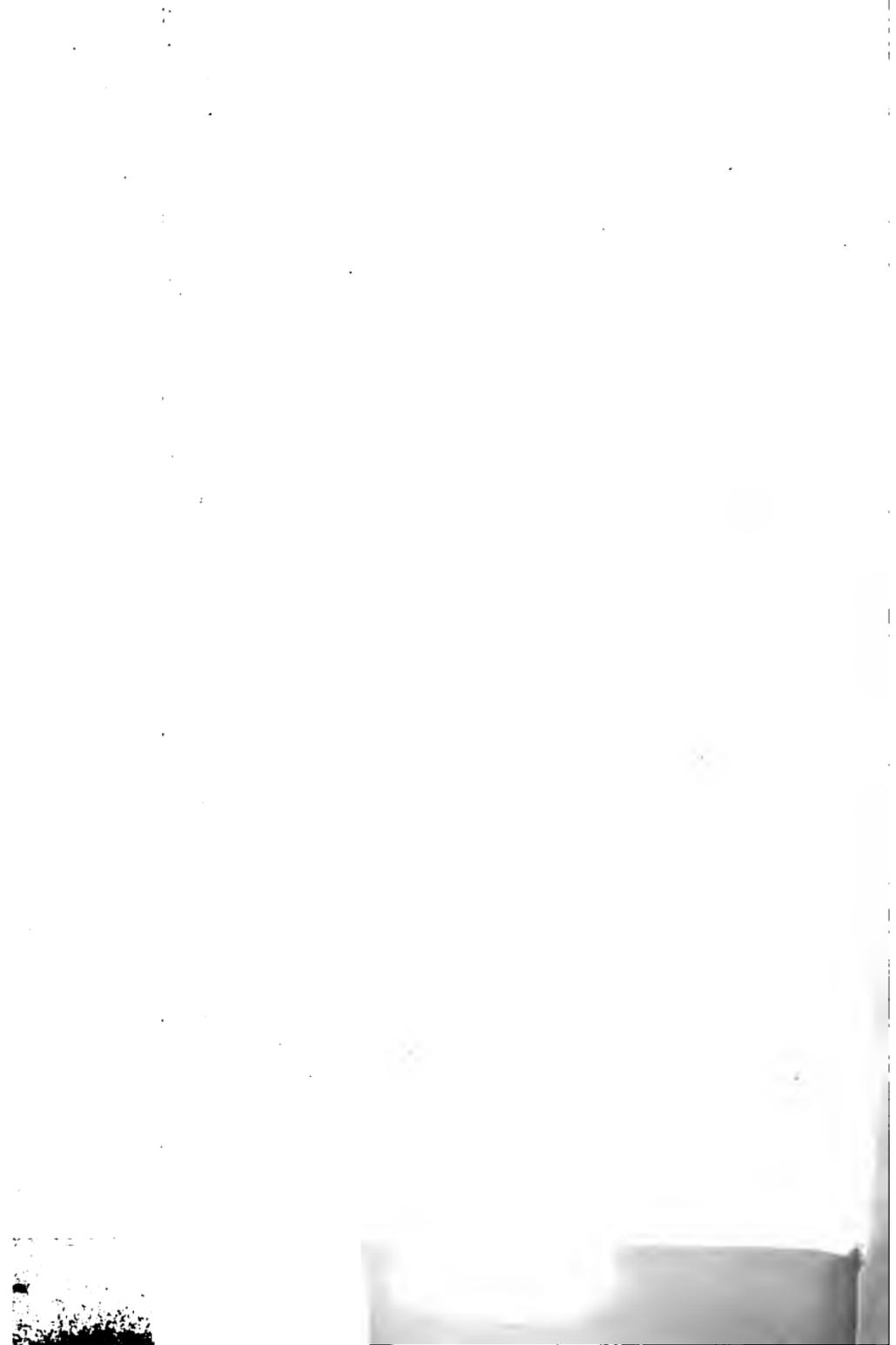


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

De Granville à Jersey. — La baie du Mont Saint-Michel et le Passage de la Déroute. — Les îles Chausey. — La grande marée de 709. — Paroisses sous l'eau. — Panorama de la baie de Saint-Aubin. — Arrivée à Saint-Hélier	1
---	---

CHAPITRE II

Saint-Hélier : le port et la ville. — Aspect anglais. — Les demoiselles de magasin. — Les monuments. — Le Château Elisabeth. — La ville le soir.....	11
--	----

CHAPITRE III

Jersey. — Les belles Jersiaises : la <i>Jersey Lily</i> . — Hospitalité insulaire. — Proscrits politiques.....	23
--	----

CHAPITRE IV

Causes de la décadence de la langue française dans l'archipel. — Afflux de rentiers anglais. — Avantages pour les insulaires de la connaissance des deux langues.....	29
---	----

CHAPITRE V

- Le tempérament insulaire. — Esprit religieux. — Controverses sur la Bible. — L'Armée du Salut. — Le dimanche à Jersey. — Un créancier comme il y en a peu. — L'armée à l'église. — Respectabilité du para-pluie. 35

CHAPITRE VI

- Les mœurs. — Noblesse et *gentry*. — Le décorum. — Intérieurs jersiais. — Le costume et l'alimentation. — Plus de femmes que d'hommes. — Mariages faciles. — La France redoutée plutôt qu'aimée. — Trait d'union entre la France et l'Angleterre..... 49

CHAPITRE VII

- Paysages jersiais. — Un parc dont les routes sont les allées. — Les breaks d'excursion. — Guides facétieux et photographes. — Saint-Aubin. — Saint-Brelade. — La maison du général Boulanger. — La pointe et les rochers de la Corbière. — La côte nord : Plémont et ses grottes; la grève de Lecq; les baies de Bouley et de Rozel. — La côte est : Anne-Port et Montorgueil.. 59

CHAPITRE VIII

- Le château de Montorgueil. — Temps héroïques : royauté et Parlement; les cachots et leurs hôtes. — *Marine Terrace*..... 60

CHAPITRE IX

- Vallons idylliques. — Un bétail de prix : les vaches jersaises. — Un taureau de cent mille francs. — Culture intensive : pommes de terre et déboisement. — Main-d'œuvre bretonne. — La pêche 77

CHAPITRE X

- Jardins fleuris. — Végétation semi-tropicale. — Arbres nains et plantes géantes. — Les primevères. — Vies murées et paix profonde. — Les cimetières. — Mélancolie des vivants et allégresse dans la mort..... 89

CHAPITRE XI

- Littérature insulaire. — La presse française dans les îles. — Le théâtre. — La musique : les orchestres allemands. — Terreur du roman français. — Les mots et les choses. — L'alcoolisme. — Vœux de tempérance. — Un ivrogne résistant..... 97

CHAPITRE XII

- Les Ecrehou. — Un royaume contesté. — Visite au roi des Ecrehou. — Abordage difficile. — Un monarque heureux. — Vie et mort du roi John Pinel..... 107

CHAPITRE XIII

- De Jersey à Guernesey. — Bateaux luxueux. — Côtes et récifs. — Guernesey : une île couverte en verre. — La ville en amphithéâtre..... 119

CHAPITRE XIV

- Saint-Pierre-Port. — Un port magnifique. — Le château Cornet. — Ville accidentée. — Rues en escaliers. — Caudebec sur les épaules de Honfleur. — La société guernesiaise : *sixtys et fortys*. — Les Carey..... 127

CHAPITRE XV

- La colonie française. — *Hauteville House*. — Victor Hugo à Guernesey. — Un poète distrait : Adolphe Pelleport. — Le fauteuil de l'ancêtre..... 137

CHAPITRE XVI

- Deux philanthropes : Thomas Guille et Frédéric Allès. —
 Les hommes et l'œuvre : la bibliothèque Guille-Allès.
 — Unis dans la vie et dans la mort..... 161

CHAPITRE XVII

- Guernesey : les côtes et l'intérieur. — Les serres. — Le
 lis de Guernesey. — La vallée des Talbots. — Les
water-lanes. — La côte sud : Moulin-Huet, l'cart,
 Petit-Bot, le Gouffre. — La « maison hantée ». —
 Sabbat et sorcellerie. — Saint-Sampson. — Monu-
 ments druidiques..... 177

CHAPITRE XVIII

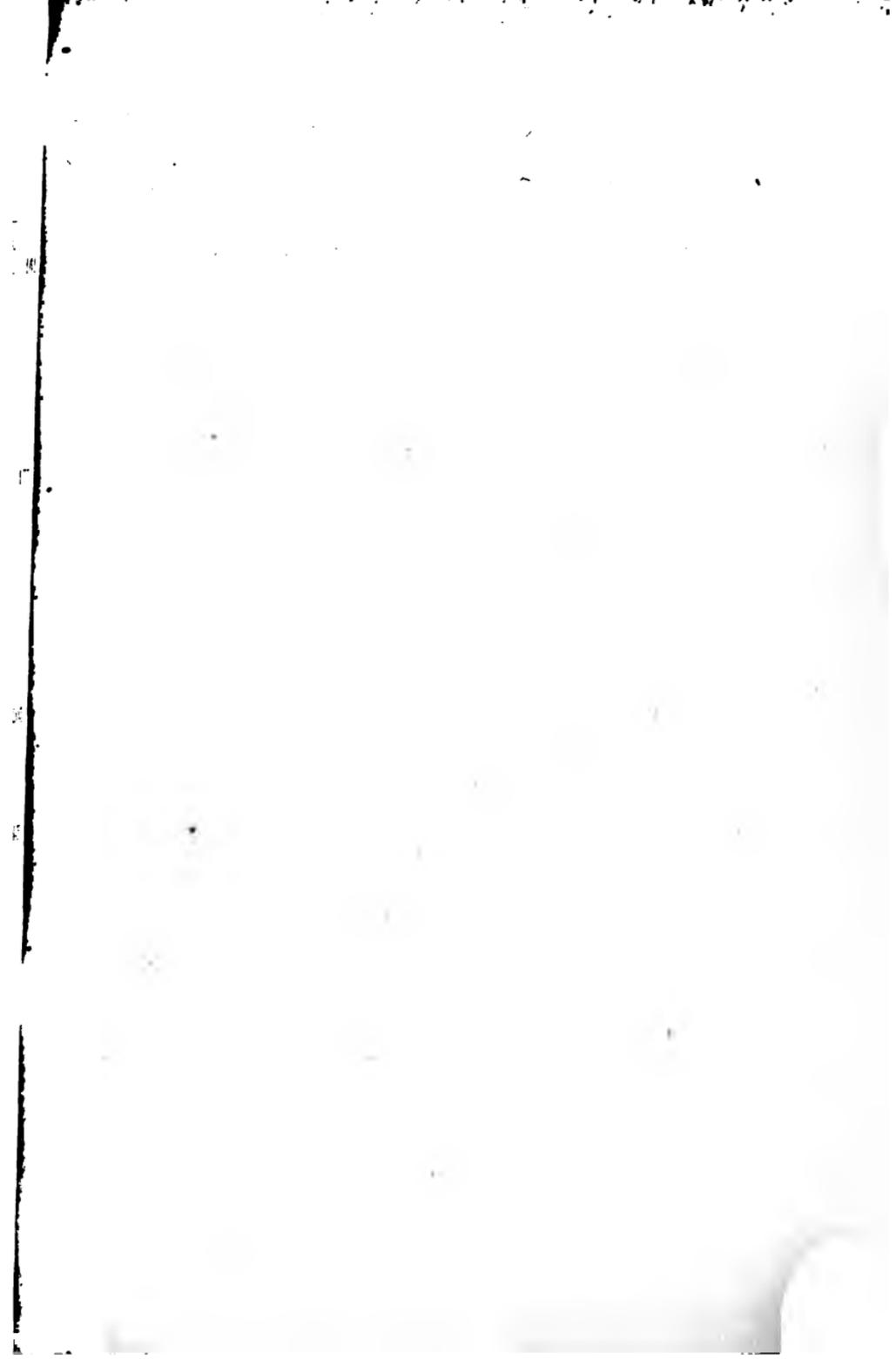
- Sercq, la perle des îles. — Grand et Petit Sercq. —
 L'isthme de la Coupée. — Un ivrogne avisé. — Autre-
 fois et aujourd'hui. — Entrée par un tunnel. — Fief
 de haubert; la seigneurie et les droits du seigneur. —
 Une révolution en miniature. — Les merveilles de
 Sercq. — Ruse de guerre. — La prison et le régime
 des prisonniers. — La langue française à Sercq.... 205

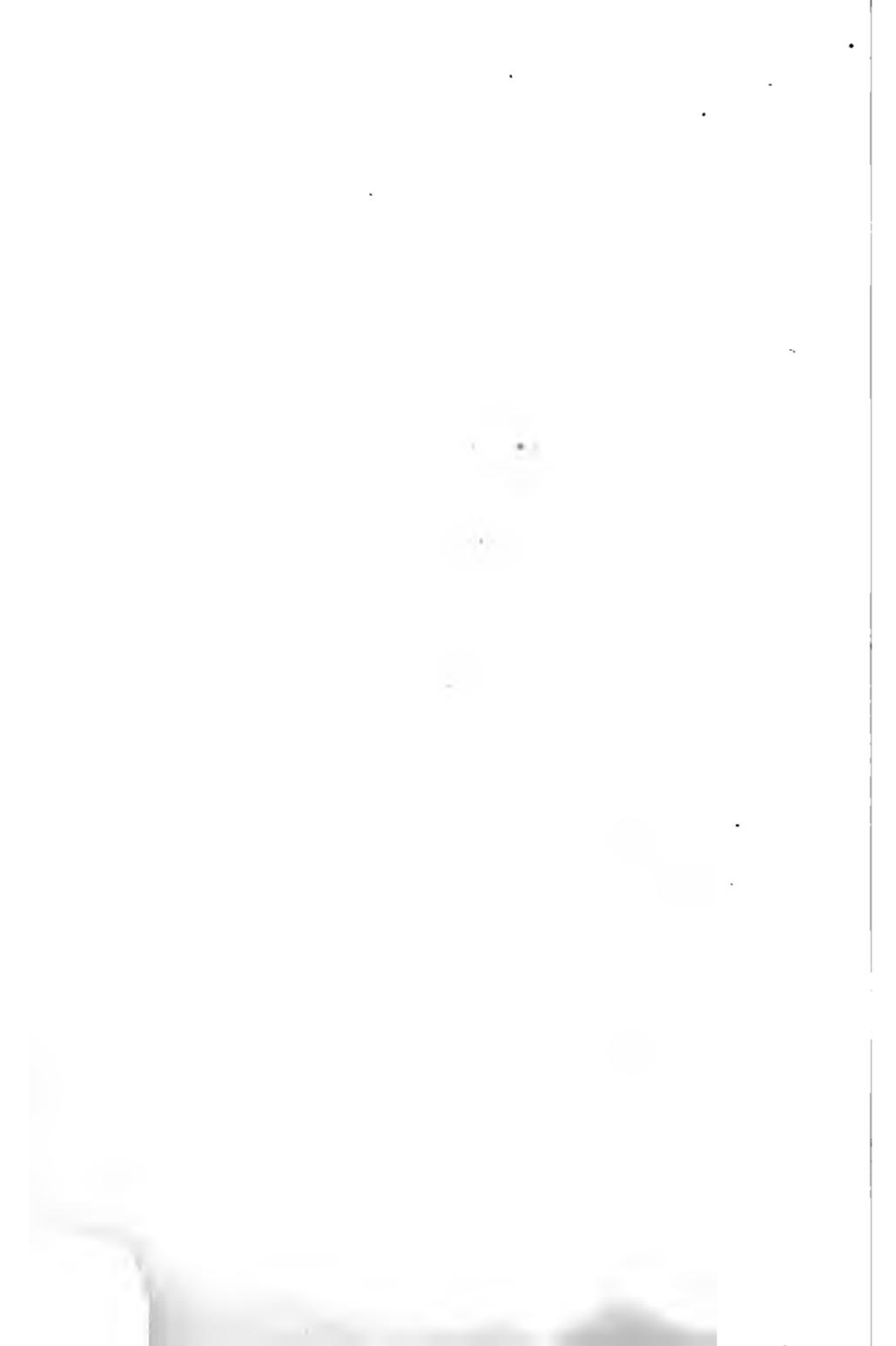
CHAPITRE XIX

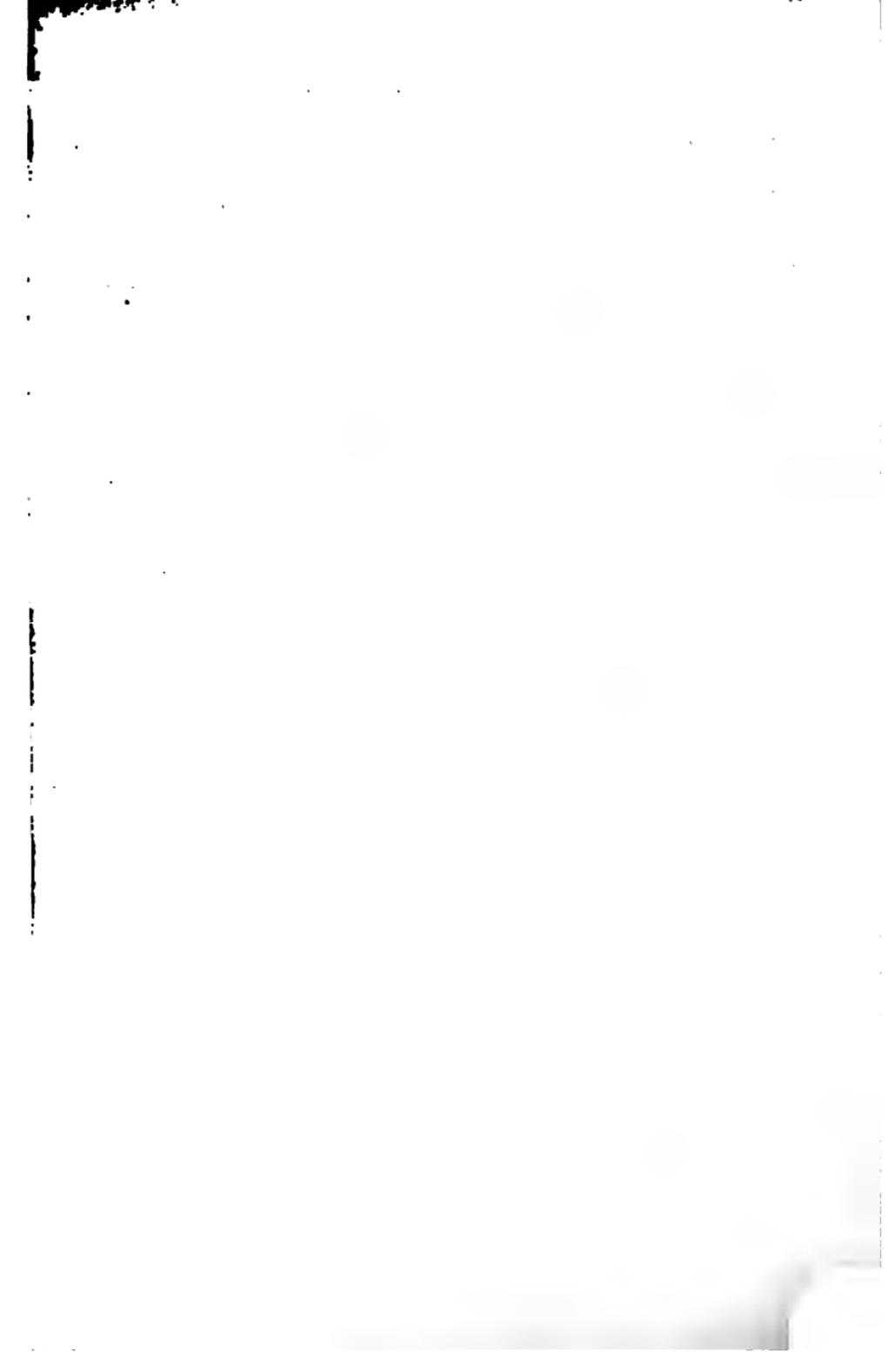
- Herm et Jethou. — Le paradis des lapins. — Propriété
 princière. — Ce qu'on voit de Jethou..... 245

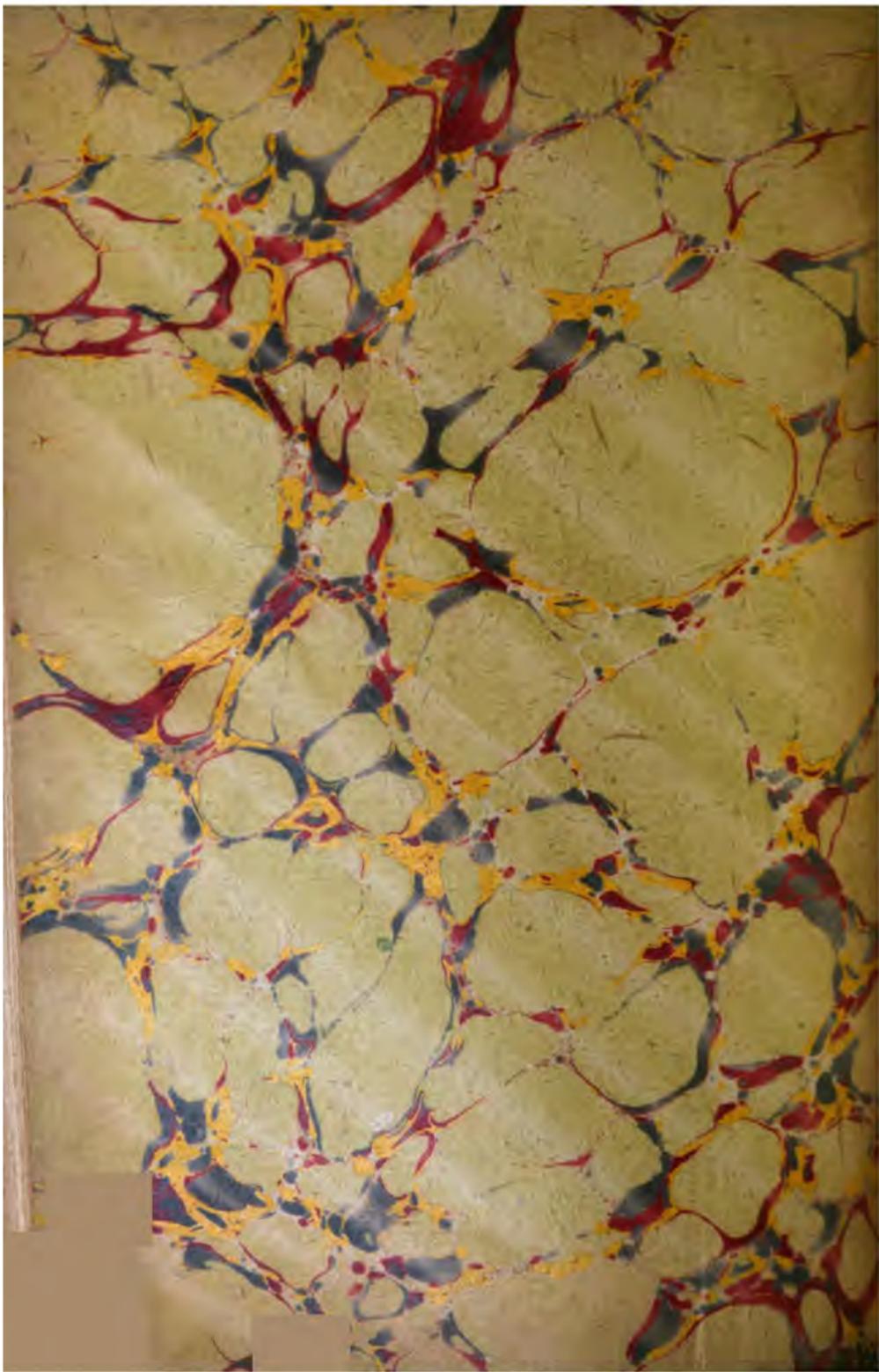
CHAPITRE XX

- Auregny, le « Gibraltar » de la Manche. — Traversée
 mouvementée. — Les Casquets. — Le brise-lames et
 les fureurs de la mer. — La campagne. — Les
 vaches d'Auregny. — La Roche Pendante. — Conclu-
 sion..... 259











3 2044 014 346 902

This book should be returned to
the Library on or before the last date

red
fied

**THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.**

WIDENER

MAX 15 1992

JUN 15 1992
JUN 16 1992

